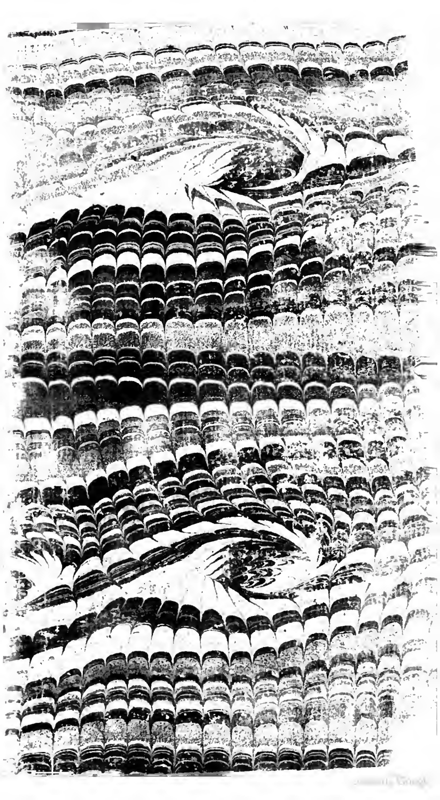


une clef de mon
secretaire perdue

[illegible]

[illegible]

1759 avril

Voltaire

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE MALTE.

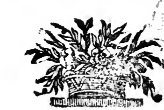
I. PARTIE.

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE MALTE.
OU
HISTOIRE
DE LA JEUNESSE
DU COMMANDEUR DE***

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité.

I. PARTIE.





A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS DES BORDES, vis-à-vis la Bourse.

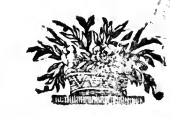
M. DCC. XLI.

MEMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MALTE.
OU
HISTOIRE DE LA JEUNESSE DU COMMANDEUR DE ***

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité.

I. PARTIE.





A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS DES BORDES, vis-à-vis la Bourse.

M. DCC. XLI.

MEMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MALTE,

OU

HISTOIRE DE LA JEUNESSE DU COMMANDEUR DE ***

DANS l'âge où la raison & l'expérience rendent les réflexions sérieuses, je considere que d'un si grand nombre de Mémoires & d'Avantures qui ont été publiés dans notre siécle, il n'y a point un seul de ces Ouvrages où l'Auteur se soit proposé un autre but que d'amuser par des faits agréables, ou de faire honneur à son esprit & à son caractere par les avantures qu'il s'atrribue. Le même tour d'idées qui m'a fait faire cette réflexion me porte à me rappeller l'histoire de ma vie dans des vües fort différentes. Je les laisse à distinguer au Lecteur ; mais je le prie de se souvenir en les découvrant, que j'ai commencé par l'en avertir. Ce n'est ni à la joie ni à la douleur que je l'invite, & je lui annonce néanmoins que s'il est

ſenſible il en éprouvera plus d'une fois les mouvemens les plus vifs.

Mon Enfance n'a rien de plus extraordinaire que les grandes eſpérances qu'elle avoit fait concevoir de mes qualités naturelles. Peut-être ſuis-je le ſeul Chevalier de mon Ordre qui, avec une fortune conſidérable & tous les avantages qui peuvenr ouvrir dans le monde une carriere brillante, ſe ſoit détérminé par ſa propre inclination à ſe charger des devoirs d'une vocation pénible. Les volontés d'un pere & les diſpoſitions d'une famille décident preſque toujours de ces ſortes d'engagemens. Et je n'avois d'abord que ce motif, puiſque je reçus la Croix preſqu'en naiſſant : mais la mort de mon Ainé m'ayant fait ſuccéder à tous ſes droits, on fut ſurpris qu'à l'âge de dix-huit ans, & lorſque tout ſembloit m'appeller aux fonctions du Chef d'une groſſe maiſon, je parlai de me rendre à Malte pour mes Caravanes, & d'abandonner à mes cadets toutes mes prétentions. J'avois pris ce goût dans la lecture. Rien ne m'avoit parû ſi noble & ſi grand que ma premiere vocation, & je ne pus me perſuader que des avantages auſſi frivoles que les biens de la fortune duſſent balancer un ſentiment qui me paroiſſoit fondé ſur l'honneur

& la raiſon. Les réſiſtances de ma famille n'eurent point la force de m'arrêter. Je partis avec deux de mes voiſins qui entreprenoient le même voyage, & notre navigation fut heureuſe juſqu'à l'entrée de la mer de Genes ; mais un vent impétueux nous ayant forcés de ranger la côte, le Capitaine prit le parti de relâcher pour quelques jours dans le port d'Orbitello.

Tandis qu'il y faiſoit réparer ſon Vaiſſeau, qui avoit eu quelque choſe à ſouffrir de la tempête, je me fis un amuſement de la chaſſe avec les deux compagnons de ma route. Nous ne penſions point à former des connoiſſances dans nn lieu où nous devions nous arrêter ſi peu. Mais la rencontre que nous fimes d'un vieux Commandeur, qui avoit ſes terres à peu de diſtance de la Ville , nous fit comme une loi de lui offrir nos ſervices & de recevoir ſes politeſſes. Il nous fit paſſer malgré nous un jour entier dans ſon Château. La ſatisfaction qu'il prit à nous faire un tableau de la Cour de Malte, & à nous raconter tout ce qui lui étoit arrivé dans le long ſéjour qu'il y avoit fait, le conduiſit à nous faire juſqu'à la confidence de ſes plaiſirs. Les fumées du vin avoit un peu contribué à cette chaleur. Il nous confeſſa qu'ayant

possédé un emploi considérable à la Cour du Grand Maître, il ne l'avoit abandonné pour se retirer dans sa Commanderie, que par le mouvement d'une passion aveugle qu'il avoit mis tout son bonheur à satisfaire. L'âge n'avoit pû l'en défendre. Toute sa vie s'étoit passée dans des occupations laborieuses, qui n'avoient jamais laissé d'accès dans son cœur au goût du plaisir; de sorte qu'il s'en étoit enivré tout d'un coup. Il se trouvoit riche. La jeune Maltoise, qui lui avoit plû, l'étoit peu. Il l'avoit engagée à le suivre avec toute sa famille; & depuis douze ou quinze ans il menoit avec elle une vie douce & tranquille dans sa Commanderie.

Son indiscrétion alla beaucoup plus loin. Il parut picqué de ne pas nous trouver autant d'ardeur qu'il croyoit nous en avoir inspirée pour voir sa Maîtresse. Quelle froideur, nous dit-il, pour des Chevaliers de votre âge! sçavez-vous qu'après le service de la Religion, c'est aux Dames que nous devons nos premiers soins; recevez cette leçon d'un vieillard. Et se levant sans nous avertir de son dessein, il sortit d'une marche tremblante pour nous amener les Dames, que nous n'avions pas enore vûes dans sa maison.

Avec celle qu'il nous avoit annoncée, & qu'il nous présenta la premiere, il en avoit chez lui deux ou trois d'Orbitello, que leurs Maris laissoient sans doute avec confiance chez un homme âgé de soixante-dix ans, & possédé, comme personne ne l'ignoroit, d'une passion fort surprenante à son âge. Mais ce ne fut ni sa Maîtresse, ni les Dames d'Orbitello qui s'attirerent notre admiration. Le Commandeur ne s'étoit pas vanté de ce qu'il y avoit de plus glorieux pour lui dans son avanture. Il étoit devenu Pere dès la premiere année, & sa Maîtresse étoit suivie d'une jeune personne de treize ou quatorze ans qui étoit le fruit de leurs amours. J'avois vû peu de femmes aimables, ou du moins mon attention ne s'étoit guéres tournée de ce côté-là. Mais frappé de mille charmes que je crûs découvrir dans la fille du Commandeur, je me rendis coupable de plus d'une incivilité en leur donnant toutes les louanges qu'il sembloit attendre pour ceux de sa Maîtresse. Il continua néanmoins de nous laisser ignorer qu'il eussent un si heureux fruit de leur commerce, & nous quittames sa maison sans en avoir eu la moindre défiance.

Quelque impression que la vûe d'une si belle personne eut faite sur moi, je

n'emportai que mon premier ſentiment, qui avoit été celui de l'admiration. Mes deux Compagnons ne s'en étoient pas ſauvés ſi heureuſement. Ils quitterent à regret le rivage d'Orbitello, & pendant le reſte du voyage ils n'eurent point d'autre ſujet d'entretien juſqu'à Malte. Cependant ces grands feux ſe refroidirent inſenſiblement, & nous fûmes bientôt diſſipés par une multitude de nouveaux objets.

Le Grand Maître, qui étoit Dom Pedro de Roccaful, me traita avec une diſtinction, que je ne dûs ſans doute qu'au témoignage qu'on lui rendoit de ma naiſſance, dans les Lettres de recommandation dont j'étois chargé. Il confia mes premiers eſſais à la conduite du Bailli de Buillantes, qui devoit mettre inceſſamment à la voile avec trois Vaiſſeaux, ſur la nouvelle qu'on avoit eue de l'embarquement de quelques Troupes Turques, dont on ignoroit encore le deſſein. Ainſi mon premier ſéjour à Malte fut à peine de quinze jours, pendant leſquels je n'y fis point d'autres connoiſſances que celles qui m'avoient été procurées par mes Lettres. Nous nous mimes en mer dans un tems qui nous promettoit la plus heureuſe Navi-

gation ; mais par le même ſort qui m'a toujours rendu cet Element funeſte, à peine fûmes-nous éloignés de la Côte qu'une affreuſe tempête ſépara notre Vaiſſeau des deux autres. Nous fûmes jettés vers la Côte d'Afrique, où dans le triſte état de notre Manœuvre nous ne vîmes rien de plus favorable que de nous mettre à l'abri dans quelque Rade. Il falloit la choiſir écartée. Nous étions au milieu de nos Ennemis, & quoiqu'il n'y eût point de Port conſidérable dans le voiſinage, il ſe fait une communication continuelle entre les Corſaires, qui pouvoit nous faire appréhender leur rencontre. Mais comme nous approchions d'une Baie déſerte, où deux Montagnes nous paroiſſoient propres à nous mettre à couvert, nous fûmes ſurpris d'entendre des cris perçans dans un lieu qui n'étoit point habité: Le tems, qui étoit fort épais, ne nous permettoit point de découvrir ceux qui nous avoient apperçus; c'étoient quatre Miſérables qui luttoient contre les flots, ſur un Mat qu'ils tenoient embraſſez, & dont le ſort nous apprit que le notre pouvoit devenir encore plus malheureux. Quelque ardeur que la ſeule humanité nous donnât pour les ſecourir, nous étions encore ſi agi-

tés par le mouvement des vagues, qu'il ne fut aifé ni à eux de s'approcher de nous, ni à la Chaloupe de s'avancer jufqu'à eux. Cependant deux de ces Infortunés perdirent enfin la refpiration & les forces. Ils lâcherent le Mat, & nous eumes la douleur de les voir périr à nos yeux. J'excitois par mes cris & par l'offre d'une groffe récompenfe, les Matelots qui s'étoient mis dans la Chaloupe; mais tous leurs efforts ne pouvant les faire approcher du Mat, nous vîmes périr encore un des Malheureux, à qui nous voulions donner du fecours. Le quatriéme levant le bras par intervalles, fembloit nous témoigner qu'il déplorât l'infortune de fes Compagnons, & qu'il s'attendoit bien-tôt à les fuivre. Il me parut fi cruel de ne pouvoir fauver du moins un de ces triftes objets de la colére du Ciel, tandis que le Mat s'approchoit quelquefois du Vaiffeau jufqu'à le heurter fort rudement, que dans un mouvement de compaffion auquel je ne pûs réfifter, je defcendis jufqu'au bas de l'échelle, un croc à la main, avec l'efpérance de faifir le Mat lorfqu'il feroit rapproché par les flots. Je le vis paroître, je fis mille efforts pour l'accrocher, & j'en eus un moment l'efpérance; mais le

flot qui l'avoit apporté me le dérobant aussi-tôt, je fus si vivement touché de cette trahison de la fortune, que cédant sans réfléxion à l'ardeur de mon transport, je me jettai dans la mer, pour faire avec la main ce qui m'avoit si mal réussi avec le croc. Cette folle générosité devoit rendre ma perte certaine. Je me trouvois tout d'un coup dans un péril beaucoup plus grand que le Malheureux même que je voulois secourir; mais par un miracle dont toute ma reconnoissance ne m'acquittera jamais envers le Ciel, le vent qui avoit soufflé si impétueusement jusqu'alors, perdit en un moment toute sa violence, & le mouvement même des vagues diminua sensiblement. Je ne donne le nom de miracle à ce secours du Ciel, que parce qu'il ne pouvoit être accordé plus à propos; car il n'étoit pas surprenant d'ailleurs qu'à mesure que nous avancions derriére la Montagne le vent & l'agitation de la mer cessassent de se faire sentir. Rien ne fut alors si facile aux Matelots qui étoient dans la Chaloupe, que d'y prendre successivement l'Etranger qui se tenoit toujours vigoureusement à son Mat, & moi qui roulois à l'avanture sans le moindre senti-

ment de connoiſſance. J'ignore par quels degrés l'Etranger fut rappellé à la vie ; mais il le fut beaucoup plutôt que moi. L'état où je demeurai long-tems fit douter ſi je n'étois pas mort. Pendant plus de deux heures je fûs inſenſible à tous les ſecours qu'on s'empreſſa de me donner, & quand j'ouvris les yeux je demandai avec admiration par quel enchantement je me retrouvois dans le Vaiſſeau.

Ma ſeconde queſtion regarda l'Etranger ; mais à peine eut-il conçu de qui je parlois, que ſe jettant à genoux devant mon lit, il ſe fit connoître à moi par ce tranſport, & par un ruiſſeau de larmes, qui dans un caractére tel qu'on connoîtra le ſien, étoit peut-être le dernier effort de la réconnoiſſance. Il s'étoit rétabli facilement, & le Commandeur de Buillantes ayant reconnu tout d'un coup qu'il avoit à faire à un Homme au-deſſus du commun, l'avoit traité avec toute ſorte de politeſſes. Il s'étoit fait expliquer l'obligation qu'il avoit à mon zéle : ſon cœur s'étoit enflammé à ce récit. Il avoit parut plus inquiet du rétabliſſement de ma ſanté, que de tout ce qui appartenoit à ſa vie & à ſa fortune, & me voyant enfin réprendre mes forces,

il fut un quart d'heure à mes pieds, pénétré de tendresse, & s'épuisant en discours passionnés que ma foiblesse ne me permettoit point encore d'interrompre.

Je ne pûs désavouer que je lui avois rendu un service sans exemple; mais je l'assurai que je m'en croyois payé en voyant à qui j'avois eu le bonheur de le rendre. Et je trouvois effectivement quelque chose de si noble & de si intéressant dans sa figure, que j'aurois recommencé par inclination, ce que je n'avois fait que par un aveugle emportement de générosité. Son empressement ne diminua point autour de moi lorsque ma santé me permit de le recevoir & de l'entretenir. Il n'attendit point que je lui marquasse de la curiosité pour connoître son nom, & les circonstances de son naufrage. Il me fit ce récit.

Mon nom est Perés. Je suis né dans une Province d'Espagne, où ma Maison tient un des premiers rangs. Ce n'est ni l'amour ni l'ambition qui ont dérangé ma fortune, & je me trouve néanmoins plus malheureux qu'on ne le fut jamais au même âge. Je m'étois rendu à la Cour, avec les esperances communes aux jeunes gens de ma sorte, & la protection d'une multitude de Pa-

rens qui étoient revêtus des premiers Emplois du Royaume. Je n'y fûs pas long-tems sans me ressentir de leur faveur. On me proposa un Mariage qui devoit m'allier au Ministre, & qui m'assûroit tout d'un coup un Poste considérable. J'y donnai mon consentement sans avoir vû l'Héritiere qu'on me destinoit. Mais j'avois un Rival dont on ne m'avoit fait connoître ni le nom, ni les vûes; homme lâche & capable des derniers crimes. Il n'osa se mesurer ouvertement avec moi, & la réputation de courage que je m'étois déja faite en quelques occasions particulieres, lui fit éviter jusqu'à ma présence. L'unique ressource d'un Concurrent si méprisable étant la calomnie, il empoisonna l'esprit du Ministre par de si horribles accusations, qu'il lui fit changer de pensée pour mon Mariage. J'en fus averti, & ma fierté m'empêcha d'en marquer beaucoup de chagrin. Cependant comme il importoit à mon honneur d'éclaircir la cause de ma disgrace, je redoublai si souvent mes instances auprès du Ministre, que j'appris de lui les lâchetés de mon Rival. Il ne me cacha pas même son nom. Une joie maligne que je crus découvrir sur son

viſage, & qui venoit peut-être moins de l'envie de m'offenſer, que de la ſatisfaction qu'il avoit de pouvoir juſtifier ſes refus, me fit tourner néanmoins mon premier reſſentiment contre lui. Je lui reprochai avec tant de hauteur cette indigne facilité à ſe prévenir contre un homme tel que moi, qu'il ſe crut offenſé à ſon tour. Ce qui n'avoit été qu'un réfroidiſſement, cauſé par les noirs artifices d'un Ennemi, devint une haine formelle, qu'il crut devoir à ma préſomption; & j'éprouvai bientôt que ce ne ſont pas les plus grandes fautes qui s'attirent les plus ſévéres punitions.

Cependant j'avois été plus heureux que je ne le déſirois, en inſpirant à Donna Beatrix *Marinan* des ſentimens que je n'avois pas conçus pour elle. A peine l'avois-je vûe dix fois pendant que j'avois eu l'eſpérance de l'épouſer. Elle ſouffrit plus impatiemment que moi la révocation des ordres du Miniſtre, & je fûs ſurpris de recevoir d'elle un Billet, qui m'apprit que je n'avois rien à regreter, ſi je faiſois dépendre mon bonheur de ſa tendreſſe. Je balançai ſur un incident, qui ne me touchoit par aucun endroit ſenſible. L'a-

mour ne me disoit rien en faveur de Donna Beatrix. Le seul motif qui m'auroit pû porter à profiter de sa foiblesse, étoit l'espece de triomphe qu'elle me faisoit obtenir sur le Ministre & sur mon Rival. Mais ne pouvant plus me promettre, en l'épousant, les avantages qu'on avoit attachés d'abord à cette Alliance, c'étoit acheter trop cher le plaisir d'une si foible vengeance que de lui sacrifier mille autres espérances de fortune. Si je pensois d'ailleurs à faire éprouver quelques marques de mon ressentiment à mon Rival, c'étoit par des voies plus dignes de mon courage. Il me parut dur, malgré ces réflexions, de laisser le Billet de Donna Beatrix sans réponse ; & prenant le parti de lui écrire, je ne pouvois me dispenser de le faire dans des termes obligeans. Ma Lettre fut galante. Loin de m'excuser sur l'indifférence de mes sentimens, je me plaignis au contraire du malheur qui m'ôtoit la liberté de les suivre ; & de quelque maniére qu'elle pût l'entendre, je ne la trompois point en l'assûrant que j'aurois fait mon bonheur de l'épouser. Cette explication que je croyois propre à lui faire connoître que je ne portois pas plus loin

mes prétentions, fut au contraire un nouvel éguillon pour les ſiennes. Elle ſe hâta de me répondre qu'elle me rendoit le maître de mon ſort; que la ſeule bienſéance l'ayant retenue juſqu'alors dans la ſoumiſſion qu'elle devoit à ſon Oncle, elle ne s'y croyoit obligée par aucune loi, lorſqu'il abuſoit de ſon autorité pour l'empêcher de ſuivre le penchant de ſon cœur; enfin qu'elle étoit diſpoſée à m'accorder ſa main auſſi-tôt que je voudrois la recevoir.

Donna Beatrix étoit libre en effet, & ſuivant nos uſages, elle avoit pû ſe choiſir un Mari depuis qu'elle étoit entrée dans ſa vingtiéme année. Cette réflexion me fit penſer qu'ayant conſenti moi-même à notre Mariage, l'honneur m'obligeoit de ne pas rompre ſans ménagement avec elle, ſur-tout lorſqu'elle vouloit être fidelle à ſes promeſſes, & qu'elle paroiſſoit compter ſur les miennes. Je ſongeai auſſi qu'après tout il ne manquoit à mes premieres eſpérances que la faveur du Miniſtre & le Poſte qu'il m'avoit fait propoſer en m'offrant ſa Niece. Donna Beatrix avoit du bien. J'étois riche. Un Miniſtre ne vit pas éternellement, & ſi je ne devois rien

espérer de son appui, je ne voyois point ce qu'un homme de ma naissance pouvoit appréhender de sa haine. Je me déterminai par la force de ces raisons à renouer sérieusement avec elle. Dès notre premiere entrevûe nous convînmes d'un jour pour la célébration de notre Mariage.

Mais si je nourrissois contre mon Rival un ressentiment que je voulois satisfaire par une vengeance éclatante, il n'étoit pas moins occupé du succès de son amour; & l'attention continuelle qu'il avoit sur les démarches de Donna Beatrix lui firent découvrir facilement de quels soins elle étoit remplie. Il l'aimoit avec une passion si furieuse, que n'étant point capable des générosités de l'amour, il forma aussitôt tous les noirs projets qui pouvoient assûrer l'exécution de ses desirs. Le premier fut de charger de ses intérêts un frere qu'il avoit dans les Armes; & qui pensant à s'avancer par le Mariage de son aîné, entreprit de me faire renoncer à mes prétentions. Ce Brave osa me tenter par des menaces. Il apprit sur le champ qu'elles étoient peu redoutables. Je le tuai. La fureur qu'en eut mon Rival, lui inspira le seul mouve-

ment de courage qu'il eût jamais ressenti. Encore fut-il souillé par une lâcheté infâme. Il m'attaqua, mais secondé d'un autre de ses freres, qui n'eut pas plus de honte que lui de me forcer à un combat inégal. Dans mon indignation je ne songeai qu'à parer les coups du second, & je résolus de tourner tous les miens contre Dom Antonio; c'étoit le nom de mon Rival. Mais il n'eut pas plutôt pénétré mon dessein, que cedant à sa frayeur, il prit honteusement la fuite. Son frere soutint son entreprise avec plus de fermeté; mais il eut le malheur de tomber d'un coup mortel.

Deux combats, qui s'étoient suivis immédiatement, m'obligeoient de garder quelques précautions. Je me retirai chez un de mes Parens, où je pouvois attendre sans inquiétude ce qu'on penseroit de mon affaire à la Cour. Mon Rival trouvant Donna Beatrix plus révoltée que jamais contre sa tendresse & ses offres, prit le tems de mon absence pour l'enlever. On ignora quelle route il avoit pris avec elle. Mais ce qui sembloit propre à me justifier, acheva de me rendre odieux au Ministre. Il me regarda comme la premiere source du

malheur de sa Niece & de la disgrace de sa famille. Mon procès fut instruit avec la derniere rigueur; & tout ce qui put être allegué pour ma défense, ne fit excepter que ma vie d'une sentence cruelle, qui m'enlevoit l'honneur & toute espérance de fortune. Outre la confiscation de mes Terres, je fus condamné à un bannissement perpétuel. La haine de mes Ennemis parut jusques dans le choix du lieu de mon supplice. C'étoit Oran, le plus triste séjour de l'Univers.

J'y fus conduit avec tout l'appareil qui fait une partie de la honte du crime. Quelque indifférence que je dusse avoir pour le lieu de ma demeure, après une avanture si funeste, je n'eus pas plutôt passé le détroit, que je sentis toute l'horreur du sort auquel j'étois condamné. Je me trouvai dans une Ville peuplée d'un petit nombre de Misérables, avec lesquels mon seul dégoût me faisoit prévoir que je ne formerois jamais la moindre societé. La Garnison même, qui étoit fort mal entretenue, sembloit s'être avilie par le commerce qu'elle avoit avec les Habitans. Il ne falloit pas me flatter de trouver quelque moyen de sortir d'un si triste esclavage.

Je n'avois d'un côté que l'Afrique, qui est aujourd'hui plus que jamais le regne de la barbarie, & de l'autre une mer qu'il m'étoit impossible de traverser, & qui m'ôtoit jusqu'à la pensée d'aller chercher de l'occupation dans quelque Royaume de l'Europe. Les précautions qu'on prend pour empêcher la désertion des Troupes, & pour arrêter tous ceux que le desagrément du lieu feroit penser à retourner en Espagne, tiennent les Ports incessamment fermés, & l'on ne sort de ce triste séjour qu'avec des permissions qu'il ne m'étoit pas même permis de demander.

Ce fut dans cette malheureuse situation qu'excitant mon esprit à chercher tout ce qui pouvoit adoucir ma misére, je m'efforçai de réveiller le courage du Commandant & de la Garnison pour les préparer à quelque vigoureuse entreprise contre les Maures. La Ville avoit été insultée vingt fois par ces Barbares, & l'on avoit regardé comme un triomphe de les éloigner de nos murailles. Après avoir pris quelque connoissance de leur situation & de celle du Pays, je conçus qu'il étoit facile de les repousser jusqu'à la Riviere de Mega, & de leur en fermer le passage une fois pour

toujours en bâtiſſant quelques Forts au long des rives. Ce projet fut gouté du Commandant. Il m'en confia l'exécution. Mes Eſſais furent ſi heureux, qu'ayant rencontré une Troupe de Maures, qui s'étoient raſſemblés au premier bruit de notre approche, je les taillai en pieces juſqu'au dernier. Mais la facilité que ces Barbares ont à ſe joindre, fit renaître en peu de jours une Armée beaucoup plus nombreuſe. Je la défis encore, & dans l'eſpace de trois ſemaines j'en forçai tous les reſtes à ſe mettre à couvert de l'autre côté de la Riviere.

Le bruit de ce ſuccès vola bien-tôt juſqu'à Madrid. Mes Parens & mes Amis firent valoir mes ſervices à la Cour, & je me reſſentis de leur zéle par une penſion que le Commandant reçut ordre de me payer. Cependant le goût de la gloire, autant que la néceſſité de m'occuper, me fit étendre inſenſiblement mes idées. Quoique les Maures ſe continſſent ſur leurs bords, j'étois irrité de les y voir continuellement en état de défenſe, comme s'ils euſſent penſé eux-mêmes à nous tenir en bride. Je fis jetter un Pont ſur la Riviere, hors de la portée de leurs

yeux ; & prenant le tems de la nuit pour le passer avec mes Troupes, je fondis impétueusement sur eux à la pointe du jour. Mon entreprise fut heureuse ; mais ce ne fut point pour moi, qui eus le chagrin d'être fait Prisonnier, tandis que mon Armée victorieuse donnoit la chasse aux Fuyards. Mon Cheval s'abbattit si malheureusement, que je demeurai plus d'un quart d'heure étourdi de ma chute. Le jour étoit encore obscur : mes gens ne s'étant point apperçus de mon avanture, je tombai entre les mains d'un peloton de Maures, qui se hâterent de m'emmener par des routes écartées, & qui me reconnurent, contre mon espéranee, à l'adresse de quelques Lettres qui se trouverent sur moi. Mon nom étoit déja célébre sur toute la côte d'Afrique. Les Maures regarderent ma captivité comme un triomphe. Je fus conduit directement à leur Capitale, où le bruit de mon malheur étoit déja parvenu. La foule du Peuple que je vis assemblé autour du Palais, me fit connoître que j'étois attendu. On me présenta au Roi, qui me regarda long-tems sans ouvrir la bouche. Enfin m'adressant la parole ; Chrétien, me dit-il, ta figure ne dé-

ment point ta réputation ; mais tu nous as fait trop de mal pour prétendre à mes careſſes & à mes bienfaits ; & me tournant le dos ſans attendre ma réponſe, il donna ordre à l'un de ſes Officiers de me conduire au lieu qu'il m'avoit deſtiné.

Je ne fis point d'inſtances pour me faire écouter, & de quelque traitement que je fuſſe menacé, je ne cherchai point d'autre reſſource que dans ma fierté & ma conſtance. On me fit monter dans une voiture, où je ne fus accompagné que de l'Officier auquel le Roi m'avoit remis. J'étois trop occupé de mon chagrin pour examiner curieuſement ſon viſage, & je fis même peu d'attention au ſoin continuel qu'il prenoit de me le dérober. Toutes mes réflexions étoient améres. Quelle fin d'une carriére que je venois de m'ouvrir ſi glorieuſement ! Je me rappellois l'origine de mes malheurs, & le peu de part que j'y avois eue par ma conduite. Les lâches pratiques de Dom Antonio, & l'injuſte haine du Miniſtre, étoient la ſeule cauſe de ma ruine ? Devois-je trouver un motif de conſolation dans le témoignage de mon innocence, ou reprocher ſes crimes à la fortune, & m'en faire un ſujet de déſeſpoir ?

Nous arrivâmes à ma Prifon, qui étoit un Château fortifié par l'art & par la nature, à douze ou quinze lieues de la Capitale. L'Officier qui me conduifoit fe hâta de fortir de notre voiture, & me laiffa entre les mains des Gardes qui nous avoient efcortés. On m'introduifit dans un appartement qui ne fervoit pas pour la premiére fois de prifon. Les fenêtres en étoient baffes & grillées, les murs épais, & la porte défendue par une infinité de verroux. Je m'y livrai, avec un renouvellement de douleur, à la confidération de mon infortune; mais je n'y fus pas long-tems fans entendre ouvrir ma porte, & je reconnu à l'habit plutôt qu'au vifage l'Officier qui m'avoit amené. Il affectoit encore de fe déguifer; & n'ayant aucune raifon de croire que ce fût un foin qu'il prît par rapport à moi, je lui fuppofai quelque bleffure ou quelque difformité qu'il s'efforçoit de me cacher.

Il s'approcha de moi d'un air plus mefuré que l'état de ma fortune ne fembloit l'y obliger. Je m'apperçus même qu'il étoit tremblant, & le fon de fa voix me le parut encore davantage. Il fe fervit de la Langue Efpagnole pour me demander dans quelle partie de l'Efpagne

j'étois né. Je lui répondis naturellement que j'étois Gentilhomme de Gallice: il continua de me demander par quelle avanture je me trouvois en Afrique à la tête des Troupes Espagnoles. Quoique l'embarras que je croyois remarquer dans toutes ces questions fût capable de m'inspirer quelque reserve, n'ayant rien à me reprocher qui pût me causer de la confusion, je lui racontai une partie de mes malheurs, & je ménagai peu mes Ennemis dans le récit que je lui fis de leur lâcheté & de leur injustice. Il m'interrompit par diverses questions. Il écoutoit mes réponses, & quelquefois il condamnoit brusquement ce que je lui représentois de plus juste & de plus innocent dans ma conduite. Il me demanda particuliérement ce que j'avois pensé de la fuite de ma Maîtresse, & si j'avois appris ce qu'elle étoit devenue. Ses mouvemens devenoient plus animés & son ton plus ferme à mesure qu'il m'entendoit; dans quelques momens, je fus frappé de sa curiosité, jusqu'à me répentir de m'être ouvert si librement; mais la pensée que mes avantures n'avoient rien de commun avec ma situation présente, & que je n'avois rien d'ailleurs à raconter qui ne fût honorable

rable à mes ſentimens, me fit achever mon récit, ſans égard pour des agitations & des témoignages d'inquiétude que je ne pénétrois pas.

Enfin, celui qui n'avoit fait juſqu'alors que m'embarraſſer par ſes mouvemens & ſes queſtions, me cauſa une vive ſurpriſe, par le changement qu'il mit tout d'un coup dans ſa poſture & dans ſon langage. Il ſe leva d'un air auſſi fier qu'il l'avoit eu timide, & comme ſi le tems qu'il avoit paſſé à m'entendre eût ſervi à le fortifier contre moi, il prit un ton qui ne m'annonça dès les premiers mots que de la haine & de la vengeance. Les injures furent auſſi peu ménagées que les reproches; & lorſque je commençois à douter ſi je n'avois pas à faire à quelque inſenſé qui venoit de tomber dans l'accès de ſa folie, il ſe découvrit le viſage, & me laiſſa reconnoître tous les traits de Dom Antonio.

Mon étonnement, plutôt que ma frayeur, lui donna le tems de m'apprendre lui-même, & ſon nom, & tout ce que j'avois à redouter de ſa fureur. Traitre, me dit-il, avec une baſſe arrogance, reconnois-tu le plus mortel de tes Ennemis, l'objet de tes inſultes autrefois, aujourd'hui ton maître? Sçais-tu

que je commande dans ce Château, & que le Roi t'a foumis à mes ordres? Quoi ? réprit-il, en voyant que je le regardois froidement, tu ne trembles pas du châtiment que je te prépare ? Ah ! quel compte tu vas me rendre du fang de mes Freres, de la perte de ma fortune, & des mépris de Donna Beatrix ! Il continua long-tems de me traiter avec le même emportement, tandis que cherchant dans moi-même par quel étrange caprice du fort je le trouvois en effet dans le pouvoir de me nuire, l'indignation que je reffentois de cette nouvelle trahifon de la fortune étoit le plus vif des fentimens qui m'agitoient. Je ne fçais, lui dis-je fans m'émouvoir, à quoi le Ciel me réferve ; mais l'autorité que tu t'attribues ici, feroit fans doute pour moi le comble de l'humiliation. M'étant levé après ces deux mots, il s'imagina que je le menaçois de quelque violence; & ne s'en fiant pas même à fes armes ni à la certitude qu'il avoit que j'étois défarmé, il fe retira vers la porte, d'où fa haine fe fatisfit par un nouveau torrent d'injures. Songe en fouffrant, me dit-il pour dernier adieu, fonge en périffant, que tes tourmens & ta mort vont être mon ouvrage, & faire mes plus

cheres délices. Je détournai les yeux, & ne lui faiſant plus un mot de réponſe, je ne lui donnai pas même la ſatisfaction de me croire attentif à ſes menaces.

Ma premiére réflexion fut, que ſon autorité ne pouvoit être auſſi abſolue qu'il s'étoit efforcé de me le faire craindre, puiſque ſa vengeance étoit ſuſpendue. Un lâche n'auroit pas perdu les premiers momens, s'il n'eût été retenu par quelque frein qu'il n'oſoit rompre. Dans quelque faveur qu'il pût être auprès du Roi, & par quelque voie qu'il s'y fût élevé, il n'y avoit aucune apparence que ce Prince entrât dans ſes reſſentimens juſqu'à lui abandonner la vie d'un Priſonnier de guerre, qu'il n'avoit aucune raiſon de mépriſer. Cependant je concevois qu'étant livré à ſa garde, dans un lieu dont il étoit Gouverneur, il pouvoit me traiter avec une dureté qui me feroit un rigoureux ſupplice de ma priſon, & que s'il n'oſoit rien entreprendre ouvertement contre ma vie, il y avoit mille voies ſecrétes de ſe défaire d'un Ennemi, qui ſont la reſſource ordinaire d'un Perfide. Il ne m'arriva rien juſqu'au lendemain, qui pût me faire naître d'autres réflexions; mais lorſqu'après avoir paſſé la nuit ſans le

moindre ſecours, je commençois à craindre que le deſſein de mon Ennemi ne fût de ſe défaire de moi par la faim, je vis ouvrir les portes de ma priſon, & je me remis aiſément Donna Beatrix, quoiqu'elle eût quitté, comme Dom Antonio, l'habit Eſpagnol pour prendre celui du païs. Son viſage n'étoit pas moins changé que ſa parure. Elle étoit accompagnée d'un Domeſtique, que je pris à ſa figure pour un Homme de notre Nation. Ils fermerent la porte avec ſoin, & Donna Beatrix ayant reçu mes premiéres civilités ſans me répondre, s'aſſit pour verſer un ruiſſeau de larmes, avant que de m'avoir fait entendre ſa voix.

Je n'avois jamais eu pour elle une paſſion fort vive, & tant de malheurs qui étoient venus à la ſuite m'avoient laiſſé peu de ſentimens de reſte pour la regreter. Sa vûe ne me cauſa donc aucun tranſport, & l'amour n'eut point de part aux premiers mouvemens de ma compaſſion; mais ſi je n'avois pû lui voir répandre tant de pleurs ſans être touché de ſa triſteſſe, je fus bien plus ſenſible au récit qu'elle me fit de ſa miſérable ſituation. Dom Antonio lui avoit fait prendre la route de la mer en for-

tant de Madrid, & trouvant à chaque pas des facilités qui devoient faire juger que ses mésures étoient prises de plus loin, il l'avoit forcée de s'embarquer avec lui, sur un Vaisseau qui sembloit lui appartenir, tant il avoit trouvé de diligence & de soumission dans le Capitaine & les Matelots. Il avoit gagné avec le même bonheur la Côte d'Afrique, où il lui avoit déclaré pour la premiére fois ses desseins, en l'exhortant à s'y soumettre, & à les approuver de bonne grace. C'étoit de quitter le Christianisme avec les Pays Chrétiens, & de chercher à la Cour du Roi de Maroc, un établissement qu'il n'avoit pas trouvé à Madrid. Les plaintes & les larmes de Donna Beatrix n'avoient servi qu'à faire prendre à ce misérable un ton plus dur & plus absolu. Il l'avoit traitée dès ce moment avec une hauteur insupportable, en lui reprochant sans cesse la préférence qu'elle m'avoit donnée sur lui; & dans la suite, il avoit employé la violence pour se mettre en possession des droits qu'il s'attribuoit sur elle. Soit qu'il eût fait pressentir le Roi, qui étoit alors à Fez, sur l'accueil qu'il y devoit attendre, soit qu'ayant embrassé la Religion du Pays dès les premiers jours,

il eût gagné par cette démarche l'estime & la confiance d'une Nation infidelle, il avoit reçû du Roi toutes sortes de caresses & de bienfaits. Il possédoit plusieurs Terres considérables avec le Château dont il étoit Gouverneur, & l'opinion qu'on avoit pris de sa capacité & de son zéle, l'avoit fait admettre au Conseil privé. A la premiére nouvelle qu'il avoit eûe de mes entreprises contre les Maures, il s'étoit persuadé qu'ayant découvert sa retraite, je n'avois pris les armes que pour le persécuter & lui ravir Donna Beatrix. C'étoit lui qui depuis que j'avois forcé les Maures de repasser la Mega, les avoit encouragés à se rassembler sur les bords du Fleuve, dans l'espérance qu'étant extrêmement propres aux coups d'adresse, ils trouveroient quelque occasion de me surprendre, & peut-être de m'enlever. Le courage lui avoit manqué pour se mettre à leur tête; mais il avoit eu l'œil sur leur conduite, & se livrant aux transports de sa joie lorsqu'il avoit sçû que j'étois prisonnier, il avoit brigué la commission de me garder, comme une fortune à laquelle il auroit sacrifié tous ses autres biens.

Donna Beatrix ajouta que depuis deux

ans qu'elle étoit ſoumiſe à la tirannie de ce perfide, elle avoit vêcu dans une guerre perpétuelle avec lui. Il n'avoit jamais obtenu d'elle que les faveurs qu'il lui avoit arrachées avec d'horribles violences, & ſouvent en la faiſant tenir par ſes Eſclaves. Il lui avoit caché que je fuſſe Priſonnier de guerre, & que le Roi m'eût commis à ſa garde; mais il ignoroit que le Domeſtique Eſpagnol pour lequel il avoit le plus de confiance, & qu'il avoit chargé des clefs de ma priſon, étoit beaucoup moins attaché à lui qu'à Donna Beatrix. Etant partis le matin pour aller rendre compte au Roi de ma ſituation, il ne ſe défioit point que ſon Confident, & celui qu'il ſe propoſoit déja d'employer à ſa vengeance, dût être l'inſtrument de mon ſalut.

Donna Beatrix ne me laiſſa point le tems de lui marquer l'intérêt que je prenois à ſon infortune. Elle paſſa tout d'un coup à me conjurer de rompre ſes chaînes & de la rendre par toutes ſortes de voies à ſa famille & à ſa patrie. J'admirai cette propoſition, lorſque je me trouvois moi-même dans une captivité dont je craignois de ne pas voir aiſément la fin. A la vérité je comprenois que ſon ſecours & celui du Con-

fident de Dom Antonio, pouvoit m'ouvrir les portes de ma prison ; mais quelle apparence de gagner les bords de la Mega, au travers des Maures qui tenoient encore la Campagne ? Il ne s'offroit pas néanmoins d'autres routes, car il y avoit encore moins d'espérance de s'échapper par les Ports de ces Barbares ; & pénétrer plus avant dans l'Afrique pour y trouver des chemins moins observés, étoit une entreprise dont la sûreté même ne pouvoit servir qu'à nous précipiter plus infailliblement dans d'autres dangers. Je fis ces objections à Donna Beatrix. Elles me regardoient beaucoup moins qu'elle, puisque le péril ne m'auroit point effrayé si je n'avois eu d'embarras que pour moi-même. Mais sa réponse & celle de l'Espagnol me firent connoître qu'ils s'étoient déja occupés de même dessein, & qu'ils n'avoient attendu qu'un guide assez hardi pour les conduire. Ils me proposerent de gagner Alger, où les Priviléges du Commerce nous ouvriroient un passage sous le seul titre de Négocians. Il n'étoit question, me dirent-ils, que de nous dérober assez adroitement pour faire ignorer notre route, & pour éviter d'être poursuivis. La vraisemblance

de ce projet ne pouvoit me frapper autant qu'eux, qui s'en étoienr fait une longue étude; mais comme toutes mes craintes ne tomboient que fur Donna Beatrix, je n'infiftai pas long-tems fur un danger qui lui caufoit fi peu d'allarme.

La réfolution de notre départ fut ainfi formée dès le premier jour, & le Domeftique Efpagnol fe chargea des préparatifs. Mais le retour de Dom Antonio nous jetta dans d'autres inquiétudes, dont il me fut encore plus difficile de me délivrer. Dans le deffein de m'ôter la vie, il avoit fait entendre au Roi que le chagrin de mon malheur avoit alteré ma fanté; & fe propofant de me faire périr par le poifon, il avoit déja préparé toute la Cour à la nouvelle de ma mort. Cette précaution lui avoit paru néceffaire, parce qu'il voyoit tout le monde attentif à mon fort, & que le Roi n'ayant point encore fait connoître fes intentions, on ignoroit quelle conduite ce Prince tiendroit avec moi. Obfervé d'ailleurs par les Maures qui le fervoient, il n'avoit point la hardieffe d'employer une voie plus violente que le poifon. Son Efpagnol étoit le feul de fes Gens à qui il ofât fe fier

de ſon entrepriſe, & lui ouvrant ſon cœur à ſon retour, il lui avoit déclaré qu'avec une poudre mortelle qu'il vouloit mêler dans mes alimens, il comptoit que dans l'eſpace de peu de jours il ne manqueroit rien à ſa vengeance. Il nous parut facile de tromper ſa fureur, en feignant que j'avallois chaque jour la quantité de poiſon qu'il me deſtinoit ; & les préparatifs de notre fuite ne pouvant traîner long tems, nous comptâmes nous mêmes d'être à couvert de ſa haine avant le jour qu'il regardoit déja comme le dernier de ma vie. Mais dès la premiére fois que l'Eſpagnol m'apporta ma nourriture, il fut extrêmement ſurpris qu'au lieu de lui confier ſa poudre, Dom Antonio ſe trouvant à la porte de ma chambre prit ſoin lui-même de la mêler dans mes alimens. Je commençai à craindre de ne pouvoir échaper à cette funeſte exactitude ; & comprenant même, lorſque le Domeſtique m'en eut informé, que mon Ennemi étoit peut-être demeuré à la porte pour s'aſſûrer que j'avois avalé le poiſon, je fus réduit à cacher dans un coin de ma chambre tout ce qu'on m'apportoit d'empoiſonné. Ce ſoin nous auroit réuſſi, ſi l'impatience,

& peut-être un reste de tendresse que Donna Beatrix conservoit pour moi, ne nous eût précipité dans un autre malheur, dont elle porta seule tout le poids. Elle ne put se modérer assez pour attendre, à me voir, que son Tiran fût retourné à la Cour. Elle fit trop de fond sur des précautions légeres, qui n'empêcherent point Dom Antonio de s'appercevoir qu'elle me rendoit de fréquentes visites. L'Espagnol, sur qui il tourna ses premiers transports, évita sa vengeance en lui persuadant adroitement que chaque fois qu'elle lui avoit demandé ses clefs, il l'avoit crûe autorisée par ses propres ordres. Mais le perfide Dom Antonio ne fut pas si crédule pour les justifications de Donna Beatrix. N'écoutant que sa jalousie, il lui fit avaller dès le même jour un poison beaucoup plus violent que celui qu'on me présentoit. Le Domestique fut forcé de prêter la main à ce cruel office, & ce fut de lui que j appris avant la nuit que la malheureuse Beatrix venoit d'expirer aux yeux de son Tiran.

Il ne me falloit point d'autre garant de la bonne foi de ce Garçon, que les expressions de son désespoir, & l'horreur qu'il conçut pour son Maître. Mes sen-

timens étoient sans doute aussi vifs, quoique je les fisse éclater beaucoup moins. Mais prenant un parti qui me fut dicté aussi-tôt par l'honneur autant que par le desir de venger une fille infortunée, dont les malheurs n'avoit jamais alteré la vertu, je conjurai l'Espagnol de ne pas différer plus long-tems que la nuit suivante à m'ouvrir les portes de ma prison, & sans m'expliquer sur mes desseins, je l'assûrai que s'il restoit quelques traces d'humanité dans le Païs où nous étions, je ne voulois que deux jours pour faire monter son détestable Maître sur l'échaffaut. Il seroit trop glorieux pour un infame, lui dis-je, de périr de ma main. Mais je n'avois pas eu besoin d'une longue réflexion pour former mon projet. Il ne fut exposé à manquer que par l'impatiente fureur de Dom Antonio, qui avoit choisi la nuit suivante pour achever l'office du poison. Il communiqua heureusement son dessein au Domestique, qui saisit un instant pour m'en avertir, & qui me marqua le premier moment de l'obscurité pour notre départ. Quelque facilité que Dom Antonio eût à me poursuivre, je ne voulois que le tems de gagner Fez, & je me flattois que tandis qu'il s'agiteroit

pour trouver ſon confident, il me ſeroit facile de m'éloigner.

Il me le fut encore plus que je ne l'avois eſpéré ; car ayant trouvé à quelque diſtance du Château deux Chevaux extrêmement legers, nous fûmes peut-être arrivés à la Capitale avant qu'on eût le moindre ſoupçon de notre fuite. J'allai deſcendre au Palais du Roi, & faiſant demander une prompte audience, je m'annonçai ouvertement ſous le nom de Dom Perés, Général Eſpagnol. La ſurpriſe où je vis tout le monde ſur mon paſſage étoit préciſément l'effet que j'étois charmé de produire, & je ſouhaitois que le Roi pût reſſentir la même impreſſion. Je fus introduit ſi promptement dans ſon cabinet, que je ne doutai pas, du moins, de l'impatience qu'il avoit de m'entendre. Mon abord fut ferme, mais reſpectueux. La même facilité que j'ai eûe à m'échapper de ma priſon, lui dis-je, je l'aurois eûe à ſortir de vos Etats ; mais l'opinion que j'ai de votre généroſité ne me permet pas de vous quitter en fugitif. C'eſt de vous même que je veux obtenir la liberté de retourner dans ma Patrie, & je veux la mériter par un ſervice dont vous allez ſentir le prix. Un infame vous perd

d'honneur. Vous m'avez traité en Roi, qui use des droits de la victoire, & le misérable à qui vous avez confié ma vie vous expose à passer pour mon Bourreau. Là, je lui racontai, non seulement le dessein que Dom Antonio avoit formé de m'empoisonner, mais l'effet de sa jalouse fureur contre Donna Beatrix; & reprenant notre démêlé dans son origine, je le vis rougir plusieurs fois de la lâcheté d'un Homme à qui il prodiguoit toute sa confiance. Voyez, ajoutai-je, si j'ai droit d'exciter votre justice contre un perfide, & si l'intérêt de votre gloire doit vous y porter moins que celui de ma vengeance.

Quoique dur & féroce, le Roi de Fez est généreux. Il sentit la noblesse de mon procédé, & ne pensant pas même à me donner des Gardes, il ne me demanda que le tems de faire paroître devant lui son Gouverneur. Les ordres qu'il donna pour me faire passer agréablement le reste de la nuit, me firent connoître également, & qu'il vouloit répondre à l'opinion que j'avois de lui, & qu'il avoit pris de ma bonne foi celle que je m'étois flatté de lui inspirer. Dès le matin du jour suivant, je fus averti qu'il me demandoit, & que Dom An-

tonio avoit été amené au Palais par des Gardes. Je ne pus me défendre d'un mouvement de joie, en apprenant l'humiliation de mon perfide Ennemi. Elle redoubla lorſqu'il m'apperçut, & qu'il ne put douter que je ne fuſſe devenu ſon Accuſateur. Le Roi lui répéta dans ma préſence tous les crimes dont je l'avois chargé, & le preſſant d'en faire l'aveu, il lui fit enviſager de près le ſupplice qui l'attendoit. Mais l'adroit Renegat ſe flattant de ne pouvoir être convaincu par ma ſeule dépoſition, prit le parti de ſe défendre par un déſaveu formel, & proteſta qu'il ne m'avoit pas même connu en Eſpagne. Cette apologie étoit ſi peu vraiſemblable, que le Roi en parut indigné; cependant ſa colere étant retenue par la qualité de Muſulman que le miſérable Dom Antonio avoit toujours ſoutenue avec affectation, il n'oſa peut-être donner une préférence éclatante au témoignage d'un Chrétien. Il me regarda: Perés, me dit-il, je mets la différence que je dois entre vous & votre Ennemi; mais comment prouverez-vous des imputations qu'il déſavoue? Je ne me fis pas répéter cette queſtion. Mon honneur m'en paroiſſoit bleſſé. La voie des armes eſt

ouverte, répondis-je avec chaleur. Le Roi loua ma propoſition, & faiſant valoir à Dom Antonio la permiſſion qu'il lui accordoit de ſe juſtifier par ſon courage, il ne put deviner que ce qu'il regardoit comme une faveur, fût pour mon Ennemi un châtiment auſſi certain que le ſupplice.

Pour moi qui le comprit tout d'un coup, j'eus honte pendant quelques momens, de la néceſſité où je me mettois de tremper mes mains dans un ſang ſi vil. Cependant n'ayant aucun avantage à tirer du témoignage de ſon Domeſtique Eſpagnol, qui ne paſſoit aux yeux des Maures que pour un Eſclave, & m'étant trop engagé pour laiſſer mon honneur en doute, dans une Nation qui me regardoit comme ſon Vainqueur, je me préparai à terminer cette querelle dès l'après-midi du même jour. J'abandonnai le choix des armes à mon Ennemi. Il ſe déclara d'abord pour l'épée, contre l'uſage des Maures qui ne ſe ſervent que du ſabre. Un quart d'heure après il me fit prier de nous ſervir du piſtolet. Je conſentis à ce changement: mais ce ne fut pas le dernier. Il renvoya chez moi, pour me faire demander en grace que notre combat ſe fit à coups

de fuſil. Sa lâcheté me fit pitié, car tant d'incertitude ne pouvoit venir d'une autre cauſe. Enfin lorſque je me diſpoſois à partir pour le joindre, je reçus de lui une Lettre écrite en Eſpagnol, par laquelle il me conjuroit dans les plus baſſes expreſſions de la crainte, de ne pas pouſſer plus loin ma vengeance, & de me contenter de l'humiliation où je l'avois réduit. Il me promettoit de ſe reconnoître coupable devant le Roi, à la ſeule condition que j'employerois mon crédit auprès de ce Prince, pour lui faire conſerver avec ſa vie ſon rang & ſa fortune. La force du mépris éteignit tous mes reſſentimens. J'appris au Roi les offres de ſon Gouverneur, elles furent exécutées, avec des circonſtances qui auroient fait mourir de honte un Homme moins lâche & moins perfide. Mes inſtances lui ſauverent la vie, & le ſeul avantage que je tirai d'être venu à la Cour, fut de me trouver ſi bien dans l'eſprit du Roi, qu'après m'avoir comblé de témoignages d'eſtime, ce Prince m'accorda la liberté. Il y mit néanmoins une condition fort dure. En m'offant de me faire conduire à Oran, ou dans quelque Port d'Eſpagne, il me fit engager ma parole que je ne pren-

drois jamais les armes contre les Maures, & que je n'affifterois pas même le Gouverneur d'Oran de mes confeils. Ainfi la feule voie que la fortune m'avoit offerte pour me rétablir dans ma Patrie m'étant fermée par une loi inviolable, il ne me reftoit qu'à choifir quelque autre endroit du monde, où je puffe tenter de reparer mon malheureux fort. Après mille réfléxions, je me déterminai à paffer en Italie, où la guerre étoit allumée entre l'Empire & la France. Je me rendis à Alger avec une Efcorte de Maures, qui me traiterent fur la route comme un Homme chéri de leur Maître, & je m'embarquai fur le premier Vaiffeau qui fit voile vers les Etats du Grand Seigneur, d'où je pouvois trouver plus de facilités pour gagner l'Italie par Terre ou par Mer.

Une Troupe de Paffagers, Maures ou Turcs, qui étoient à bord avec moi ne m'infpira pas beaucoup de curiofité pour les connoître. Je paffois feul le tems de ma navigation à méditer fur mes nouvelles entreprifes, lorfque je fus interrrompu par un Efclave de ma Nation, qui me conjura d'abord de prêter beaucoup d'attention à ce qu'il n'avoit la liberté de m'expliquer qu'en

ıcu de mots. Je ſuis obſervé, me dit-l, & chaque moment que j'emploie à ous parler, m'expoſe peut-être à des raitemens cruels. Vous voyez un maleureux, qui l'eſt moins par ſes prores peines, que par celles d'une femme u'il aime uniquement, & qui doit être ien-tôt la proie de quelque Infidéle. J'ai té élevé avec elle ſur la côte de Catalogne. On nous mene en Turquie pour ous vendre. Quelques efforts que j'ai ıalheureuſement tentés pour nous ſauer par la fuite, m'ont attiré un châtiıent dont je fremis. Cependant la mort ı'effrayant moins qne le ſort dont je e puis me garantir, je conçois qu'aec votre ſecours il n'eſt pas impoſſile encore de rompre nos chaînes. Etesous aſſez généreux pour me l'accorer?

A peine eus-je répondu qu'il pouoit compter ſur mes ſervices, que ſe âtant de m'expliquer ſon projet; Je ıis homme de mer, me dit-il, j'ai comıandé dix ans un Vaiſſeau de guerre. l eſt queſtion de m'aider pendant la uit à jetter la Chaloupe. Deux des Compagnons de mon ſort, que j'ai ganés par l'eſpérance de ſe mettre en liérté, ne ſuffiſent pas pour exécuter

ce deſſein ſans bruit ; mais le tems eſt ſi calme, qu'il ne reſtera vraiſemblablement que le Pilote au Gouvernail. Je le tuerai ſi vous me prêtez quelque arme, & je ne doute point qu'avec la connoiſſance que j'ai de la Manœuvre, nous ne venions à bout dans un inſtant de mettre la Chaloupe en état de nous ſervir. Vous ſerez le maître alors, ajouta-t-il, ou de vous livrer à ma conduite, ou de demeurer dans le Vaiſſeau ſans qu'on puiſſe ſe défier du ſecours que vous m'aurez prêté. Ce plan ne me parut point auſſi facile qu'à lui. Cependant ſans lui faire ſentir que les imaginations d'un deſeſpéré ne font pas la même impreſſion ſur un eſprit tranquille, il me ſuffit, lui répondis-je, que vous me donniez l'occaſion de ſervir des infortunés. Je ne ſuis point aſſez attaché à la vie pour vous faire valoir le riſque auquel je vais l'expoſer ; & je lui engageai ma promeſſe d'être ſur le Tillac avec mes armes, & tout ce qu'il jugeroit néceſſaire pour le ſecourir. Je lui demandai comment il ſe promettoit d'y faire monter ſa Dame, qui devoit être renfermée dans quelque Cabane avec les autres Eſclaves de ſon ſexe ? Il craignoit, me dit-il, de riſ-

quer trop en m'expliquant ses mesures; mais elles étoient certaines, & je pouvois m'en reposer sur l'interêt qu'il avoit à les faire réussir.

M'ayant quitté, il me laissa le tems de délibérer moi-même sur ce que je pouvois ajouter à son dessein pour en faciliter l'exécution. Nous étions à la hauteur de l'Isle de Corse; & comprenant que dans une mer si étroite il ne nous seroit pas difficile de gagner cette Côte, j'avois d'autant moins de répugnance à m'abandonner à la conduite de l'Esclave Espagnol, que je m'épargnois bien des embarras & des lenteurs pour gagner l'Italie. Le Domestique de Dom Antonio composoit toute ma suite. Je lui devois trop de confiance pour ne pas faire fond sur son attachement. Il m'embarrassa par diverses objections. Cependant mes promesses ayant été trop formelles pour les rappeller à l'examen, je lui donnai ordre de se tenir prêt à me suivre. C'étoit avant hier, c'est-à-dire, la nuit qui a précédé celle-ci, que nous devions tenter une si grande entreprise. Vous sçavez à quelle heure commença la tempête, puisque vous l'avez essuyée. Il fut bien moins question de penser à la fuite, qu'à la

conſervation du Vaiſſeau que nous voulions abandonner. Je me prêtai au travail comme le moindre Matelot ; ce qui n'empêcha point que dans l'affreux déſordre où étoit l'Equipage, je ne viſſe l'Eſpagnol & ſes deux Compagnons détacher la Chaloupe, ſous des prétextes que perſonne n'avoit la liberté d'examiner. Heureux s'il a profité aſſez habilement de ſa hardieſſe, pour ſe délivrer tout à la fois & de l'eſclavage & de la mer ! Je le perdis de vûe dans l'obſcurité ; & ne penſant moi-même qu'à défendre ma vie, à l'inſtant d'un naufrage inévitable, je me ſaiſis d'un Mât fracaſſé, que je jettai aſſez adroitement en mer, pour m'élancer deſſus au même moment. Le Domeſtique de Don Antonio, que j'exhortai à me ſuivre, ſe jetta après moi avec le même bonheur. Notre exemple anima quelques autres Matelots à nous imiter. Ils n'ont pas réſiſté ſans doute à l'impétuoſité des flots, puiſque cette voie de ſalut n'a été favorable que pour moi ; mais j'errois depuis plus de ſix heures au gré du vent, & je voyois encore quelques-uns de mes Compagnons attachés au Mât. Les cris que la vûe de votre Vaiſſeau nous a fait pouſſer comme de concert, ont at-

tiré vos yeux ſur nous ; mais lorſque mon agitation redoubloit par des eſpérances ſi prochaines, j'ai ſenti à la légereté du Mât que mes malheureux Compagnons périſſoient ſucceſſivement. J'ai tiré de nouvelles forces du malheur d'autrui. L'ardeur que j'ai remarquée à vos gens pour me ſecourir, m'a fait même éprouver que dans l'extrémité du péril on peut être ſenſible à la joie. Mais que dis-je ? je l'ai été, juſqu'au tranſport, à la compaſſion & à la reconnoiſſance, lorſqu'après vous avoir vû faire mille efforts pour vous ſaiſir de mon Mât, je me ſuis apperçu, en vous voyant diſparoître, que vous aviez été englouti par les flots, & j'aurois abandonné mille fois l'inſtrument de mon ſalut, ſi j'avois eu la moindre eſpérance de racheter votre vie aux dépens de la mienne. Enfin j'ai été enlevé, au milieu de cette agitation, par des mains puiſſantes, qui m'ont couché tranquillement dans la Chaloupe. J'avois toute ma connoiſſance. Mon premier mouvement a été de preſſer mes Libérateurs de vous rendre le même office. Ils vous cherchoient ; & la violence de la tempête étant extrêmement diminuée, ils n'ont pas eu de peine à

vous trouver. Quelques liqueurs fortes avoient déja rétabli mes forces. Si l'on vous a dit avec quelle effuſion de joie & de reconnoiſſance je vous ai tenu embraſſé près d'un quart d'heure, pâle & ſans mouvement comme vous étiez, m'efforçant de vous communiquer la chaleur que je devois moins à ma vigueur naturelle qu'à la force des circonſtances, & me plaignant au Ciel de m'avoir mis dans le cas d'une reconnoiſſance dont je me croyois déja condamné à ne pouvoir jamais m'acquitter, on n'a pû vous faire prendre qu'une foible idée du ſentiment qui accompagnoit mes mouvemens extérieurs. Je me ſuis retiré en vous voyant ouvrir les yeux, trop content d'être aſſûré de votre vie; & je n'ai voulu reparoître devant vous, qu'après vous avoir ſçû aſſez rétabli, pour être en état de vous rappeller ce que vous avez fait pour un inconnu, & de comprendre vous-même que vous ne devez mettre ni meſures ni bornes aux droits que vous avez acquis ſur moi.

Un récit ſi intéreſſant augmenta beaucoup l'inclination que je m'étois ſentie pour Perés ſur les ſeules graces de ſa figure; & je ne déſavouerai point que

ce que j'avois fait pour lui, ne fût encore une ſorte de lien qui fortifia ce penchant. On s'attache autant par le bien qu'on fait, que par celui qu'on reçoit. Je ne penſai néanmoins qu'à lui faire interrompre des remercimens qu'il ne finiſſoit point. L'étonnement que j'avois de le voir ſi-tôt rétabli, tandis qu'au troiſiéme jour je me ſentois encore la tête & l'eſtomac dans un étrange déſordre, me fit ſouhaiter d'apprendre comment il s'étoit défendu ſi heureuſement contre les flots. Il m'aſſûra qu'à la réſerve du premier moment, où il avoit avalé, malgré lui, quantité d'eau, il avoit eu peu de peine à ſe ſoutenir à l'aide du Mât. Les vagues qui paſſoient à tous momens ſur ſa tête, ne lui avoient jamais fait perdre aſſez la reſpiration pour avoir trouvé beaucoup de difficulté à la reprendre. Il avoit conſervé toute la liberté de ſa raiſon; & n'ayant appréhendé qu'une laſſitude dont il ſe ſentoit encore fort éloigné, ſa ſurpriſe étoit que ſes Compagnons n'euſſent pas eû la force de réſiſter comme lui à des ſecouſſes qui l'avoient ſi peu fatigué. En effet l'expérience m'a fait connoître dans la ſuite, que le moindre appui ſoutient fa-

cilement un homme dans la mer, & que la présence d'esprit & le courage sont deux ressources d'une grande utilité contre la tempête.

J'eus la satisfaction, après mon rétablissement, de reconnoître de jour en jour que le goût de mon caractere avoit autant de force que la reconnoissance pour me faire un intime Ami de Dom Perés. Je lui jurai les mêmes sentimens. Sa fortune commençoit à m'intéresser beaucoup plus que la mienne., & ce fut après avoir beaucoup réflechi sur la maniere dont je pouvois m'y rendre utile, que je m'efforçai de l'engager à prendre comme moi le parti d'entrer dans l'Ordre de Malte. Il ne s'y sentoit pas le même panchant. Dans quelque désordre que sa fortune fût en Espagne, il ne pouvoit perdre l'espérance de la rétablir au premier changement du Ministere. Il étoit l'aîné d'une Maison puissante; & mon exemple ne servoit tout au plus qu'à l'ébranler. Cependant lorsque le Commandeur de Buillantes lui eut expliqué que les derniers engagemens peuvent être long-tems reculés, & qu'il n'iroit rien chercher dans les Armées d'Italie, qu'il ne pût trouver au

ſervice de la Religion, l'amitié lui fit vaincre le reſte de ſes répugnances, & le ſeul deſir de ne pas nous ſéparer lui tint lieu de vocation. J'étois aſſez riche d'une groſſe penſion que je m'étois réſervée, pour ne lui laiſſer ſentir aucun beſoin de fortune. La difficulté n'étoit qu'à lui faire accepter des ſecours contre leſquels il ne manqueroit pas de ſe révolter. Mais je convins avec le Commandeur de Buillantes, qu'en attendant ce que nous lui faiſions eſpérer de la générosité du Grand-Maître, le Commandeur lui créeroit quelque Emploi dans ſon Eſcadre, & que ſous ce prétexte il lui aſſigneroit des appointemens conſidérables que je payerois ſecrétement.

Nos trois Vaiſſeaux s'étant raſſemblés, nous continuâmes pendant quinze jours de chercher les Galeres Turques. Mais la même tempête qui nous avoit diſperſés, les avoit fait rentrer dans leurs Ports. Ma premiere Caravanne fut ainſi réduite à une courſe auſſi ſtérile pour la gloire, qu'elle me paroiſſoit heureuſe par l'acquiſition que j'avois faite d'un Ami. Nous regagnâmes Malte, où la tempête avoit cauſé tant de dommage juſqu'au milieu du Port, qu'on y regarda le retour de nos Vaiſ-

les chercher. Après avoir refusé vingt fois les secours que je l'avois pressé d'accepter, il me fit un jour cette ouverture. J'ai honte, me dit-il, de recevoir du Grand-Maître une pension & des caresses que je n'ai méritées par aucun service ; & tout considéré, si je dois accorder à quelqu'un cette sorte de droits sur ma reconnoissance, il est plus naturel que ce soit à mon Ami. Vous avez, dites-vous, dix mille ducats comptans & des Lettres de crédit pour une plus grosse somme. Voulez-vous contribuer à la fortune de celui qui fait profession de vous devoir déja la vie ? Cette proposition m'ayant comblé de joie, je m'arrêtai bien moins à lui faire valoir la satisfaction que je ressentois de le pouvoir servir, qu'à le prier, comme je faisois continuellement, de ne pas exagérer les obligations qu'il m'avoit ; & comme nous nous trouvions chez moi, je ne fis que prendre ma Cassette, que je voulus aussi-tôt lui mettre entre les mains. Non, non, me dit-il, vous prenez mal ma pensée. Il m'a semblé, continua-t-il, que rien ne seroit plus noble & plus digne de vous, que d'employer une somme qui est inutile dans vos Coffres, à servir la Reli-

gion à vos propres fraix ; & qu'en équipant un Vaiſſeau ſous l'autorité du Grand-Maître, vous acquereriez bientôt, avec l'honneur d'une entrepriſe preſque ſans exemple, de quoi vous dédommager des premieres dépenſes. Qui ſçait à quoi la valeur peut vous conduire? Vous me donnerez votre Lieutenance ; & tout ce qu'on peut attendre d'un peu d'uſage & d'une parfaite amitié, vous me le verrez faire conſtamment pour votre gloire.

Ainſi cette aſſiſtance que Perés m'avoit demandée pour lui, ſe réduiſoit à me ſervir moi-même par la plus glorieuſe idée qu'il pût m'inſpirer. Cher & illuſtre Ami, lui dis-je en l'embraſſant, je ne trouve qu'un changement à faire dans un projet qui m'enchante. C'eſt que ma jeuneſſe, le peu d'expérience que j'ai dans les Armes, & le fond que je fais ſur votre généreuſe amitié, m'obligent de vous demander pour moi le rang auquel vous voulez vous réduire. Vous commanderez le Vaiſſeau, je ſerai votre Lieutenant, & je ne vois rien audeſſus de mes eſpérances lorſque vous m'animerez par vos exemples. Je n'écoutai point toutes les raiſons par leſquelles il voulut combattre ma réponſe ;

& ne penſant qu'à ſolliciter l'agrément du Grand-Maître, je l'aſſûrai qu'avant la nuit j'aurois la permiſſion qu'il déſiroit, ſi elle pouvoit être obtenue.

Ma propoſition parut nouvelle à la Cour. La plûpart des jeunes Chevaliers étant des cadets ſans bien, il étoit inoui qu'on eût ſervi la Religion ſans intérêt, & cette penſée qui pouvoit faire craindre au Grand-Maître quelque relâchement dans mon obéiſſance, fut le principal obſtacle qui retarda ſon conſentement de quelques jours. Cependant après avoir pris l'avis de ſon conſeil, il m'accorda la faveur que je lui demandois, ſous la ſeule condition que je ne ſerois jamais abſent plus de trois mois, & que la Religion tireroit ſes droits ordinaires de tous les avantages que je remporterois ſur les Infidéles. Perés ſe crut au comble de ſes deſirs. Je lui abandonnai le ſoin d'acheter un Vaiſſeau, & de le faire équiper. Il ne s'en trouva point qui le ſatisfit dans le Port de Malte. Nous partîmes, avec la permiſſion du Grand-Maître, pour Veniſe, où l'on nous fit eſpérer que nous trouverions à choiſir entre pluſieurs Bâtimens que la Flotte de cet Etat venoit d'enlever aux Turcs. Nous y ar-

rivâmes si heureusement, qu'on y étoit presque à la veille d'en faire la vente. Perés, qui avoit employé le peu de tems qu'il avoit passé dans l'Isle de Malte, à se mettre au fait de la Marine, & qui n'avoit laissé rien échapper à sa pénétration, nous acheta un des meilleurs Voiliers que les Turcs eussent dans cette mer; & par un autre avantage que nous n'aurions pas trouvé si facilement à Malte, il engagea à notre service cinquante Soldats résolus, qui nous composerent avec dix Matelots bien choisis, soixante hommes capables de toutes sortes d'entreprises.

Toutes les instances par lesquelles j'avois espéré de le déterminer à prendre le Commandement, & les efforts que je renouvellai en nous mettant en mer, ne purent le faire changer de résolution. Je ne trouvai qu'une voie pour finir ce différend. Ce fut de supprimer le titre de Capitaine, & de faire connoître la forme de Gouvernement que je souhaitois d'établir, par le nom même que je donnai à notre Vaisseau. Je le nommai *les deux Commandans*, & je déclarai dès le premier jour à l'Equipage qu'il n'y avoit point de distinction de titre entre mon Ami & moi; de

ſorte que tous nos gens s'accoutumerent d'eux-mêmes à ne parler de nous qu'en nommant l'un, *le Commandant François*, & l'autre, *le Commandant Eſpagnol*. La défiance de notre ſoumiſſion, que j'avois crû remarquer au Grand-Maître, nous fit prendre le parti de retourner d'abord à Malte, pour recevoir les premiers ordres à la tête de nos gens; mais la fortune, qui nous deſtinoit plus de gloire que de bonheur & de richeſſes, nous préparoit ſur la route une rencontre dont toutes les avantures de ma jeuneſſe ont pris leur ſource.

A peine étions-nous ſortis du Golfe, que Dom Perés avec qui je m'entretenois de nos deſſeins ſur le Tillac, apperçut un Vaiſſeau qui ſembloit prendre le large pour nous éviter. Serions-nous aſſez heureux, me dit-il, pour trouver ſitôt l'occaſion de faire l'eſſai de nos Armes? Et preſſant la Manœuvre, il fit tourner nos Voiles vers ceux qui paroiſſoient nous fuir. Toute leur viteſſe ne put nous empêcher de les joindre. C'étoit un Vaiſſeau Turc, qui ne put être trompé à la figure du nôtre; car nous avions pris ſoin d'en faire changer juſqu'à la forme. Quoiqu'il fût fort bien en Artillerie, la chaleur d'une

premiere entreprise ne nous permit point d'avoir recours à des voies si lentes. Nous allâmes furieusement à l'abordage. Perés nous donna des exemples que le plus lâche de notre Troupe auroit eû honte de ne pas suivre ; & pour ne rien déguiser, nous trouvâmes si peu de défense dans nos Ennemis, que notre victoire fut sans honneur. Ils n'étoient pas en moindre nombre que nous ; mais soit qu'ils fussent effrayés de notre résolution, ou que le remord des crimes qu'ils venoient de commettre, éteignit leur courage, ils nous céderent les armes sans résistanee.

La premiére vûe de notre proie nous promit peu de richesses ; & nous apprimes au même moment, que nous n'avions à faire qu'à des Pirates de *Dulcigno*, qui n'avoient rien à risquer que leur vie & leur Vaisseau. Cependant aussi-tôt que nous les eûmes fait enchaîner, il se présenta plusieurs Femmes, qui vinrent nous remercier comme leurs Libérateurs. Elles nous raconterent que s'étant embarquées sur la Côte de Genes pour se rendre à Malte, elles avoient eu le malheur d'être arrêtées par ces Corsaires, qui ne trouvant point sur un Vaisseau de passage plus de richef-

ſes qu'ils n'en avoient apperçus, s'étoient déterminés barbarement à faire main-baſſe ſur tout ce qui ne leur avoit pas ſemblé propre à leur infame trafic, & n'avoient reſervé que les Femmes, avec quelques Hommes qu'ils avoient choiſis. Ils avoient coulé enſuite le Vaiſſeau à fond, pour ſe délivrer de l'embarras de le conduire après eux, dans une Mer où ils avoient mille périls à redouter. Je demandai à ces Etrangeres s'il y avoit parmi les Captifs quelque perſonne de diſtinction. Elles me répondirent qu'il s'y trouvoit deux Dames, dont la figure avoit plus d'éclat que leur train, & qui avoient paru plus affligées que toutes les autres du malheur qui les avoit fait tomber dans l'eſclavage. Perés marqua autant d'empreſſement que moi à les voir. Tout étant ſi tranquille autour de nous qu'il ne nous reſtoit qu'à voguer tranquillement vers Malte, nous cherchâmes à nous amuſer dans la compagnie de ceux qui nous devoient leur liberté. Nous ne prévoyions ni l'un ni l'autre que nous y allions trouver la perte de la nôtre, & l'origine d'autan d'infortunes que de plaiſirs. Ces deux Dames, dont je ne me remis pas tout d'un coup le

visage, étoient la Maîtresse & la Fille du Commandeur de M. qui nous avoit traités avec tant de politesse dans le voisinage d'Orbitello. Le Commandeur étant mort, elles avoient pris aussi-tôt le parti de retourner à Malte, & les Corsaires les avoient enlevées dans leur route.

On se souvient que la jeune Fille n'avoit pas plus de treize ans, lorsque le Vaisseau qui m'amenoit de France avoit relaché à Orbitello. Il s'étoit passé six mois depuis mon arrivée à Malte. On connoît donc son âge. Mais, ce que j'ai mal représenté dans notre premiére rencontre, ou plutôt ce qu ne pouvoit être que le fruit des six mois qui s'étoient écoulés depuis ma visite, car il n'est pas vraisemblable que mon cœur & mes yeux ne fussent plus les mêmes, je lui trouvai plus de charmes qu'une Femme n'en a jamais réunis. Ce fut l'impression d'un seul moment, & l'effet en devint tout d'un coup si terrible, que ne pensant pas même à m'en défendre, je m'approchai d'elle avec une avide impatience, comme si tout mon bonheur eût déja consisté à la voir de près, à la contempler, & à ne plus m'éloigner d'elle un moment.

Mais la force d'un ſentiment ſi peu réfléchi me fit découvrir avec la même promptitude que j'avois un Rival dans mon Ami, & que le cœur de Perés éprouvoit tout ce qui ſe paſſoit dans le mien. J'évite également de retracer ici l'excès de mon plaiſir & de ma peine. Peut-être ſuis-je le ſeul exemple d'un amour né au milieu de tant de douleur, Les premiers mouvemens en furent auſſi aveugles que leur cauſe. J'arrêtai Perés par le bras, & ſans avoir démêlé ce que je trouvois de redoutable dans l'ardeur qu'il marquoit pour s'approcher de la Fille du Commandeur, je lui donnai lieu, pour la premiére fois, par une interruption ſi bruſque, de penſer que je me croyois quelque ſupériorité ſur lui. Cependant la honte que j'en reſſentis m'ayant fait faire un effort pour me vaincre, j'affectai de réparer cette groſſiéreté par une contenance riante, & je ne trouvai rien de mieux pour aſſûrer mes prétentions autant que pour ſortir d'embarras, que de m'abandonner à la joie que je devois reſſentir d'avoir ſi heureuſement rendu ſervice à deux perſonnes que je connoiſſois depuis long-tems. J'ajoutai mille choſes que je croyois capables de faire enten-

dre à Perés, que ce n'étoit pas de ce jour-là que j'avois le cœur touché pour la jeune Italienne; & je ne me fouvenois point, en lui tenant ce langage, de lui avoir protefté mille fois qüe j'étois fans tendreffe & fans engagement.

La Maîtreffe du Commandeur m'ayant reconnu au premier inftant, je fus foulagé de mon embarras, par la néceffité de répondre à fes remercimens. Perés n'avoit point ouvert la bouche, & fa furprife n'étoit peut-être pas le plus vif de fes fentimens. Il continua de garder le filence, en jettant les yeux fur moi par intervalle; ce qui ne m'empêcha point de continuer mes careffes à la Mere & à la Fille, avec une efpéce de tranfport, qui me rendoit infenfible à toute autre confidération. Mes foins ne furent pas perdus. Elles m'apprirent que leur Commandeur ayant été emporté par une mort fubite, le Vifiteur de l'Ordre, qui fe trouvoit chez lui par hazard, avoit mis auffi-tôt le fcellé fur tout ce qu'il y avoit de précieux dans la Maifon, & qu'après avoir vêcu fi long-tems avec un Homme qui leur avoit promis cent fois de leur faire une fortune honête, elles ne s'en trouvoient pas plus riches en retournant dans leur

Patrie. Je ne ſçais ſi l'intention de la Mere étoit de ſonder ma généroſité ; mais elle ne dut pas me trouver difficile à gagner, puiſque je m'empreſſai d'aller au devant de ſes déſirs. Je pris un moment pour lui faire entendre que ſans être Commandeur, je jouiſſois d'un aſſez gros revenu pour l'empêcher de regreter ce qu'elle avoit perdu. La ſeule mépriſe qu'il y eut entre nous, fut qu'elle s'imagina que mes offres s'adreſſoient à elle-même, & que ſe félicitant déja de la conquête de mon cœur, elle crût retrouver avec un Amant plus jeune, la même fortune qui venoit de lui échapper.

Cependant comme rien n'étoit ſi éloigné de mes idées, je me livrai au plaiſir de croire que j'allois devenir heureux par l'amour. Çette paſſion, que je ne connoiſſois que depuis un inſtant, me faiſoit déja ſentir que je n'avois point d'autre bonheur à déſirer. Tous les momens que j'avois paſſés ſans aimer, me paroiſſoient une perte continuelle du ſeul bien auquel la nature m'avoit rendu ſenſible. Je fus pendant tout le jour dans cette yvreſſe, & toute ma conduite s'en reſſentit. Ayant fait paſſer les deux Dames dans notre Vaiſſeau, je

ne les quittai point un moment jusqu'au soir. L'erreur de la Mere se confirma d'autant plus, que sentant le besoin que j'avois de la ménager, mes attentions se tournoient continuellement vers elle; & l'amour d'ailleurs, qui m'avoit touché si vivement pour la Fille, m'inspiroit une retenue qui ne me permettoit point de prendre avec elle un air si libre. Perés n'étoit pas plus tranquille; mais avec plus d'expérience & de raison que moi, il sçavoit déguiser ses sentimens comme il avoit sçû pénétrer les miens. Ne se défiant point que je fusse déja si avancé avec la Mere, il avoit fait marcher le soin de nos affaires communes avant toutes les prétentions de l'amour, & moitié incertain, moitié picqué de mes vûes, il n'avoit pas laissé de mettre l'ordre nécessaire dans le Vaisseau que nous avions pris.

Je ne pus éviter de le réjoindre le soir; mais je dois confesser que sans me sentir pour lui moins d'amitié, sa présence me jetta dans une contrainte insupportable. Mon chagrin redoubla, lorsque dans l'entretien que nous eûmes avec les Dames, je crus lui remarquer de l'affectation à mettre quelque différence entre son état & le mien,

par les engagemens que j'étois résolu de prendre dans l'Ordre de Malte, & qui ne me laissoient point la liberté de disposer de mon cœur. C'étoit peut-être la jalousie qui me faisoit empoisonner ses intentions ; mais ayant été surpris de le voir si peu empressé pour la jeune Italienne, après avoir crû découvrir la premiére impression qu'il avoit ressentie de ses charmes, je me figurai qu'il avoit fait fond sur cette voie pour me disputer son affection. Nous nous quittâmes sans aucune marque de réfroidissement. Cependant j'emportai des soupçons de sa bonne foi, qu'il avoit peut-être aussi de la mienne ; & je me mis au lit avec cette malheureuse défiance. Elle eut peut-être autant de force pour m'engager dans une folle résolution, que tous les sentimens qui exerçoient déja sur moi leur tirannie. Je ne pus penser que j'avois un Rival si dangereux, sans chercher tous les moyens de mettre les intérêts de mon cœur à couvert. J'avois la parole de la Mere ; mais étois-je sûr de la tendresse de la Fille ? Il ne me vint rien de plus favorable à l'esprit, dans ces premiéres réfléxions, que de feindre en arrivant à Malte une maladie, qui m'obligeât d'in-

terrompre, pour quelque tems, nos Courſes, & qui engageât Perés à ſe remettre en Mer juſqu'à mon rétabliſſement. J'eſpérois dans cet intervalle de lier ſolidement mon intrigue, & d'être bien-tôt en état de braver toutes ſortes de Rivaux.

Combien de difficultés échappoient à mon imprudence ! Je ne parle point du tort que j'allois faire à ma fortune, en ruinant l'opinion que le Grand-Maître avoit eûe juſqu'alors de mes mœurs & de ma conduite. Cette idée ne s'offrit pas même à mon eſprit, & je l'euſſe rejettée ſans doute, ſi elle étoit venue troubler des eſpérances de plaiſir, avec leſquelles je ne mettois rien en balance. Mais je ne voyois pas que la maladie même que je voulois contrefaire étoit ce qu'il y avoit de plus oppoſé à mes déſirs, puiſque ne pouvant me propoſer de vivre dans une même maiſon avec ma Maîtreſſe, je me privois du plaiſir de la voir, & je la laiſſois expoſée, non-ſeulement à Perés juſqu'au jour de ſon départ, mais à toute la jeuneſſe de l'Ordre, dont l'avidité eſt extrême pour les Femmes. D'ailleurs quel étoit mon but, en me ſuppoſant même au point de confiance où je voulois parvenir ?

Quel lieu voulois-je choisir pour la possession tranquille de mes amours ? Avois-je une retraite, comme le vieux Commandeur, pour en faire le séjour de deux Femmes, que je ne devois pas me promettre de pouvoir séparer ? Et quand il m'auroit été plus facile de m'en procurer une, étois-je donc résolu d'abandonner ma Vocation, ou me flattois-je que le tems que j'employerois à l'amour me seroit compté pour une Caravane ? La moindre de ces réfléxions m'auroit fait regarder tous mes projets comme un excès de folie ; mais dans l'aveuglement où j'étois, il ne me vint pas même à l'esprit qu'avec de l'argent, de la jeunesse, & la parole que j'avois reçue de la Maîtresse du Commandeur, j'eusse le moindre obstacle à redouter.

Le vent nous fut si favorable pendant la nuit & le jour suivant, que nous entrâmes dans le Port de Malte vingt-quatre heures après notre avanture. Je ne manquai point de feindre de grandes douleurs, en touchant la terre, & mettant la Maîtresse du Commandeur dans mon secret, je convins avec elle qu'elle me rendroit de fréquentes visites. S'il paroît surprenant qu'elle fût encore persuadée que je l'aimois, il faut

ſe rappeller ma jeuneſſe, qui lui avoit fait eſpérer de prendre tout l'aſcendant qu'elle vouloit ſur moi, ma timidité peut-être, qui m'avoit toujours fait envelopper mes expreſſions, & la force de l'amour propre, qui pouvoit faire aiſément illuſion à une Femme de trente ans, ſur-tout lorſqu'elle ne prenoit ſa Fille que pour un enfant, qu'elle ne ſoupçonnoit point d'être en concurrence avec elle. Mais de quelque maniére qu'on veuille l'expliquer, elle me croyoit ſi enivré de ſes charmes, que prenant pour moi une partie des ſentimens qu'elle me ſuppoſoit pour elle, mes intérêts lui parurent communs avec les ſiens, & qu'elle entra dans toutes les meſures que je lui propoſai.

Dom Perés parut ſeul devant le Grand-Maître, qui applaudit beaucoup à notre premier eſſai. Les excuſes de mon abſence, dont j'avois prié mon Ami de ſe charger, m'attirerent tant de viſites & de complimens, que ne pouvant me feindre aſſez malade pour refuſer de les recevoir, je craignis de ne pouvoir ſoutenir aſſez long-tems le perſonnage que j'avois entrepris. Mais comme il regardoit particuliérement Perés, que j'avois déja tâché fort adroi-

ment d'engager dans une nouvelle
ɔurſe, il me délivra bien-tôt de cette
ainte, en me faiſant connoître que j'a-
ɩis eſpéré inutilement de lui en im-
ɩſer. Il prit un moment où j'étois ſeul.
près quelques préparations, qui ne
: parurent point ſans embarras, il ſe
a'gnit amérement de me voir ſi tôt
:rdre la confiance & l'amitié que je
i avois jurées, & ne me laiſſant point
tems de chercher des excuſes, il me
:clara qu'il ignoroit auſſi peu ma paſ-
ɔn, que la vanité du prétexte qui me
tenoit au lit depuis notre arrivée. Je
: vous déguiſerai point, ajouta-t-il,
ıe vos premiers procédés m'ont affli-
:. Les mêmes charmes qui ont gagné
ɔtre cœur, avoient fait une vive im-
reſſion ſur le mien. Je me ſerois mieux
éfendu, ſi j'avois pénétré tout d'un
ɔup vos ſentimens ; & ce que vous
vez pû trouver de ſuſpection d'obſcur
ans quelques uns de vos diſcours, n'é-
ɔit qu'un innocent artifice que j'em-
loyois pour les découvrir. Mais de-
uis qu'une incommodité feinte, un dé-
r preſſant de me voir éloigné, & le
ommerce ſecret que vous entretenez
vec ces deux Dames, m'ont appris ce
ue j'en dois penſer, le Ciel m'eſt té-

moin, que j'ai étouffé jusqu'au moindre sentiment d'une passion qui m'a fait craindre la ruine de notre amitié; & vous allez juger par l'ouverture que j'ai à vous faire, quelles sont enfin mes dispositions.

Je ne partirai point sans vous, continua-t-il, & ce n'est pas pour vous abandonner dès les premiers jours que je vous ai promis un éternel attachement. Je ne puis consentir non plus à vous voir demeurer à Malte, sous un prétexte dont on ne manquera point, tôt ou tard, de découvrir la fausseté. Nous remettrons donc incessament à la voile, & nous remplirons glorieusement nos destinées. Mais voici le préservatif que je vous ai préparé contre la jalousie. Vous vous souvenez, reprit-il, du récit que je vous ai fait de mon naufrage, & de l'espérance que j'avois eûe de rendre service à quelques Esclaves de ma Nation. Ils furent plus heureux que moi dans leur Chaloupe. Le vent les jetta dans l'Isle de Gorze, où leur seul malheur a été de perdre le Chef de leur entreprise, c'est-à-dire, l'Espagnol qui s'étoit ouvert à moi, & qui étoit accompagé d'une Maîtresse cherie, dont l'intérêt l'avoit fait pen-

· à la fuite. Cette malheureuſe per-
nne, abandonnée par la mort de ſon
nant, aux déſirs des trois autres Fu-
:ifs, qu'elle n'avoit connus que par le
ème hazard qui les avoit raſſemblés
r leur Vaiſſeau, a pris le parti de ſe
ndre ici, dans l'eſpérance d'y trou-
r la protection qu'elle mérite par ſa
:auté. J'ignore de qui elle a ſçu
on nom; mais ſe rappellant de l'a-
›ir entendu prononcer par les Com-
.gnons de ſa fuite, elle eſt venue de-
ııs deux jours pour implorer ma gé-
:roſité, en me faiſant connoître le
oit qu'elle y avoit, par les promeſſes
ıe j'ai faites à ſon Amant. Je n'ai ſou-
ıité d'être inſtruit de ſa condition, que
ıur régler ma conduite & mes ſecours
r cette connoiſſance. Elle m'a racon-
ſans déguiſément, qu'étant d'une
.iſſance honnête, le goût du plaiſir lui
fait oublier ſon devoir, & qu'après
:tre livrée à ſon Amant, qui lui fai-
it quitter ſa Famille pour ſe retirer
'ec lui dans une de ſes Terres, ils
ıt été enlevés par un Corſaire de Tu-
s, la nuit même de leur départ, c'eſt-
dire, avant qu'ils euſſent tiré le moin-
e avantage de leur fuite pour ſatis-
.re leur amour. Ce récit m'a fait com-

prendre qu'elle a peu de ressources à espérer du côté de sa Famille ; & la demande qu'elle me fait d'un secours vague, dont il semble qu'elle m'abandonne l'explication, me persuade que j'aurai peu de peine à l'engager dans toutes mes vûes. Elle est aimable. J'étois dans l'embarras de trouver quelque moyen pour faire renaître votre confiance, & pour vous tirer de la léthargie où je crains que l'amour ne vous retienne trop long-tems. Je me suis déterminé, non-seulement à m'attacher à elle, mais à m'en faire accompagner dans mes Courses, & je viens vous proposer de faire le même usage de votre Maîtresse.

Il me regarda en souriant, après ce discours. Ma surprise ne me permettant point de trouver sur le champ des expressions pour lui répondre, il reprit avec le même enjoument : cherchez, me dit-il, agitez-vous pour trouver quelque expédient qui soit plus convenable à la situation de votre cœur, à votre gloire, à l'intérêt de votre fortune, & si vous comptez nos engagemens d'amitié pour quelque chose, aux sermens par lesquels nous avons lié nos entreprises & nos espérances ; je me rends

rens ſur le champ à vos déſirs : mais ſuivez mes conſeils ſi vous avez quelque ſoin de votre honneur, & quelque opinion de mon amitié.

Ma confuſion s'étant un peu diſſipée, je convins en l'embraſſant qu'un odieux ſoupçon, dont je n'avois pû me défendre ſur les apparences, avoit un peu alteré la douceur de notre commerce ; & prenant occaſion de cet aveu pour lui découvrir toute l'ardeur de ma paſſion, je paſſai tout d'un coup de l'inquiétude à l'excès de la confiance. La Maîtreſſe du Commandeur ne paſſoit pas un jour ſans me venir voir, & dans les idées où elle étoit, elle ſe faiſoit toujours accompagner d'une autre Femme, comme ſi elle eût appréhendé de n'accorder trop d'avantage ſur elle, avant que toutes nos conditions fuſſent réglées. Je racontai à Perés que dans la viſite qu'elle m'avoit rendue la veille, elle m'avoit propoſé de quitter Malte, où elle ſentoit bien que nous ne pourrions demeurer long tems à couvert, & de nous rendre à Veniſe ou à Paris, qui lui paroiſſoient les ſeuls lieux du monde où les commerces de galanterie puiſſent ſubſtituer long-tems ſans éclat. M'ayant fait expliquer la ſitua-

tion de mes affaires, elle avoit reconnu que je ne pouvois me dispenser de prendre des engagemens dans l'Ordre de Malte, & j'avois entrevû à son langage, que les Femmes galantes font bien plus de fond sur un Amant forcé au célibat, que sur ceux qui peuvent leur échapper par des dispositions qui leur font rompre tôt ou tard un commerce d'amour, pour songer au mariage. Elle m'avoit donc pressé de faire les vœux de la Religion, je lui avois promis de tout employer pour obtenir que mon Voyage de Venise fût compté pour ma seconde Caravane, & je comptois de me faire dispenser facilement de la troisiéme. Comment lui proposer, dis-je à Perés, un nouveau plan qui s'accordera mal avec la tendresse qu'elle a pour sa Fille, & avec le zéle dont elle paroît remplie pour ses intérêts? En effet toutes les explications qu'elle avoit eues avec moi, me paroissoient les soins d'une Mere qui vouloit faire tourner la gatanterie à l'établissement solide de sa Fille, & nos entretiens avoient toujours été si sérieux, que je n'ai jamais compris sur quels fondemens elle s'étoit imaginé que j'avois de la tendresse pour elle.

Perés, à qui ce ſoupçon n'étoit pas venu plus qu'à moi, me répondit qu'au point où j'en étois ſans doute avec la jeune Italienne, il ne prévoyoit pas que ſa Mere ni elle puſſent rejetter aucune de mes propoſitions. Et quoique je l'aſſûraſſe que je n'avois encore pour garant que les promeſſes de la Mere, il prit ſur lui de les engager toutes deux à nous ſuivre. Les Femmes, me dit-il, ne connoiſſent ni danger, ni peine avec le motif de l'intérêt & de l'amour. J'aurois peut-être eû quelque difficulté à le charger de cette commiſſion, s'il ne m'eût perſuadé par d'autres diſcours que le goût du plaiſir ne tenoit que le ſecond rang dans ſon cœur après la gloire & l'amitié. Il revint après une heure d'abſence. Ce qu'il me rapporta ſans ménagement me fit trembler, & l'air ironique dont il accompagna ſon récit, ne fut pas capable de me remettre de ma frayeur. Je vous félicite, me dit-il, du progrès que vous avez fait dans un cœur ſur lequel je ne vous connoiſſois pas de prétentions. Vous êtes aimé avec les derniers tranſports. On eſt diſpoſé à vous ſuivre au travers de tous les périls; & pour s'en procurer la liberté, on va mettre *Helena*, (c'é-

toit le nom de la jeune Italienne) dans un Couvent, où l'on ſouhaite même que l'envie lui vienne de s'engager tout-à-fait. Il m'expliqua plus ſérieuſement l'entretien qu'il avoit eû avec la Maîtreſſe du Commandeur. Dès les premiers mots il avoit compris l'erreur où elle étoit ſur l'objet de ma paſſion, & s'obſervant aſſez pour découvrir ſans affectation tout le fond de ſes ſentimens, il avoit reconnu avec une extrême ſurpriſe que dans toutes les communications qu'elle avoit eues avec moi, elle avoit crû travailler pour elle-même. L'ouverture par laquelle il avoit commencé, ne lui avoit pas permis de diſſimuler tout-à-fait notre deſſein, & c'étoit là-deſſus qu'elle avoit formé celui de mettre ſa Fille dans un Couvent pour ſe diſpoſer à me ſuivre. Mais Perés s'étant tenu à ce qui lui étoit d'abord échappé, l'avoit prié de ſuſpendre ſes démarches juſqu'à d'autres explications. Elle ſera bientôt ici pour les recevoir, ajouta-t-il, & voici ce que j'ai déja médité pour vous ſervir. Nous n'avons point à faire à des Veſtales, & les conſidérations qui m'arrêteroient, s'il étoit queſtion d'une Femme d'honneur, ne doivent point ici nous

contraindre. Je considére au contraire que c'est un service que nous allons rendre à nos Maîtresses, que de nous engager à prendre soin de leur sort, & de les sauver peut-être de la nécessité de s'adresser plus mal. Ce que je pense à éviter est seulement la jalousie d'une Mere, que je crois capable de vous causer beaucoup de chagrin par les difficultés qu'elle peut faire naître à votre amour. Sans entrer dans des explications dont le moindre mal seroit de faire traîner notre entreprise en langueur, je vous conseille d'approuver tout ce que la Mere vous proposera, & de l'inviter à dîner dans quelques jours sur votre Vaisseau. Elle ne manquera point d'y mener sa Fille. J'aurai soin que mon Espagnole soit de la Fête ; & par le soin que je vais prendre d'ordonner tous les préparatifs de notre départ, nous serons en état de mettre à la Voile au moment que nous nous trouverons rassemblés.

Un Homme plus prudent ou moins passionné auroit demandé à Perés s'il ne craignoit point qu'une hardiesse de cette nature ne passât pour un crime aux yeux du Public; mais quoique les mesures qu'il vouloit prendre le missent à

couvert de cette crainte, & que ce fût pour gagner du tems qu'il négligeoit de me les expliquer, je me livrai à son conseil avec une témérité qui n'étoit point excusée par les soins de sa prudence, puisque je les ignorois. Ma franchise va paroître jusques dans le récit de mes fautes, & j'annonce volontiers que je ne commence point par les plus graves. La *Rovini*, car pourquoi ferois-je difficulté de la faire connoître par son nom ? tarda peu à venir m'apporter elle-même le consentement qu'elle donnoit à notre dessein. Elle y ajouta la résolution où elle étoit de laisser sa Fille dans un Couvent. Perés, qui se trouvoit présent à cette visite, soulagea mon embarras en lui proposant la Fête du Vaisseau. Elle l'accepta sans se faire presser; & sur ce qu'il lui fit entendre que notre départ n'étoit pas éloigné, elle parla volontiers d'y mener sa Fille, comme dans une derniere occasion de se réjouir, qu'elle vouloit lui procurer. Nous l'exhortâmes à ne pas différer les préparatifs de son voyage. Elle nous parut aussi ardente que nous à souhaiter que le jour en fût avancé. Perés, qui ne cessa point de la voir, prit soin de répandre, &

chez elle, & parmi les perſonnes qui la connoiſſoient, qu'elle devoit paſſer en Italie dans notre Vaiſſeau. Ce fut la meilleure précaution de ſa prudence. Le jour du dîner étant arrivé, nous nous rendîmes au Port, après avoir pris les ordres du Grand-Maître pour notre départ. La Rovini, que nous avions fait conduire avec ſa Fille & l'Eſpagnol, y étoit à nous attendre. Nous commençâmes par un grand dîner qui fut pouſſé juſqu'à la nuit, & les ténébres n'eurent pas plutôt commeocé à s'épaiſſir, que Perés donna ordre ſecretement qu'on mît à la Voile.

Il attendit que nous fuſſions ſortis du Port pour adreſſer aux trois Dames le diſconrs qu'il avoit médité. Il prit ſon ſujet d'aſſez loin, & venant à la concluſion par divers détours, il leur déclara que faiſant fond ſur les ſentimens qu'elles avoient pour nous, & nous ſentant pénétrés pour elles de la plus vive tendreſſe, nous nous étions flattés de ne pas leur déplaire en les aſſociant à notre fortune & à nos entrepriſes. Au moment que je parle, ajouta-t-il, Malte eſt loin de nous, & ce qui va nous occuper uniquement eſt la gloire & l'amour. L'Eſpagnole marqua

peu de ſurpriſe. La Rovini parut inquiéte un moment, & ſa rêverie néanmoins n'aboutit qu'à témoigner quelque chagrin de ſe trouver embarquée ſans ſes malles. Mais Perés avoit prévenu cette plainte. Je les ai fait apporter, lui dit-il, depuis que vous êtes à bord. Ma hardieſſe fut regardée, après cette explication, comme une galanterie, qui donna naiſſance au badinage le plus agréable. La Rovini ſe conſola d'avoir ſa Fille avec elle ; & croyant déſormais ſa partie trop bien formée avec moi pour avoir beſoin de ſe contraindre, elle me donna pendant toute la ſoirée mille témoignages de joie & de tendreſſe.

Mon embarras fut d'abord extrême. Je voulois beaucoup de mal à Perés de n'avoir pas mieux expliqué dès le premier moment quel devoit être notre partage. Comme je répondois mal aux avances de la Rovini, que la force d'une véritable paſſion me rendoit fort retenu avec Helena, & que Perés attentif à la bienſéance, ou peu preſſé peut-être par ſes ſentimens pour l'Eſpagnole, ne marquoit pas pour elle un empreſſement fort excluſif ; la converſation ne ceſſa point d'être générale, & des

Spectateurs indifférens auroient eu peine à juger pour qui l'amour nous intéressoit tous deux. Cependant cette comédie ne pouvoit durer long-tems. Dès le même soir, la Rovini, qui s'attendoit à passer la nuit avec moi, me prit à l'écart, & m'ayant répréfenté qu'elle avoit élevé sa Fille avec beaucoup de retenuë, elle me fit entendre que son dessein étoit non-seulement de la laisser dans l'ignorance de notre commerce, mais de lui dérober tout ce qui pouvoit lui en faire naître le soupçon. C'est l'unique raison, ajouta-t-elle, qui me faisoit souhaiter de la voir dans un Couvent. Mais ne pourriez-vous pas la loger dans un Cabinet qui fût à quelque distance de votre Chambre? L'occasion étoit belle sans doute, pour lui déclarer que je ne prétendois rien d'elle qui pût blesser les yeux de sa Fille. J'en aurois profité s'il ne m'étoit venu à l'esprit une idée qui s'accordoit mieux avec la tendresse de mes sentimens. Cette séparation qu'elle demandoit pour Helena, m'assûroit la facilité de la voir seule, de lui ouvrir mon cœur sans témoins, & d'obtenir d'elle-même ce que je n'aurois voulu devoir qu'à son inclination. Tous mes

desirs n'avoient encore pû me faire obtenir cette faveur. Dans le tems que je croyois sa Mere d'intelligence avec moi pour la livrer à mon amour, j'avois fort bien compris que dans la vûe de faire ses conditions plus avantageuses, elle pouvoit se croire intéressée à ne me pas laisser la liberté d'en approcher; & depuis que Perés m'avoit appris de quelles idées elle se flatoit, je n'avois eû ni le tems ni le pouvoir de ménager mes intérêts moi-même. Ainsi loin de m'expliquer avec elle, je résolus de faire durer beaucoup plus long-tems son erreur, & d'en profiter secrétement pour gagner le cœur de sa Fille par mes caresses. Il m'importoit peu quelle opinion elle pouvoit prendre de l'affectation avec laquelle je m'efforcerois d'éviter toutes sortes d'ouvertures avec elle, & sur-tout de la solitude où elle alloit se trouver la premiere nuit & les suivantes. Je regardois au contraire le tems qu'elle passeroit à m'attendre, comme une augmentation de facilité pour la visite que je méditois; & si l'amour la faisoit veiller, c'étoit en quelque sorte pour ma sûreté.

Il ne me fut pas difficile d'arranger

les logemens d'une maniére favorable à mon dessein. Nous conduisîmes les trois Dames dans leurs Cabanes. Perés, qui brûloit d'apprendre de quoi j'étois convenu avec la Rovini, me rejoignit après les avoir quittées. Il approuva beaucoup mes vûes. Et pour les siennes, dont j'étois aussi curieux d'être informé, il me confessa naturellement que n'ayant point encore été fort pressant avec son Espagnole, ce n'étoit pas dès le premier jour qu'il vouloit entrer dans une liaison intime avec elle. Ainsi cette nuit que nous avions envisagée de loin comme le commencement de notre bonheur, ne décida rien pour nos espérances. Il ne me restoit que celle de satisfaire du moins mes plus tendres desirs. J'en attendois le moment avec des transports d'impatience. Les précautions que j'avois à prendre ne regardoient que mon entrée dans la Cabane d'Helena, que j'appréhendois d'effrayer. Je m'en approchai sans bruit ; & connoissant la maniére d'en ouvrir la porte, je comptois de m'introduire de même jusqu'à son lit. Cependant un leger mouvement qu'elle entendit lui fit demander s'il y avoit quelqu'un dans sa Cabane. Il

falloit répondre ou abandonner notre entreprise. Je me hazardai à dire oui. C'est donc vous, Maman, reprit-elle. Comme je ne craignois rien tant que de lui causer assez de frayeur pour lui faire jetter quelque cri, je pris le parti de lui répondre encore que j'étois sa Maman. Je gagnai ainsi son lit, sur le bord duquel je m'assis aussi-tôt. Elle me demanda pourquoi j'étois sans lumiére ? C'est que j'ai plusieurs choses d'importance à vous communiquer, lui dis-je, en contrefaisant doucement le son de ma voix, & je serois fâché qu'elles fussent entenduës. Commencez donc par vous assûrer que vous n'avez rien à craindre, & que je ne vous demande que la permission de vous entretenir un moment. Supposez que je suis votre Maman, ajoutai-je d'un ton encore plus doux, & n'ayez pas plus d'inquiétude avec moi qu'avec elle. Mais qui êtes-vous ? reprit-elle. Je suis le Chevalier de .... lui répondis-je, qui vous aime plus que sa propre vie, & qui aimerois mieux la perdre mille fois que de vous offenser ou de vous deplaire. Je continuai ainsi de la flater, jusqu'à ce que je me crus sûr par ses réponses qu'elle étoit disposée à m'écouter tranquillement.

Vous êtes ce que je connois de plus aimable, lui dis-je enfin, & j'ai pour vous des sentimens si tendres, que je ne puis être heureux si vous ne m'accordez pas votre cœur. Je viens vous le demander, belle Helena, en vous donnant le mien. Mon unique desir est de vous faire un sort digne d'envie par les biens de la fortune & par les complaisances de l'amour. Vous serez la maîtresse absoluë de tout ce qui m'appartient, comme votre Mere l'étoit chez le Commandeur de .... & lorsque vous disposerez ainsi de tout ce que je posséde, vous verrez que c'est encore sur moi que vous aurez le plus de pouvoir. Je n'aurois pas fini si-tôt un discours que je trouvois tant de plaisir à prononcer; mais elle m'interrompit. Eh! quoi donc, me dit-elle d'un ton de douceur & d'innocence dont je fus enchanté, n'aimez-vous pas ma Mere, & n'est-ce pas pour être aimée de vous comme du Commandeur, qu'elle est venuë vivre avec vous? Elle s'en flate du moins, & c'est elle-même qui me l'a dit. En voulant me mettre au Couvent, elle m'avoit promis qu'à votre retour de la mer, elle viendroit m'en tirer, & que nous menerions avec vous

une vie aussi heureuse que chez le Commandeur. Je l'interrompis à mon tour. Elle se flate mal-à-propos, lui dis-je, car je n'ai jamais aimé que vous, & c'est pour vous seule que j'ai pensé à me faire accompagner de votre Mere, qui n'aura qu'à vous l'obligation de tout le bonheur qu'elle se promet avec moi. Mais ne me promettez-vous pas de répondre à ma tendresse, & de consentir à tout ce que je veux faire pour vous rendre heureuse. Ici, Helena, dont j'attendois impatiemment la réponse, parut balancer un moment. Vous ne me répondez rien, lui dis-je. Ah! je vois bien que votre Mere m'aime plus que vous. Son embarras ayant encore duré quelques instans, elle me dit enfin que pour être sincére, elle vouloit m'avouer qu'elle s'étoit bien apperçuë, dès le jour que je les avois délivrées de l'Esclavage, que j'avois pris de l'inclination pour elle, & qu'elle avoit eû cette pensée aussi long-tems que les discours de sa Mere ne l'avoient pas forcée d'en prendre un autre; qu'elle avoit eû tant de plaisir à se figurer que je l'aimois, que si je voulois l'en croire elle avoit beaucoup souffert en perdant cette esperance; enfin que s'il étoit vrai que

j'eusse pour elle les sentimens dont je l'assûrois, son cœur lui disoit de même qu'elle étoit capable d'en prendre de fort tendres, & que sans s'embarrasser des biens & des avantages que je lui faisois envisager en s'attachant à moi, elle feroit tout son bonheur de m'aimer & de me plaire. Une déclaration si tendre, prononcée avec une timidité ingénuë, qui se faisoit sentir par une espéce de tremblement que je remarquois dans le son de sa voix, me fit éprouver dès ce moment plus de plaisir que je ne m'en étois jamais promis de l'amour; & je n'en puis donner une plus haute idée, puisque j'y avois déja comme attaché toute la douceur de ma vie. Il n'y eut ni respect, ni défaut d'expérience, qui pût prendre le moindre ascendant sur mon transport; je me laissai tomber à côté d'Helena, & rencontrant sa tête & ses mains, je m'enivrai un moment de mille plaisirs inexprimables, avec la satisfaction de croire que je les faisois partager; mais lorsque ma hardiesse augmentoit, & que je ne me sentois point repoussé assez brusquemenr pour croire qu'elle fût condamnée, je fus saisi par des bras plus puissans, qui m'arrachérent du lit avec la derniére violence,

& qui me firent éprouver dans plus d'un endroit des meurtriſſures capables de me faire jetter des cris. Le ſeul ſoin de ma défenſe m'auroit fait appeller quelqu'un de mes gens à mon ſecours, ſi dans les mouvemens que je fis pour me dégager, je n'euſſe diſtingué les habits d'une Femme. Il ne me parut pas incertain que ce ne fût la Rovini. Mais cette penſée augmentant ma confuſion, j'aidai aux efforts qu'elle faiſoit pour m'entraîner vers la porte, & je me gardai bien de laiſſer échapper un ſeul mot qui pût faire connoître à Helena, que j'étois aux mains avec ſa Mere. Quelque jugement qu'elle portât du bruit qu'elle entendoit près d'elle, & de mon départ précipité, la crainte étouffa ſa voix. La Rovini s'étant obſtinée à garder le même ſilence, cette ſcene bizarre ne cauſa aucun trouble dans le Vaiſſeau.

Cependant j'étois tenu au collet, & ſuivant ſans réſiſtance la main qui m'entraînoit, je ne fus pas long-tems à reconnoître mon Ennemie. Sa langue que le tranſport de ſa colére, ou la crainte d'être reconnue de ſa Fille, avoit comme forcée juſqu'alors au ſilence, ſe délia pour m'accabler d'injures. Les

noms de perfide & de monſtre ne me furent point épargnés, & les coups auroient peut-être recommencé, ſi je ne m'étois mis, en entrant dans ſa chambre, derriére une chaiſe que je lui oppoſois pour me garantir. Le parti que je n'aurois pas manqué de prendre, auroit été de l'abandonner ſeule à ſa fureur, ſi je n'euſſe apprehendé de la lui voir tourner contre ſa Fille. Mais cette crainte, autant que la néceſſité d'en venir à des explications qui ne pouvoient plus être différées, me détermina enfin à lui demander un moment de tranquillité & d'attention, pour l'ouverture que j'avois à lui faire. Je ne mérite, lui dis-je, ni les coups ni les reproches dont vous m'accablez. Je n'ai point de part à votre erreur, & lorſque vous m'avez ſuppoſé pour vous d'autres ſentimens que ceux de l'eſtime & de l'amitié, vous n'en avez trouvé le fondement ni dans mes diſcours ni dans ma conduite. J'aime votre Fille. Cela eſt-il clair ? Je n'ai aimé qu'elle depuis le premier moment que je l'ai connue, & c'eſt pour elle uniquement que je vous ai fait des propoſitions d'établiſſement. J'y faiſois entrer néanmoins le vôtre, parce que je ne pou-

vois diſtinguer vos intérêts de ceux de vótre Fille. Mais c'eſt à la charmante Helena que j'ai conſacré tous les mouvemens de mon cœur. Voyez maintenant ſi vous voulez contribuer au bonheur d'une Fille qui doit vous être chere, & rendre le vôtre certain par les arrangemens que j'ai pris pour notre ſatisfaction commune.

J'attendois ſa réponſe ; mais ne faiſant attention qu'à ſa penſée, elle me demanda ſi je m'étois aſſûré de l'inclination de ſa Fille. J'entendis le ſens de cette queſtion, & me faiſant honneur de ma ſincérité, je lui confeſſai naturellement que je venois d'entretenir ſa Fille pour la premiére fois. A peine eus-je achevé ces deux mots, que la furieuſe Rovini pouſſant contre moi la chaiſe qui nous ſéparoit, ſortit de la chambre où j'étois avec elle, & gagna celle de ſa Fille, où elle s'enferma ſans vouloir m'entendre. Je paſſai le reſte de la nuit à la porte, moins occupé de mon amour que de la crainte d'un tranſport dont je ne pouvois pénétrer les ſuites. Avec quelque ſoin que j'euſſe baiſſé la voix pour éviter d'être entendu, un de mes Gens qui fut reveillé par le bruit, & que le

respect empêcha de s'approcher sans être appellé, prit le parti d'avertir Perés, qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire entre les deux Dames & moi. Il accourut, & le récit qne je lui fis de mon avanture le fit éclater de rire. J'étois encore trop émû pour prendre goût à cette plaisanterie. Mais se plaignant de me voir l'humeur si chagrine, il me conjura d'écouter une autre scene qui n'étoit guéres différente de la mienne, & qui ne lui avoit pas permis de m'écouter sérieusement, quand il avoit comparé mon sort avec le sien. A peine m'avoit-il quitté, que malgré le dessein où il étoit de laisser dormir tranquillement son Espagnole, il avoit pris la résolution d'essayer si elle s'offenseroit de lui voir troubler son repos. Il étoit allé à sa chambre, dont il n'avoit pas eu de peine à s'ouvrir l'entrée, & se présentant à elle avec la gayeté d'un Amant qui ne prevoit pas beaucoup de résistance, il avoit été surpris de s'entendre reprocher un excès de liberté qui blessoit la bienséance. Il n'avoit pris d'abord ce reproche que pour une coqueterie, & devenant plus pressant à mesure que ses désirs augmentoient, il s'étoit rendu si importun, qu'on s'étoit

défendu avec une violence, dont son visage conservoit quelques traces. Enfin vaincu par les efforts & par les larmes de Donna Elvire, il avoit consenti à l'écouter, ou plutôt il l'avoit suppliée de lui apprendre la cause de ses dégoûts ou de sa haine. Elle avoit pris le langage de la vertu pour lui protester qu'elle étoit aussi sensible qu'elle le devoit aux soins généreux dont il l'avoit honorée dans sa disgrace; mais que dans le misérable état de sa fortune, n'ayant pour tout bien que son honneur, que le Ciel avoit préservé de sa propre foiblesse & de la violence des Corsaires, elle étoit résolue de le conserver à toutes sortes de prix. Je suis bien éloigné, lui avoit répondu Perés, d'y vouloir donner la moindre atteinte; & ce que je vous propose est un commerce honnête & constant, qui ne doit rien altérer aux vertueux sentimens de votre cœur. Mais rejettant jusqu'à l'ombre de la galanterie, elle lui avoit demandé pour unique grace de la laisser libre, ou de souffrir qu'elle nous quittât au premier Port où nous aurions la commodité de relâcher. Perés picqué peut-être de cette rigueur, qui n'avoit pû lui paroître qu'une affe-

ſtation de vertu, n'avoit pas balancé à lui demander quelle différence elle trouvoit donc entre lui & ſon premier Amant? Et piquée à ſon tour d'une queſtion qu'elle avoit regardée comme un outrage, elle lui avoit répondu qu'elle y trouvoit celle que l'amour faiſoit mettre entre un Amant chéri, & un viſage odieux. Elle l'avoit forcé de ſortir après cette réponſe, & toutes les inſtances par leſquelles il l'avoit ſollicité de lui r'ouvrir ſa porte, pour recevoir ſes ſoumiſſions & ſes excuſes, n'avoient abouti qu'à lui attirer de nouvelles injures.

Perés, peu touché par l'amour, ne trouvoit qu'un ſujet de raillerie dans la reſſemblance de nos avantures. Je prévois notre ſort, ajouta-t-il. Après avoir regardé nos Dames comme l'agrément de notre route, peut-être en vont-elles faire le ſupplice; & nous ſerons fort heureux à la fin de trouver quelque moyen de nous en défaire honêtement.

Tout ce qu'il y avoit de plaiſant dans ſon récit, ne diſſipa point l'inquiétude & le chagrin dont j'étois poſſédé. Je ſuis faché, lui dis-je, de vous voir dans une diſpoſition qui ne me permet pas

même d'attendre de vous un bon conſeil. Ce qui vous paroît un badinage eſt la plus ſérieuſe affaire de ma vie. J'aime plus que jamais depuis que je ſuis ſûr d'être aimé. Ma paſſion eſt devenue ſi néceſſaire à ma vie, que je préférerois la mort à la néceſſité de me ſéparer d'Helena. Je la verrai malgré ſa Mere, je ferai mon bonheur de ſa tendreſſe, je la rendrai heureuſe ellemême par l'ardeur & la conſtance de mes ſentimens. Ne ſeroit-il pas de bonne grace que ſa Mere fût arrêtée par des excès de délicateſſe, elle qui a vêcu quinze ans avec un Commandeur décrepit? Et puis ne ſommes-nous pas ici les Maîtres? Qu'a-t-elle droit de me refuſer, après avoir eu deſſein de ſe livrer elle-même à moi? Plaiſant exemple pour ſa Fille! Autorité encore plus plaiſante d'une Mere qui n'oſeroit avouer publiquement ce titre. S'il falloit diſcuter les droits, Helena appartient à l'Ordre. N'eſt-elle pas Fille d'un Commandeur? Je m'engageai ainſi dans un torrent de plaintes & de réfléxions, dont Perés diſpoſé à la raillerie par ſon avanture, ne put s'empêcher de rire beaucoup. Il y mêla néanmoins quelques avis ſérieux ſur le tort

que j'avois de laisser prendre sur moi tant d'empire à l'amour. Mais je n'étois plus en état de goûter un conseil si sage. Je condamnerois votre passion, me dit-il, si vous y cherchiez autre chose que du plaisir & de l'amusement. Ce sont les bornes que la sagesse vous impose. L'honneur ne doit pas moins vous y retenir. Ne doutez pas, ajouta-t'il, que les caprices de la Rovini, comme la fierté de mon Elvire, ne cédent bien tôt à l'intérêt ? Qu'ont elles à espérer de plus heureux que nos offres? La nécessité leur fera jetter le masque; & votre impérieuse Mere sera trop contente de devoir son entretien à l'attachement que vous avez pour sa Fille.

Il me fut aussi impossible de me rassûrer sur les prédictions de Perés, que de me rendre à ses exhortations. Je n'en retournai pas moins à la porte d'Helena, où je passai tout le reste de la nuit dans une agitation que je ne puis représenter. A peine le jour fut-il arrivé, que tremblant encore pour la sûreté de ma chere Maîtresse, je fis entrer dans sa chambre une Femme que j'avois prise pour la servir. Mon trouble augmenta jusqu'au moment où je la vis reparoître. Elle me dit que la Rovini avoit

paſſé la nuit à côté de ſa Fille, & qu'ayant fait à ſon réveil des plaintes fort améres de ma témérité, elle ſe promettoit bien de ne plus quitter un moment Helena, la nuit & le jour. Je demandai s'il lui étoit échappé quelque regret de ſe trouver dans le Vaiſſeau. Son reſſentiment ne s'étoit point tourné de ce côté-là, & je conçus que malgré ſa colére, elle ne renonçoit point aux eſpérances de fortune qu'elle avoit fondées ſur mes promeſſes.

Cependant rien ne fut plus triſte que notre ſociété pendant les deux jours ſuivans. Perés affectoit pour ſon Eſpagnole une froideur dont il eſpéroit peut-être plus d'effet que de ſes tranſports. Et moi qui voyois continuellement Helena ſous l'aîle de ſa Mere, à peine oſois-je lever les yeux ſur elle, dans la crainte que mes regards ne fuſſent obſervés. Le troiſiéme jour, un vent impétueux nous ayant jettés, avec quelque danger, ſur les Côtes de la Morée, nous reparâmes avantageuſement quelque dommage que notre Vaiſſeau avoit ſouffert, par la priſe d'un Brigantin Turc, qui portoit les impôts du Pays à Conſtantinople. Après nous être ſaiſis du Tréſor & de l'Equipage, nous déliberâmes

liberâmes ſi nous nous aſſervirions à l'uſage, qui eſt de conduire directement ces ſortes de priſes, au Grand-Maître. Mais d'autres intérêts nous faiſant ſouhaiter que notre courſe fût plus longue, Perés ne combattit point l'envie que je marquai de nous défaire du Brigantin dans le premier Port Chrétien. Nous retournâmes juſqu'à l'entrée du Golfe, où nous prîmes le parti de gagner Ancone. Perés me dit en abordant : je ſuis fort curieux de ſçavoir ſi nos Dames marqueront ici quelque envie de nous quitter. Cette penſée qui ne m'étoit pas venue juſqu'alors, me jetta dans une ſi vive inquiétude, que je fis jetter l'Ancre à quelque diſtance du Rivage, & demeurant à bord, je laiſſai à Perés le ſoin de finir nos affaires. Mais ayant pris un moment dans l'intervalle pour revenir au Vaiſſeau, il pouſſa l'orgueil de ſon triomphe juſqu'à reprocher à Donna Elvire de n'avoir pas encore penſé à prendre quelques rafraîchiſſemens dans la Ville. Elle reçut ce compliment comme une ſimple politeſſe, & ne conſervant plus le moindre ſouvenir du deſſein qu'elle avoit eu d'abandonner le Vaiſſeau, elle propoſa à ſes deux Compagnes de pro-

fiter des offres de Perés. Je tremblai en les y voyant consentir, & j'en fis un reproche secret à Perés, qui rit de ma frayeur.

Nous nous rendîmes dans une Hôtellerie du Port, où je n'eus pas plutôt mis le pied, que mon mauvais genie m'inspira une pensée également funeste à mon honneur & à mon repos. Sans la communiquer à Perés, je le priai d'occuper adroitement la Rovini, pour me donner le tems d'entretenir sa Fille; & le prévenant seulement sur une courte absence que je méditois, je lui recommandai de feindre que j'étois retourné avec elle au Vaisseau. M'étant approché d'Helena, dont les yeux étoient sans cesse tournés sur moi, je lui demandai en peu de mots, si elle m'aimoit assez pour quitter sa Mere & pour me suivre. Mon dessein étoit de l'éloigner en effet de quelques milles d'Ancone, & de la mettre dans un Couvent, où je me proposois de la venir prendre aussi-tôt que nous serions de retour à Malte. Elle n'eut pas besoin de cette explication pour m'assûrer qu'elle ne vouloit vivre que pour moi. Je convins avec elle d'un signe par lequel mon Valet lui feroit entendre qu'il

feroit tems de fortir. Les ordres que je donnai fecrétement, furent de me trouver dans la Ville une Voiture. Elle fut prête en moins d'un quart d'heure. Helena ne fe fit point avertir deux fois qu'il étoit tems de fe rendre à la porte. Sa Mere eut d'autant moins d'inquiétude de la voir difparoître, qu'étant forti moi-même quelques minutes auparavant, elle n'eut pas le moindre foupçon de notre intelligence. J'attendois la charmante Helena. L'amour ne me permit point de faire attention qu'une fi étrange démarche dans une Fille de quatorze ans, ne fuppofoit pas une éducation auffi réglée que fa Mere nous avoit repréfenté la fienne. Je m'abandonnai à toute la chaleur de mes fentimens. Nous fortîmes de la Ville, fans autre fuite que le Valet qui nous avoit fervis. Nous marchâmes d'abord au hazard, pour gagner quelque avance fur ceux à qui la penfée pouvoit venir de nous pourfuivre. Mais après avoir fait environ trois milles avec beaucoup de diligence, je fis arrêter la chaife dans un Village, où je voulois m'informer s'il y avoit quelque Couvent voifin. Mes idées étoient fort éloignées du péril qui me menaçoit. Il fallut of-

frir à Helena quelques rafraîchissemens. La force de l'occasion, ou plutôt la foiblesse de deux cœurs passionnés, nous fit oublier le projet que je venois de communiquer à l'aimable Helena, & que je lui avois fait approuver. Nous nous trouvâmes en un moment au-delà des bornes que nous nous étions imposées, & loin de revenir de cet égarement nous ne pensâmes qu'à l'augmenter par de nouveaux excès. L'oubli de nous-mêmes & de tout ce qui étoit hors de nous fut poussé si loin, que nous passâmes trois semaines dans le même lieu, sans faire réfléxion si le Vaisseau m'attendoit, si Perés avoit trouvé le moyen d'appaiser la Rovini, & si l'argent même qui se trouvoit dans ma bourse suffisoit pour la dépense peu ménagée que nous avions faite dans l'Hôtellerie. Il ne m'en restoit pas assez du moins, pour exécuter le projet du Couvent, & lorsque je commençai à faire cette réfléxion, je ne trouvai point d'autre expédient que de faire partir mon Valet pour Ancone, avec ordre de ne se présenter à Perés qu'avec beaucoup de ménagemens. Il revint peu d'heures après. Le Vaisseau étoit parti; mais il m'apportoit une Lettre de Pe-

fes, que ce fidéle Ami avoit envoyé de son bord dans le lieu où je l'avois quitté. Il me marquoit qu'ayant trompé la Rovini par la feinte que je lui avois suggérée, il l'avoit fait rentrer facilement dans le Vaisseau; mais la fureur qui l'avoit saisie en découvrant que je lui enlevois sa Fille, avoit été si difficile à modérer, qu'après avoir passé quelques jours à m'attendre, plus occupé du soin d'arrêter une Mere furieuse, que de celui de vendre le Brigantin, il s'étoit crû obligé par la prudence de remettre à la voile. Il me donnoit rendez-vous à Naples, où il vouloit relâcher avant l'hiver. Et n'ignorant point que j'avois peu d'argent sur moi, il avoit laissé chez un Banquier mille pistoles, qui devoient m'être comptées à la seule vûe de sa Lettre.

Mon imprudente passion me fit regarder toutes ces nouvelles comme autant de faveurs de la fortune. Je me trouvois libre avec ce que j'aimois. Il ne me manquoit rien pour la satisfaction de tous mes désirs. Sur le champ j'allai toucher mes mille pistoles, & prenant la route de Naples dans la même Voiture que j'avois gardée jusqu'alors, je me promis de passer délicieusement,

dans une si belle Ville, environ six semaines qui restoient jusqu'au tems que Perés m'avoit fixé. Nous ne trouvâmes que de l'agrément sur la route. Helena, dont la douceur m'avoit toujours paru un peu trop semblable à la langueur, acquit tant devivacité par l'exercice continuel du plaisir, que j'avois l'esprit aussi agréablement occupé de son entretien, que mon cœur l'étoit toujours de ses charmes. Nous arrivâmes à Naples dans un tems où les Spectacles & les Fêtes s'y succédoient tous les jours, à l'occasion de la paix qui venoit d'être signée entre l'Empire & la France. A peine fûmes-nous assûrés d'un logement, que nous étant informés des occasions de nous réjouir, nous n'épargnâmes rien pour y paroître avec distinction. Helena qui avoit du moins tiré de son éducation le goût de la parure, se signala dès le premier jour par la galanterie de son ajustement. Sa taille & sa bonne grace lui attirerent tant d'admiration, malgré le déguisement du masque, que se trouvant environnée d'une foule de Courtisans qui se poussoient sans ordre dans une des plus grandes Salles d'Italie, je perdis ses traces, & je fis des efforts inutiles pour les retrouver. Mes

recherches se firent d'abord sans allarme. Je ne pouvois me figurer qu'elle fût sortie de la Salle, & lui supposant les mêmes soins pour me réjoindre, je me flattois du moins qu'à mesure que la foule viendroit à diminuer, il me seroit plus aisé de la reconnoître. Mais ayant perdu toutes mes peines, l'amertume qui s'empara de mon cœur fut si vive & si pressante, que sentant jusqu'à ma voix qui s'affoiblissoit avec mes forces, je m'assis sur le coin d'un banc, où toute ma fermeté naturelle ne fut point capable d'arrêter mes larmes, Que m'auroit-il servi de prendre des informations parmi des gens dont nous n'étions pas connus ? Ce n'étoit pas d'ailleurs de ceux qui restoient dans la Salle, que je pouvois sçavoir où je devois chercher une Femme qui n'y étoit plus ; & quel chemin avois-je à prendre pour la découvrir ? Mon désespoir augmentoit à chaque moment : j'étois observé néanmoins dans la situation où je m'étois mis. Un Masque, qui avoit remarqué jusqu'à mes larmes, s'approcha de moi, & me demanda civilement ce qui m'affligeoit. A peine eus-je la force de retenir mes sanglots. J'ai perdu .... & ne sachant par quelle qualité je de-

vois défigner Helena, j'ai perdu, lui dis-je, après avoir héfité quelques momens, une jeune Etrangére que je donnerois ma vie pour retrouver. Ne ferois-ce pas, reprit-il, cette belle Perfonne qui a fait l'admiration de toute l'Affemblée ? Ah ! ce ne peut être qu'elle, répondis-je, avec tout l'empreffement de l'efpérance. Il fourit de mon ardeur, & me faifant entendre qu'il croyoit fçavoir de quel côté je devois la chercher, il m'offrit de me fervir de guide, dans une Ville que je n'avois pas l'air de connoître beaucoup. J'y confentis, fans examiner fi ce n'étoit pas une nouvelle imprudence. Un Equipage fort lefte qui attendoit à la porte nous reçut au même moment. Nous fûmes conduits à grand train dans une Maifon qui étoit à l'extrêmité d'un Faubourg ; j'y fus introduit avec toutes fortes de politeffes. La Compagnie y étoit nombreufe, & l'empreffement avec lequel on s'affembla autour de moi, me fit connoître qu'on attendoit quelque chofe d'extraordinaire de mon arrivée. J'étois démafqué. On admira beaucoup ma figure. Les queftions commencerent fur mon Pays, fur le fujet de mon Voyage, fur le tems que je me propofois de

paſſer à Naples ; & comme ſi l'on eût ignoré l'embarras où mon Guide m'avoit trouvé au Bal, on parut apprendre avec la derniere ſurpriſe ce qu'il raconta de ma triſteſſe & de mes larmes. Alors la curioſité devint encore plus preſſante pour ſçavoir ce que j'avois perdu, & quels liens j'avois avec la Perſonne que je regretois. Mes réponſes fûrent vagues. Et m'impatientant à la fin de ne pas trouver les éclairciſſemens qu'on m'avoit promis, je déclarai nettement à mon Guide, que je me croyois joué par ſes promeſſes. Il ſourit de cette chaleur, & il m'aſſûra que depuis notre arrivée il avoit déja reçû des nouvelles qui devoient me conſoler.

En effet, m'ayant pris auſſi-tôt par la main, il me pria de le ſuivre dans une Salle voiſine. Tous les Spectateurs nous y accompagnerent. Le premier objet que j'y apperçus fut Helena, qui étoit aſſiſe au milieu de quelques Dames, de qui elle recevoit mille careſſes. Ses yeux étoient mouillés de pleurs, & je découvris tant de marques d'inquiétude & d'abattement ſur ſon viſage, que je me flattai de lui avoir coûté des regrets auſſi ſincéres que les miens. La

préfence de vingt perfonnes, dont je ne connoiffois encore ni la qualité ni le nom, ne m'empêcha point de courir à elle, & de l'embraffer avec des mouvemens de joie qui en cauferent beaucoup à toute l'Affemblée. On m'apprit alors que j'étois chez la Princeffe de *Mezza Terra*, qui avoit voulu fe faire un amufement de notre avanture. Helena s'étant égarée dans la foule des Mafques, avoit fenti plutôt que moi la crainte de ne pas nous retrouver, & dans le faififfement qu'elle en avoit eu, elle s'etoit démafquée pour interroger tous ceux qui fe préfentoient autour d'elle. Sa figure ayant charmé ceux qui l'admiroient déja fous fon déguifément, elle avoit tiré peu de réponfe à des queftions qu'on ne comprenoit point; & les regards qu'on jettoit fur elle, achevant de l'effrayer, elle s'étoit affife comme moi fur un banc, où elle s'étoit mife à verfer un ruiffeau de larmes. La Princeffe de Mezza Terra avoit été la plus ardente à la raffûrer, & la preffant par diverfes interrogations, elle avoit tiré d'elle que c'étoit fon Amant qu'elle avoit perdu. Mon portrait & la defcription de mon habillement avoit fait concevoir à la Princeffe qu'il feroit aifé

de me démêler dans la foule. Elle avoit chargé de ce soin le Comte de Palini, & cherchant à se réjouir par une avanture extraordinaire, elle avoit persuadé à la triste Helena qu'étant Femme du Gouverneur de la Ville elle pouvoit sçavoir en peu de tems ce que j'étois devenu. Elle l'avoit menée avec elle dans une Maison de plaisir qu'elle avoit au Faubourg, où elle avoit fait préparer à souper pour une multitude d'Amis, qui prenoient autant de plaisir qu'elle à notre embarras.

Nous fûmes les Divinités de la Fête. Je fus aussi caressé par les Dames, qu'Helena de tous les Cavaliers. Le repas fut prolongé fort avant dans la nuit. On nous pressa de raconter nos avantures, & je fus obligé pour me tirer d'embarras, d'inventer cent circonstances qui étoient propres au contraire à déguiser ce que je ne voulois pas découvrir. Enfin lorsque le tems de se retirer fut arrivé, nous ne manquâmes point de gens officieux qui nous offrirent leur Voiture. J'aurois souhaité de ne me pas séparer d'Helena. Mais n'ayant rien à risquer avec les plus honnêtes Gens de Naples, je consentis à la laisser partir avec un Chevalier & deux Dames

qui avoient paru plus empressés que les autres autour d'elle. Le Carosse où j'étois, suivoit de près; & l'ordre fut donné aux deux Cochers de se rendre au lieu où nous étions logés. Cependant sans avoir rien entendu qui dût me faire craindre quelque changement, je ne trouvai point Helena en arrivant à nôtre Hôtellerie. Je demandai à mes Guides ce que je devois penser de ce retardement. Ils en parurent aussi surpris que moi. Nous passâmes plus d'une heure dans des impatiences inutiles. Enfin leur ayant proposé de nous rendre chez le Marquis de Leniati, qui s'étoit chargé avec ses deux Sœurs de remettre Helena chez elle, ils m'y conduisirent, avec autant d'empressement que moi pour pénétrer cette nouvelle avanture.

On nous ouvrit chez le Marquis; mais le Portier, qui avoit apparemment ses ordres, s'informa si j'étois du nombre de ceux qui souhaitoient de le voir; & m'entendant répondre que j'étois celui dont il demandoit le nom, il me dit honnêtement que le Marquis s'étoit déja retiré, & qu'Helena, dont l'absence pouvoit me causer de l'inquiétude, s'étoit déterminée à passer la nuit

avec les deux Dames. Cette réponse ne faisant qu'augmenter mon trouble, j'aurois insisté absolument à vouloir lui parler, si le Comte de Palini, qui étoit dans notre Carosse, ne m'eût représenté qu'Helena étant entre les mains de deux des plus honnêtes Femmes de Naples, je devois être sans inquiétude jusqu'au lendemain, & la croire aussi sûrement qu'entre mes bras. Je pris le parti, sur sa parole, de retourner chez moi; mais je n'en passai pas moins la nuit dans une cruelle agitation.

A peine le jour fut-il arrivé, qu'on m'anonça le Marquis de Leniati, qui demandoit avec empressement à me voir. Je n'eus pas le tems de sortir du lit pour le recevoir. Il m'embrassa d'un air tendre, & me priant de faire écarter mes Gens, il me fit attendre par cette précaution quelque ouverture serieuse & importante.

Je ne veux point, me dit-il, que vos allarmes durent plus long-tems, & j'aurois regret de vous en avoir causé si je n'étois sûr de les reparer en vous communiquant aujourd'hui ma joie. Votre propre intérêt doit vous rendre capable de quelque discrétion, & c'est une loi que vous me permettrez de

vous impoſer. Il s'arrêta pour me donner le tems de lui promettre le ſecret. Il y a quinze ans, reprit-il, que n'en ayant pas plus de trente j'étois à voyager dans les différentes parties de l'Italie. Je connoiſſois le Commandeur de .... qui avoit ſon Château dans le voiſinage d'Orbitello. Il y faiſoit depuis peu ſon ſejour, avec une jolie Maltoiſe qu'il avoit engagée à le ſuivre, & qui ne pouvoit avoir pour lui d'autre attachement que celui de l'intérêt. Je paſſai quelques ſemaines avec eux, pendant leſquelles j'eus le bonheur de plaire à la Maîtreſſe du Commandeur. Elle me reçut pluſieurs fois dans ſon lit, & je ne la quittai qu'après m'être raſſaſié de ſes faveurs. Quelques mois après, étant de retour à Naples, je reçus d'elle une Lettre qui m'apprit que je lui avois laiſſé un fruit de nos amours, & que ne pouvant déguiſer ſa ſituation au Commandeur, elle avoit réuſſi avec plus de bonheur qu'elle ne l'avoit eſpéré, à perſuader à ce bon Vieillard qu'il étoit de lui. Elle me demandoit quelles étoient mes intentions ſur le ſort de cet Enfant Je lui écrivis que ma réponſe étoit renfermée dans l'explication qu'elle me donnoit elle-mê-

me, & qu'elle devoit être sans inquiétude pour ce qui naîtroit d'elle lorsque son vieil Amant s'en reconnoissoit le Pere. Il ne me restoit point d'inclination pour elle, & le fruit d'une passion de trois semaines me touchoit si peu, que je ne me sentois pas la moindre disposition à me charger de ce fardeau. Ma Lettre, qui étoit d'ailleurs moins tendre que civile, dût la picquer beaucoup, puisqu'elle m'a privé depuis ce tems-là d'en recevoir des siennes.

Cependant ayant été hier invité à souper chez la Princesse de Mezza Terra, je n'ai pû voir la jeune Helena sans lui reconnoître quelques traits de sa Mere. Ajoutez-y, si vous voulez, le mouvement secret de la Nature, qui m'avertissoit qu'elle est ma Fille ; mais après l'avoir pris pendant quelque tems pour un effet de la même impression qui portoit tout le monde à l'admirer, je me suis approché d'elle, je l'ai examinée avec plus d'attention, & les fables mêmes que vous racontiez de sa naissance & de vos avantures, ne m'ont pas fait perdre l'opinion qu'elle avoit des droits plus forts à ma tendresse, que ceux du mérite & de la beauté. C'est ce qui me fit engager mes Sœurs à lui

offrir de la remettre chez elle. Je lui nommai sans affectation sa Mere & le Commandeur dès qu'elle fut dans mon Carosse ; & son embarras fortifiant aussitôt mes conjectures, je pris le parti de la conduire directement chez moi, où je voulois éclaircir une si bizarre avanture. J'étois dans cette occupation lorsque vous vintes à ma Porte, & m'étant attendu à votre visite, j'avois chargé mes Gens de la réponse qu'ils vous firent. Helena ne se fit pas presser longtems pour m'avouer de qui elle étoit Fille. Mon secret m'échappa aussi-tôt, & dans le premier mouvement de ma joie, je la tins long-tems embrassée, en lui apprenant par mes caresses autant que par mon récit, la certitude que j'avois d'être son Pere. Elle s'en est laissée persuader d'autant plus aisément, qu'elle se souvient d'avoir appris de sa Mere qu'elle ne doit point sa naissance au Commandeur. Mes Sœurs, à qui je n'ai pas voulu cacher les raisons qui me la faisoient mener chez moi, ont été témoins de cette explication.

Mais en pressant Helena de nous confesser dans quelle sorte de liaison elle est avec vous, nous avons sçû d'elle que vous vivez ensemble avec toute

la liberté du mariage. Ne vous offensez point, interrompit le Marquis en me voyant rougir ; je ne pense point à vous en faire un reproche. Elle nous a dit aussi que vous êtes Homme de condition & Chevalier de Malte, mais encore sans engagemens. Voici l'idée qui m'est venue. Je suis riche, & j'ai conçu qu'un Gentilhomme qui se destine a l'Ordre de Malte, doit l'être peu. Helena me devient assez chere pour lui faire un mariage considérable, & j'employerai d'ailleurs tout mon crédit à la fortune de celui qui l'épousera. Voyez, Monsieur, ajouta-t-il, si cette espérance & les qualités qui vous l'ont fait aimer, suffisent pour vous faire souhaiter de devenir son Mari. Votre figure annonce tout ce que je désire dans un Gendre, & la tendresse dont ma Fille paroît remplie pour vous, m'assûre que je ne puis faire un choix plus propre à la rendre heureuse.

Quoiqu'un si long discours m'eût donné le tems de préparer ma réponse, & que la conclusion même eût été amenée d'assez loin pour ne m'avoir pas causé trop de surprise, je ne trouvai pas tout d'un coup dans mes réfléxions dequoi me défendre contre des offres si pres-

ſantes. Ma ſeule reſſource fut de le remercier de ſes intentions, & d'applaudir au bonheur d'Helena, qui trouvoit ſon Pere dans un Homme ſi aimable & ſi généreux. Je ne ſçais quel ſens il put donner à mes expreſſions. Mais m'ayant invité à me faire habiller, il me propoſa de l'accompagner chez lui. En le ſuivant je me réjouiſſois bien moins de la fortune d'Helena, que je ne gémiſſois de la néceſſité où j'allois être de vivre ſéparé d'elle ; car il ne falloit pas compter que celui qui la reconnoiſſoit pour ſa Fille, lui laiſſât la liberté de ſe réjoindre à moi le même jour ; & toute la facilité qu'il m'offroit pour la voir ne pouvoit ſatisfaire la paſſion dont j'étois plus enflammé que jamais.

Peut-être ſe forma-t-elle les mêmes idées de notre ſort. Sa triſteſſe du moins me fit juger en la revoyant qu'il lui reſtoit quelque choſe à déſirer dans le changement de ſa condition. Mais ſi j'eus la liberté de la voir, ce fut toujours aux yeux des deux Sœurs du Marquis, qui l'aimoient déja juſqu'à s'intéreſſer autant que leur Frere à ſon établiſſement. Dès la premiére viſite on parla beaucoup de mon mariage Je me retranchai dans les termes que j'avois

d'abord employés. Tout l'amour dont je brûlois ne pouvoit me faire oublier ce que je me devois à moi-même & à l'honneur de ma Maison. Je rémettois à faire l'ouverture de mes idées à ma chere Helena, dans quelque moment où je me flattois de pouvoir me dérober avec elle aux yeux de ses deux Tantes. Il fut long-tems à se présenter, & tous mes soins ne purent le faire naître. Le Marquis me pressoit pendant ce tems-là de conclure. Enfin dans la nécessité de m'expliquer avec lui, je lui dis naturellement qu'il s'étoit formé une fausse idée de moi s'il me croyoit mal avec la fortune, ou s'il me prenoit pour un Homme qui dût regarder comme un avantage, les conditions ausquelles il m'offrit sa Fille. Les charmes d'Helena étoient le seul attrait qui pût m'attacher à elle. En un mot, comme il avoit voyagé en France, & que la principale Noblesse du Royaume ne pouvoit lui être inconnue; je lui avouai que j'étois l'aîné de la Maison dont je portois le nom, & que je n'avois pensé à l'ordre de Malte que par des idées particuliéres qui avoient été combattues de toute ma famille. Mon dessein n'étoit pas de lui faire entendre que je

voulusse renoncer absolument à sa Fille; mais j'espérois que me voyant de si fortes raisons de balancer, il deviendroit moins pressant, & que l'avenir m'offriroit quelque moyen de prendre d'autres mesures avec Helena. Cependant M. de Leniati s'imagina au contraire que je ne m'étois relevé du côté de la naissance & de la fortune, que pour faire valoir le désir que j'avois de me voir bien-tôt son Gendre. Il m'en marqua de la reconnoissance, & fixant le jour de notre mariage, il me quitta pour en ordonner les préparatifs. Je l'aurois arrêté pour m'expliquer plus clairement, s'il ne m'étoit venu à l'esprit que dans les approches d'une cérémonie qui ne lui paroissoit plus douteuse, je serois moins observé en parlant à Helena, & que si elle étoit bien disposée pour moi, comme j'osois n'en pas douter, il nous seroit facile de tromper la vigilance de de son Pere.

En un mot, mon espérance étoit de l'engager à quitter Naples avec moi, & de lui faire préférer les douceurs d'un commerce libre, à des chaînes dont je ne me sentois aucune envie de me charger J'eus enfin l'occasion que je cherchois de l'entretenir seule. Mais quel

fut mon étonnement de la trouver persuadée que j'étois résolu de l'épouser ; & dans quel embarras ne tombai-je point pour lui ôter cette prévention ? Je cherchai d'abord à m'assûrer si elle m'aimoit toujours avec la même passion. Son cœur n'étoit pas changé ; mais je voyois qu'à chaque réponse elle paroissoit toujours compter sur notre mariage, & qu'étant comme enivré du nom & des richesses de son Pere, elle oublioit la tache de sa naissance, jusqu'à se figurer que nos conditions étoient égales. Cependant la vivacité de sa tendresse s'exprimant par mille marques de chagrin & d'impatience, je me hazardai sur ce fondement à lui faire entendre que son Pere ignoroit mes affaires, lorsqu'il me supposoit assez libre pour disposer de ma main sans avoir pris quelques mesures du côté de Malte & de ma famille. La crainte de le refroidir pour moi, ajoutai-je, m'empêche de lui faire cette ouverture. Il est nécessaire néanmoins que notre mariage soit différé ; & ce qui me jette dans un désespoir mortel, c'est que ce délai me prive de tous les plaisirs de l'amour. Si vos sentimens étoient toujours les mêmes, repris-je, en la regardant tendrement, vous souffririez

autant que moi d'une privation ſi cruelle. Et je connois bien des moyens qui pourroient nous délivrer de l'eſclavage où nous ſommes. Quelques careſſes que je joignis à cette propoſition firent tout l'effet que j'avois ſouhaité ſur Helena. Elle me jura que n'ayant rien de plus cher que moi, elle ſe prêteroit à tout ce qui pourroit nous aſſûrer la facilité de nous voir. Qui vous empêche, lui-dis-je, de vous dérober de la Maiſon du Marquis? Nous nous retirerons dans quelque Village voiſin, juſqu'à l'arrivée de Perés, qui ſe chargera volontiers de mes affaires à Malte; & j'aurai le tems dans cet intervalle de donner de mes nouvelles à ma Famille. Votre Pere, qui ſçait dans quels termes nous avons vêcu, ne s'offenſera point de nous voir accorder quelque choſe à notre tendreſſe, & ſi nous nous appercevons qu'il ſoit capable de s'en offenſer, nous nous garderons bien de lui faire connoître notre familiarité.

Je trompois Helena; & ſa ſimplicité devoit encore être extrême, pour ſe laiſſer perſuader par de ſi foibles raiſonnemens. Mais l'amour les fortifioit en ma faveur. Elle conſentit à prendre un moment dès le même jour, pour mon-

ter dans un Caroſſe que je tiendrois prêt à quelque diſtance de la porte du Marquis. La ſeule condition qu'elle m'impoſa, fut de retourner à Naples auſſitôt que je l'aurois conduite au Village où je voulois me retirer avec elle, & d'apprendre au Marquis qu'elle n'en avoit pas moins de ſoumiſſion pour toutes ſes volontés. Je lui laiſſai la ſatisfaction de croire qu'il pourroit ſe contenter de cette marque de reſpect, & je l'enlevai dans l'après-midi à ſon Pere, avec autant de joie que je l'avois déja enlevée à ſa Mere. Je n'étois pas beaucoup plus ſûr du lieu de notre retraite que je ne l'avois été en ſortant d'Ancone. Cependant la vûe d'un Village fort agréable, qui n'étoit pas fort éloigné du Port, me détermina tout d'un coup à m'y arrêter. Naples ne m'auroit pas retenu long-tems, ſi je n'euſſe été forcé d'y attendre Perés. Mais dans la néceſſité où j'étois de le réjoindre, je regardai encore comme un avantage de m'être retiré dans une ſolitude, dont je ſerois libre de ſortir à ſon arrivée, ſans expoſer Helena à paroître aux yeux de ſa Mere.

Il fallut feindre de retourner à la Ville, pour exécuter l'engagement où

je m'étois mis de revoir ſon Pere. Mais loin de chercher le Marquis de Leniati, j'évitai au contraire tous les lieux où je pouvois craindre de le rencontrer. Helena n'en fut pas moins perſuadée que je lui avois fait goûter notre fuite, & cette penſée la rendit tranquille. Ainſi l'amour me précipitoit de déſordre en déſordre, & me rendoit capable de tromper juſqu'à l'objet dont j'etois idolâtre; car je ne pouvois me diſſimuler à moi-même que je faiſois un tort cruel à la fortune d'Helena. Pouvois-je eſpérer pour elle que les ſentimens de ſon Pere ſe ſoutinſſent dans le degré de chaleur où la nature les avoit d'abord élevés, ſur-tout lorſqu'il s'appercevroit tôt ou tard que je n'aurois penſé qu'à tromper ſa Fille, & que le plus éloigné de mes déſirs avoit toujours été celui de l'épouſer ? Tous les avantages que j'etois réſolu de faire à Helena étoient-ils capables de compenſer les bienfaits du Marquis ? Et par quelles richeſſes d'ailleurs pouvois-je réparer la corruption de ſes mœurs & la ruine de ſa vertu ? Mais une paſſion bien enflammée connoît-elle des régles de juſtice ? Je me livrai ſi aveuglement à mes tranſports, que n'ayant plus de

goût,

goût, point d'autre bien que la possession d'Helena, je ne cherchai pas même à me faire la moindre liaison dans le lieu de notre demeure. J'avois pris une Maison fort commode, qui s'étoit trouvée à louer à notre arrivée. Deux Laquais, avec une Femme pour le service d'Helena, composoient tout mon Domestique. J'avois un Jardin, un Bois, un Ruisseau, & tout ce qui fait le charme d'un cœur amoureux dans la solitude. Il me restoit assez d'argent pour me procurer des Livres. Tous les plaisirs ausquels j'étois sensible se trouvoient ainsi réunis dans l'enceinte de mes Murs, & je n'aurois pas changé ma situation pour un Empire où je n'aurois pas été sûr de posséder tranquillement les mêmes biens.

Cependant mon repos fut troublé par la jalousie. Comme la chaleur ne nous permettoit de prendre le plaisir de la promenade que le soir, j'apperçus plusieurs fois sur le sommet du mur, au coin d'un angle, dont l'enfoncement étoit assez profond, quelque chose de mobile, qui se déroboit par intervales dans l'obscurité. Envain m'approchois-je pour le reconnoître. Je cessois d'appercevoir lorsque j'étois au point où

j'aurois commencé à découvrir l'objet distinctement. Mais j'étois bien moins étonné de ce Phénoméne que d'en voir rire Helena, qui étoit naturellement fort timide. Enfin la curiosité m'ayant fait descendre seul au jardin, pour me placer dans quelque lieu d'où cette figure ne put échapper à ma vûe, je la vis reparoître, & je découvris clairement que c'étoit une tête ; c'est-à-dire, que celui qui venoit nous observer étant suspendu derriére le mur, ne se montroit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour nous appercevoir. De quelque condition qu'il pût être, je m'imaginai qu'il n'y avoit que l'amour qui pût le rendre capable d'une curiosité si constance, & je ne soupçonnois point qu'elle pût avoir d'autre objet qu'Helena. Cette idée me jetta dans une si vive défiance, que je résolus d'approfondir dès le lendemain l'avanture. La nuit & le jour suivant furent pour moi un siécle de tristesse & d'agitation. Je m'armai vers le soir d'un Pistolet, & me plaçant au lieu que j'avois occupé la veille, à peine eus-je vû paroître la tête, que lui présentant le bout de mon arme, je la menaçai de lâcher le coup si elle faisoit le moindre mouvement pour se reti-

ret. Une piéce de Gibier ne reste pas plus immobile ſous le fuſil du Chaſſeur. J'étois ſi proche qu'en faiſant quelques pas de plus, je reconnus la tête d'une Femme. A l'étonnement que je marquai par diverſes queſtions, on me répondit en tremblant que j'étois trop cruel, de menacer de la mort une Femme qui ne cherchoit que le plaiſir de me voir, & qui méritoit peut-être ma reconnoiſſance par ſes ſentimens. Il en falloit bien moins pour me faire changer de langage. Je m'efforçai de réparer ma brutalité par des Politeſſes. Mais tandis que la converſation ſe lioit avec plus de chaleur, j'étois écouté par Helena, qui ne m'avoit pas vû ſans ſoupçon deſcendre deux fois ſeul au jardin. La perſonne qui me parloit ne perdit pas un moment pour ſe retirer en l'appercevant. Il ne m'étoit rien échappé qui put être équivoque pour une Amante, & ſi j'avois quelque choſe à me reprocher, c'étoit peut-être d'avoir écouté avec trop de complaiſance une déclaration de tendreſſe qui avoit flatté mon amour propre. J'ignorois d'ailleurs de qui je l'avois reçue, & les ténébres qui m'avoient laiſſé découvrir le viſage d'une Femme, ne m'avoient pas permis de juger de

son âge, ni de démêler ses traits. Cependant le ressentiment d'Helena se déclara par des plaintes fort améres, & toute la jalousie qui m'avoit agité un moment auparavant passa dans son cœur.

Les excuses par lesquelles je m'efforçai de l'appaiser furent sincéres. Je lui appris naturellement quelles avoient été mes vûes, & me souvenant de l'avoir vûe rire plusieurs fois de ce qui m'avoit allarmé, je lui demandai à elle-même comment je devois expliquer l'air d'intelligence qu'elle avoit eûe les jours précédens avec la tête qui paroissoit sur le mur. Ce ne fut qu'après bien des instances qu'elle me confessa le véritable sujet de son chagrin. La Femme qui la servoit étoit d'une humeur fort badine, & nous voyant descendre tous les soirs au jardin, elle l'avoit avertie que son dessein étoit de m'effrayer par les apparitions que j'avois vûes plusieurs fois successivement. Helena y avoit consenti pour s'en faire un amusement, & n'ayant pris les mouvemens de ma jalousie que pour des marques de frayeur, elle avoit pris plaisir à voir renouveller la même scene. Le projet de la Femme de chambre avoit même été plus éten-

du. Elle avoit prié sa Maîtresse de s'éloigner de moi lorsque je m'approcherois du mur, pour lui laisser le tems de m'effrayer encore plus par quelque autre artifice. Quoiqu'Helena lui en eût fait la promesse, elle s'étoit si bien persuadée que c'étoit la crainte qui m'agitoit, qu'apprehendant de pousser trop loin le badinage, elle n'avoit pû se résoudre à me quitter. Cependant m'ayant vû prendre seul le chemin du jardin, elle m'avoit suivi dès la premiére fois. Le silence que j'avois gardé à mon retour l'avoit rendue assez inquiéte, pour m'observer le lendemain de beaucoup plus près. Enfin, ce qui l'avoit jettée elle-même dans la derniére allarme, au lieu de reconnoître sa servante, qu'elle croyoit sur le mur à s'entretenir avec moi, ses yeux plus perçans que les miens lui avoient fait découvrir un visage inconnu ; & quelques expressions tendres qu'elle avoit entendues, lui avoit fait croire aussi-tôt qu'elle étoit tout à la fois ma duppe, & celle de sa Servante.

Cette avanture me parut fort obscure à moi-même. Je rassûrai Helena en lui promettant que je n'en avois aucune connoissance, & j'étois aussi surpris

qu'elle, de tout ce que je venois d'entendre. L'angle du jardin répondoit à la campagne, & c'étoit le ſeul endroit qui ne fût point environné par d'autres jardins. Il n'y avoit point d'apparence de pouvoir découvrir la perſonne qui m'avoit parlé, en nous hâtant de la faire pourſuivre. Mais il étoit ſi clair que la Femme étoit mêlée dans cette intrigue que nous la fîmes appeller auſſitôt. Tant qu'elle n'eut point d'autre crainte que celle d'être congédiée, elle ſe réduiſit à m'expliquer le projet qu'elle avoit confié à ſa Maîtreſſe, en me confeſſant qu'elle avoit paru pluſieurs fois ſur le mur, & elle me jura que ne s'y étant point préſentée depuis deux jours, elle ignoroit par qui ſa place avoit été occupée; mais je trouvai ſi peu de vraiſemblance dans ce récit, que l'ayant effrayée par des menaces plus terribles, je la forçai de m'avouer qu'elle n'étoit chez moi que pour ſervir une Dame, qui l'avoit engagée par de grandes eſpérances à ſe charger de ce rôle. J'aurois m'auvaiſe grace d'entrer dans un détail trop flatteur pour moi; mais quoique je ne me fuſſe laiſſé voir dans le Village que le jour de mon arrivée, j'avois plû à la Veuve d'un Au-

diteur du Conſeil, qui s'y étoit retirée avec de gros biens. Elle avoit jugé que ma retraite étoit une partie d'amour, & ſa paſſion n'en étoit devenue que plus vive pour un Homme de mon âge, qu'elle voyoit capable d'un ſi tendre attachement. Lorſque j'avois fait chercher une Femme pour le ſervice d'Helena, elle m'en avoit fait préſenter une qui lui étoit devouée. Les lumiéres qu'elle s'étoit procurées ſans ceſſe ſur la conduite intérieure de ma maiſon, ſur mon aſſiduité auprès de ma Maîtreſſe, ſur mes maniéres tendres & galantes, enfin ſur le dévouement abſolu que je marquois pour l'objet de mon amour, avoient achevé de lui troubler l'imagination. Les propoſitions qu'on m'avoit fait faire plus d'une fois de me lier avec quelques honnêtes Gens du Village étoient venues de ſa part. Elle avoit été déſeſpérée de mes refus; & perdant l'eſpérance de s'ouvrir l'entrée de ma maiſon, qui étoit défendue comme celle d'un Monaſtére, elle avoit pris le parti de ſe menager l'occaſion de me voir, & s'il étoit poſſible de me parler, pendant le tems que j'employois tous les jours à prendre l'air au jardin. L'exécution de ce projet avoit été concertée avec la Femme de Cham-

bre, qui s'y étoit prise assez adroitement pour tromper sa Maîtresse.

Helena étoit présente à ce récit. Dans le premier mouvement de son indignation, elle congédia sa Suivante; & comme si elle eût appréhendé que les explications que cette Fille pouvoit ajoûter ne fissent trop d'impression sur moi, non-seulement elle lui défendit de prononcer un mot de plus, mais elle me força de me taire moi-même chaque fois qu'elle me vit prêt à lui répondre. J'eus cette complaisance pour elle, quoiqu'il me parût important de connoître mieux le caractére de la Dame qui s'étoit prévenue si fortement en ma faveur. Cet incident empoisonna de mille amertumes la douceur de notre commerce. Helena trop facile à se laisser troubler par la jalousie, ne me vit plus faire un pas hors de sa vûe sans s'abandonner aux plus noires défiances. Si elle se réveilloit pendant la nuit, son premier soin étoit de s'assûrer que j'étois près d'elle. Un moment de distraction, un regard trop froid ou trop lent, étoient des crimes qu'il falloit expier par mille soumissions. Cependant des caprices si passionnés ne servant qu'à me la rendre plus chere, je redoublai

ſes témoignages de ma tendreſſe, pour la guérir d'une prévention auſſi funeſte pour ſon repos que pour le mien. A quoi l'amour ne me fit-il pas conſentir? Je portai la complaiſance juſqu'à me laiſſer revêtir d'un habit de Femme, qu'elle me fit porter habituellement, dans la penſée que ne pouvant être diſtingué d'elle au Jardin, il ſeroit inutile à ſa Rivale de chercher l'occaſion de me voir. Tout le reſte de ma conduite & de mes occupations répondit bien-tôt à cette folle idée. On n'auroit pas mis de différence entre une Femme & moi, non-ſeulement pour la parure, mais pour l'air d'affectation & de molleſſe.

Je ne pouvois oublier que le tems fixé par Per[illegible] étoit fort proche; & loin de le hâter par mes deſirs, je commençois à le craindre. Il ne pouvoit manquer d'interrompre une vie dont les charmes me ſembloient augmenter continuellement. Qu'avois-je à déſirer dans le reſte du monde, lorſque je trouvois dans l'étendue de ma Maiſon ce qui ſuffiſoit pour me rendre heureux? Je m'étois fait une eſpéce de Philoſophie, qui me faiſoit porter l'indifférence pour la fortune & pour la gloire juſqu'au

mépris; & si je n'eusse conçu qu'il me falloit des ressources pour les nécessités d'une longue vie, j'aurois été capable de perdre de vûe mon Ami, mon Vaisseau, Malte, la France, & de m'ensevelir jusqu'à la mort dans le Village où j'étois. Ce fut dans ces idées que je délibérai si, sans voir Perés, je ne pouvois pas lui faire demander à son arrivée une somme assez forte pour me soutenir pendant plusieurs années dans ma solitude. Il avoit mon argent, & rien ne me paroissoit d'ailleurs si aisé que de lui faire remettre une procuration pour recevoir de mon Banquier la pension que je m'étois réservée sur mon bien. Il n'étoit pas plus difficile de me la faire toucher de Malte à Naples. Pour l'engager constamment dans mes intérêts, je pensois à lui faire présent de mon Vaisseau, & je ne pouvois croire qu'il s'obstinât à me chercher & à me voir, lorsque je lui ferois déclarer que des raisons importantes à mon bonheur me faisoient renoncer à toutes mes vûes d'établissement. Je fus si satisfait de ce projet, que m'ouvrant d'abord à mon Valet de Chambre dont je connoissois la fidélité, je le chargeai de se rendre au Port de Naples, & d'y atrendre le

débarquement de Perés, avec une Lettre où je lui marquois mes intentions.

Mais dès le même jour ce Garçon étant revenu avec beaucoup de diligence, m'apprit que Perés étoit à Naples depuis vingt-quatre heures, & qu'étant surpris de n'avoir trouvé personne au Port pour le recevoir, il s'agitoit beaucoup dans la Ville pour découvrir mes traces. Deux raisons faisoient revenir mon Valet sur les siennes; l'une pour me mettre en garde contre la surprise d'une visite imprévûe, s'il arrivoit que Perés vînt à connoître effectivement ma demeure: l'autre pour recevoir de nouveaux ordres sur la maniére dont il devoit se défendre, s'il souhaitoit absolument de me voir. Je fus si frappé de cette nouvelle, que m'imaginant déja l'entendre à ma porte, je pensai à reprendre aussi-tôt les habits de mon sexe, pour ne pas m'exposer à la confusion d'être surpris dans la parure où j'étois. Mais Helena vint à bout de me rassûrer en me faisant faire attention qu'il ne découvriroit pas ce qui avoit été jusqu'alors impénétrable à son Pere. J'avois sçu en effet que le Marqui de Leniati s'étoit donné beaucoup de mouvement pour nous trouver; &

quoique j'eusse fait croire à Helena, dans les premiers jours, que je lui avois fait goûter moi-même les excuses de notre fuite, elle avoit appris depuis par mon propre aveu que je ne m'étois pas présenté à lui depuis notre départ.

Je changeai néanmoins quelque chose aux premiers ordres que j'avois donnés à mon Valet ; & craignant qu'il ne me devînt trop difficile de me dérober à l'empressement de Perés, j'écrivis une autre Lettre par laquelle je priois ce cher Ami de suspendre ses recherches, & de m'attendre le lendemain dans un lieu que je lui marquois. Avec les raisons que j'avois de vouloir éviter sa visite, j'appréhendois qu'à force de mouvement & de questions il ne rencontrât Leniati, qui ne manqueroit pas de saisir cette occasion pour retrouver sa Fille. A peine mon Valet fut-il parti, que toutes mes craintes se trouverent vérifiées. Perés s'étoit lié avec le Marquis, à l'occasion d'une Lettre de la Rovini qu'il s'étoit chargé de lui remettre. Il avoit laissé cette Femme à Malte, où il étoit retourné exprès pour se défaire d'elle, dans la seule vûe de m'épargner une scene fâcheuse s'il me retrouvoit

avec sa Fille. N'ayant pû refuser sa commission, il s'étoit chargé de voir Lemiati de sa part, & les explications qu'il avoit eûes avec lui, les avoient déterminés à me chercher ensemble. Peut-être se seroient-ils donné des peines inutiles, si en prenant des informations dans le Village ils n'étoient tombés sur la Servante que nous avions renvoyée. Elle nous avoit fait reconnoître facilement au portrait qu'elle leur avoit fait de nous.

J'allois descendre au jardin avec Helena, lorsque j'entendis frapper brusquement à ma Porte. Il me prit un tremblement que je ne pus vaincre. C'est Perés, dis-je à Helena, ouvrirons nous? Tandis que nous tenions conseil, il continuoit de frapper, & mon second Valet, à qui j'avois recommandé mille fois de ne jamais ouvrir sans mon ordre, fut si vivement entraîné par le bruit, qu'il étoit à la porte avant que j'eusse entendu le mouvement qu'il faisoit pour s'y rendre. Cependant je crûs distinguer le bruit de ses clefs, & dans le transport de ma crainte, je courus avec la derniére vîtesse pour l'empêcher d'ouvrir. Mais il ouvroit à l'instant que je le joignis; de sorte que n'ayant pû retenir

la porte, qui se poussoit déja sur moi, je demeurai exposé à la vûe, non-seulement de Perés, mais encore de Leniati, que je n'avois pas soupçonné d'être avec lui. La honte de l'état où j'étois m'auroit fait précipiter dans un abîme, s'il s'en étoit ouvert un à mes pieds. Je détournai la tête en rougissant. Perés fut heureusement le seul qui me reconnut; & par une attention digne de sa prudence & de son amitié, il comprit aux marques de mon trouble, qu'il me choqueroit mortellement s'il m'embrassoit avec les railleries que je méritois. Il feignit de ne pas me remettre, & s'adressant au Valet, qui étoit déja fort interdit de l'effort que j'avois fait pour l'arrêter, il lui demanda, en me nommant, de quel côté il falloit prendre pour me voir. Ce fut une nouvelle scene, par l'embarras de ce Garçon, qui n'osoit ouvrir la bouche pour me faire connoître. Le seul moyen que je crus capable de me sauver de cette confusion, fut de baisser la tête à l'oreille de Perés: entrez, lui dis-je, & souvenez-vous de ce que vous devez à mon honneur. Il m'entendit. Nous le trouverons, dit-il aussi-tôt au Marquis; & le pressant d'avancer, il le fit pénétrer jusques

dans une salle qu'il trouva ouverte devant lui. Helena, qui m'avoit suivi des yeux, s'étoit retirée dans un cabinet après les avoir reconnus. Ne doutant point qu'elle n'eût pris cette précaution, je la fis avertir de me venir joindre. Elle fut à moi dans l'instant. Elle étoit tremblante. Je n'étois pas moins saisi qu'elle, & peut-être n'y eut-il jamais d'exemple d'un pareil embarras.

Voyez, lui dis-je, presque sans haleine, à quoi vous m'exposez par vos caprices. Comment soutenir la vûe de deux Gens d'honneur dans l'état où je suis? Et j'arrachois à chaque mot de ce discours les dentelles & les rubans dont j'étois paré. En un moment je fus déchargé d'une parure qui avoit occupé pendant deux heures, les mains & l'étude d'Helena. Je repris les habits de mon sexe. Il n'est pas question de nous cacher, lui dis-je, & ce qui nous reste à faire de plus prompt, est de paroître ensemble aux yeux de votre Pere & de mon Ami. C'étoit le désespoir qui me faisoit prendre, malgré moi, cette résolution; car dans la rapidité de mille réflexions qui s'étoient présentées à mon esprit, j'aurois souhaité d'avoir une Voiture prête pour nous échapper, & je

n'aurois rien regreté de ce qu'il auroit fallu laiſſer derriére nous, ſi j'avois eu l'eſpérance d'éviter Leniati par la fuite. Mais cette reſſource étant impoſſible, je pris Helena par la main, & je m'efforçai, en la menant vers la ſalle, de compoſer mon viſage & ma voix. Je l'exhortai elle-même à la fermeté, dans une occaſion où notre bonheur dépendoit de notre conduite. Perés ne m'eut pas plutôt apperçu que s'élançant vers moi, il m'embraſſa mille fois avec la plus vive tendreſſe. Je ne pus me défendre de quelque confuſion en recevant ſes careſſes; mais faiſant un effort pour me remettre, je me tournai vers Leniati, qui ſembloit incertain du ton qu'il devoit prendre avec moi. Monſieur, lui dis-je, ſi vous connoiſſez le pouvoir de l'amour, notre fuite n'a pas dû vous ſurprendre. Vos propoſitions de mariage m'avoient flatté; mais des obſtacles que je n'ai pû vous découvrir ne m'ayant laiſſé voir ce bonheur que dans l'éloignement, je n'ai pas eu la force de réſiſter aux mouvemens d'une tendreſſe qui ne m'abandonnera qu'avec la vie. Les déſirs de ma chere Helena ſont les mêmes. Nous ſommes faits pour nous aimer. Laiſſez-nous attendre dans la tran-

quillité où nous ſommes des momens dont le terme à la vérité me paroît encore obſcur, mais qui ſeront bien ſuppléés par la conſtance, la fidélité, & la tendreſſe inaltérable de mes ſentimens. Dom Perés peut vous avoir dit, ajoutai-je, que votre fortune n'eſt pas néceſſaire pour rendre la nôtre douce & heureuſe ; je ne vous demande pour Helena, que l'affection paternelle, & pour moi l'amitié que je veux mériter par la mienne.

Il me répondit, ſans aucun mouvement qui ſentît la colére ou la plainte, qu'il connoiſſoit les emportemens de la Jeuneſſe, & qu'après les avantages qu'Helena m'avoit accordés ſur elle, je n'étois pas coupable de les faire durer. Mais je n'ajoute qu'un mot, me dit-il, ſur lequel vous devez régler vos réſolutions ; c'eſt que toutes les faveurs que je deſtinois à Helena, ſuppoſent qu'elle s'en rendra digne par ſa conduite, & que ſi elle réſiſte au deſſein que j'ai de la marier, je renonce à la qualité de Pere, que mon inclination m'avoit fait prendre avec l'applaudiſſement de ma Famille. Cette déclaration étoit préciſe, & le ton dont elle avoit été prononcée faiſoit ſur moi plus d'impreſ-

ſion que les reproches & la violence. Il me paſſa dans un inſtant cent idées qui affoiblirent les plus puiſſantes raiſons que j'avois eûes de regretter le mariage. Helena n'étoit-elle pas ſortie ſage des mains de ſa Mere, & pouvois-je regarder comme une tache, des foibleſſes qu'elle n'avoit eûes que pour moi ? Qu'importoit celle de ſa naiſſance, lorſque je pouvois me fixer à Naples avec elle, & cacher à ma Famille le lieu de ma demeure auſſi facilement que mon mariage ? J'avois ſouhaité d'entrer dans l'Ordre de Malte pour ſuivre le penchant qui m'y appelloit : la même raiſon ne juſtifioit-elle pas le changement de mes vûes ? & dans le choix d'un genre de vie, n'étoit-ce pas l'inclination la plus forte qui devoit toujours l'emporter ? Tous les mouvemens de mon cœur me faiſoient ſentir qu'il étoit fait pour l'amour ; & dans quel autre état pouvois je les ſatisfaire que dans un mariage heureux & tranquille ?

Ceux qui ont éprouvé l'empire d'une paſſion violente, ſçavent avec qu'elle impétuoſité le cœur ſe détermine ſur les moindres apparences de juſtice & de raiſon qui ſemblent favoriſer ſon penchant. Je crûs m'être fondé ſur les rai-

ʼonnemens les plus clairs & les plus ſolides. Un moment, dis-je, à M. de Leniati ; & lui faiſant entendre que je n'avois beſoin que de quelques explications avec Perés pour me déterminer, je pris mon Ami par la main & je deſcendis au jardin avec lui. Rien ne devoit m'inſpirer la moindre défiance de Leniati. Il ne lui étoit rien échappé de dur pour Helena ni pour moi. Et lui en ayant dit aſſez pour lui perſuader que j'eſpérois vaincre tous les obſtacles, s'il avoit quelques obſervations à faire faire à ſa Fille je ne me figurai point qu'elles puſſent être contraires à ſes propres eſpérances. Cependant à peine me vit-il éloigné, que penſant à me l'enlever, il lui remit adroitement devant les yeux tout ce qui pouvoit diminuer la répugnance qu'il craignoit de lui trouver à me ſuivre. Il lui apprit que Perés n'avoit pas balancé à lui déclarer que je n'étois pas fait pour elle, & qu'une inclination qui pouvoit m'être pardonnée à titre de galanterie, devenoit une tache pour mon honneur, lorſqu'on penſoit à lui faire prendre une forme plus ſérieuſe. Et comme il ſe figuroit bien qu'Helena pénétrée des témoignages de ma tendreſſe ne ſe per-

fuaderoit pas facilement que je puſſe excepter quelque choſe de l'attachement que je lui avois mille fois juré, il lui repréſenta que ce qu'il y avoit du moins à conclure de la déclaration de Perés, étoit que mes obſtacles ſeroient difficiles à vaincre. Elle en avoit dû juger elle-même par la froideur avec laquelle j'avois répondu aux premiéres propoſitions du mariage, & par le parti que j'avois pris de la r'engager dans un commerce plus libre. Si elle entendoit donc ſes propres intérêts, ou plutôt ſi elle m'aimoit aſſez pour ſouhaiter de me voir conſtamment à elle, elle devoit profiter de l'ardeur préſente de ma paſſion pour me faire des loix auſquelles je ſerois forcé de céder: Elle devoit le ſuivre à Naples. Son abſence leveroit bien-tôt mes incertitudes. Elle me verroit revenir à ſes pieds, pour lui demander comme une faveur ce qu'il ſembloit que j'euſſe regardé juſqu'alors comme une humiliation. Helena fut trompée par un raiſonnement ſi plauſible. Elle conſentit à partir ſur le champ avec ſon Pere, & s'il lui échappa quelques larmes en montant dans ſon Caroſſe, elle ſe fit elle-même un reproche de ſa foibleſſe.

:niati, qui avoit amené Dom Perés,
:ut point la groſſiéreté de l'abandon-
r ſans quelque attention de politeſſe.
donna ordre à mon Laquais de lui
re des excuſes de ſon départ lorſque
›us ſerions revenus du jardin, & de
i dire qu'auſſi tôt qu'il ſeroit rentré à
aples, il ſe hâteroit de lui renvoyer
Voiture.
Pendant ce tems-là j'étois dans un
tretien fort animé avec Perés, ſur
; ſuites d'une paſſion qu'il n'avoit pri-
dans ſon origine que pour un amu-
ment excuſable à mon âge. Il avoit
:nétré le ſens des derniéres expreſſions
ıe j'avois adreſſées au Marquis, &
oſant les croires ſincéres, il n'avoit
:n eu de ſi preſſant que de m'en de-
ander l'explication. J'avois pris ma ré-
›nſe de fort loin, & la concluſion
·oit été, que ne pouvant ſupporter la
e ſans Helena, j'étois réſolu de m'aſ-
rer ſa poſſeſſion par le ſacrifice de
›utes mes eſpérances. Il avoit voulu
'interrompre vingt fois, & j'avois lû
a condamnation dans ſes yeux. Mais
pérant de me le concilier par des mar-
ıes de générofité & d'attachement, je
ıvois prié de m'écouter juſqu'à la fin.
Lon Vaiſſeau, lui dis-je, me devenant

inutile par le nouveau ſiſtême que je vais embraſſer, je ne prétens point que vous attachiez un grand prix au deſſein que j'ai de vous l'abandonner. Et comme les droits de l'amitié ſont auſſi ſaints pour moi que ceux de l'amour, je veux vous laiſſer la diſpoſition de mon revenu, que vous recevrez à Malte de mon Banquier, & dont vous me ferez toucher ce qui ne ſera point néceſſaire à vos propres uſages ; car je prévois qu'en épouſant Helena, les avantages qu'elle recevra de ſon Pere ſuffiront pour la vie ſimple que je me propoſe avec elle.

Perés s'étoit fait une violence extrême pour m'écouter ſi long-tems. Enfin croiſant les bras avec un air d'étonnement & de compaſſion, il me demanda s'il devoit s'en rapporter ſérieuſement à ce qu'il entendoit, & ſi j'étois capable de m'oublier juſqu'à ce point. Non, reprit-il, ce n'eſt pas mon Ami qui perdra tout principe d'honneur, juſqu'à ſe précipiter dans la plus honteuſe infâmie. J'expoſerois ma vie pour l'arrêter ſur le bord de l'abîme. Je la dois à ſa généreuſe amitié. Je ſuis prêt à la ſacrifier pour lui ſauver l'honneur.

Un reproche ſi vif m'ayant fort in-

:rdit, Perés eut le tems de me remet-
e devant les yeux tout ce qu'il crût
ropre à faire impreſſion ſur moi. Et
: ſe pardonnant point, me dit il, la
›mplaiſance qui l'avoit porté, contre
s principes, à favoriſer mon amour
ır ſes conſeils & par ſon exemple, il
accuſoit lui même d'être la premiére
ıuſe de ma perte. Mais comment ſe ſe-
›it-il défié, ajouta-t-il, d'un caracté-
: auſſi noble que le mien? Comment
'auroit-il crû capable de compter pour
en l'eſtime de tous les honnêtes Gens?
;avez-vous, reprit-il, que la Rovini
ı touchant le rivage a fait retentir
:alte de ſes cris, & qu'elle vous a fait
ıſſer hautement pour le Raviſſeur de
Fille? De quelle adreſſe n'ai-je pas
ı beſoin pour l'engager au ſilence?
e quels efforts pour reparer le tort
ı'elle vous a fait à la Cour du Grand-
:aître? J'ai fait concevoir à cette Fem-
e emportée, que le ſort de ſa Fille
roit plus heureux que le ſien, & qu'a-
:c des avantages certains pour He-
na, elle étoit aſſûrée elle-même d'u-
: reſſource infaillible, dans la généro-
é d'un Homme tel que vous. Je lui
fait valoir le ſervice que j'allois lui
ndre à Naples, en reveillant pour ell

la tendresse de Leniati ; & pour dernier motif, sur un esprit si difficile à gouverner, je lui ai fait entendre que la trouvant aimable, je m'offrois moi-même, à remplacer & vous & Leniati, si vous lui refusiez, l'un & l'autre, les bienfaits qu'elle a droit d'attendre de vous. Le Grand-Maître & toute sa Cour, sont persuadés par mon témoignage, que c'est une affaire d'honneur qui vous retient en Italie. Je leur ai propromis que votre retour ne seroit pas différé plus long-tems que le mien. Je suis donc votre caution du côté de l'amour & de l'honneur. Voyez si vous êtes résolu de me perdre avec vous, & si c'est pour me deshonorer que vous m'avez sauvé la vie.

Ce discours, dont je ne rapporte que la substance, eut beaucoup plus de force pour m'humilier que pour me convaincre. Je n'avois point d'objection à faire à Perés ; mais l'amour n'en étoit pas moins puissant dans mon cœur, & je regretois en soupirant de n'avoir pas pour Juge un Homme qui en connût mieux l'empire. Ma droiture naturelle m'obligea néanmoins de confesser, que suivant les idées communes, je me rendois méprisable aux yeux de ceux qui
ne

ne connoiſſoient pas mieux que lui cette impérieuſe paſſion ; & ſi j'entrepris de me défendre, ce ne fut que par les lieux communs de la Philoſophie voluptueuſe dont j'avois pris les principes dans ma ſolitude. Enfin, ne m'appercevant que trop de la foibleſſe de mes raiſonnemens, je me livrai en quelque ſorte à la diſcretion de Perés, en le conjurant de trouver donc quelque voie pour me conſerver la tendreſſe d'Helena ſans l'épouſer. Il ſe rendit à cette priére, & revenant au projet de me la laiſſer pour Maîtreſſe, il me conſeilla de la diſpoſer à nous ſuivre. C'étoit plus que je n'avois oſé me promettre après les repréſentations ſéveres dont-il venoit de me remplir l'imagination. Je l'embraſſai, & croyant prévoir tout ce que j'avois à craindre de Leniati, je le fis conſentir à me prêter ſon ſecours pour un troiſiéme enlevement.

Les meſures que nous prîmes enſemble, ſuppoſoient qu'Helena & ſon Pere fuſſent encore près de nous. Perés devoit feindre comme moi, que je n'avois plus d'éloignement pour le mariage, & propoſer au Marquis, dans cette ſuppoſition, de retourner à Naples,

pour y faire les préparatifs de mes nôces. Il auroit donné ordre au Vaiſſeau de mettre dès le même jour à la voile, je me ferois rendu pendant la nuit à Pouzzoles avec Helena, & je me ſerois embarqué ſur le champ. Pour lui, que rien ne preſſoit de retourner à Malte, il auroit attendu l'occaſion d'un autre Vaiſſeau pour nous ſuivre, & paroiſſant ſurpris de notre évaſion, il auroit conſolé le Marquis d'une perte à laquelle il ne s'imaginoit pas qu'il pût être mortellement ſenſible. Ce furent mes inſtances qui le firent entrer dans un projet qu'il condamnoit en s'engageant à l'exécuter. Il me fit beaucoup valoir la violence qu'il faiſoit à ſes principes ; mais ce ſage Ami conçut qu'il ne lui reſtoit que cette voie pour me ſauver d'un mal beaucoup plus redoutable.

Notre ſurpriſe parut égale, en apprenant qu'Helena étoit partie avec ſon Pere. Mon Ami ne revenoit pas plus que moi de cette trahiſon. Mais un ſentiment qu'il ne partagea point avec moi, fut celui de la douleur. Au contraire, rappellant toutes ſes forces pour combattre la mienne, il me repréſenta cet incident comme une faveur ſi déclarée

du Ciel, qui vouloit me délivrer malgré moi d'une passion également funeste à mon honneur & à mon repos, que je le soupçonnai pendant quelques momens d'avoir été d'intelligence avec Leniati pour me trahir. Cependant sans se choquer de mes soupçons, il examina de sang froid ce que nous devions penser d'une démarche si brusque, & me confessant qu'il ne la trouvoit pas favorable à mes espérances, il jugea seulement qu'il en pouvoit tirer parti pour m'arracher à Naples, & me faire prendre le chemin de la mer avec lui. Il s'y prit avec une adresse dont je fus la dupe. Je n'ose vous conseiller, me dit-il, de voir Helena ni son Pere avant que d'avoir pénétré leurs intentions. En vain, l'interrompis-je, pour l'assûrer que je devois faire fond sur celles d'Helena. Ha, reprit-il, en feignant presqu'autant de chagrin que moi, je suis faché que vous ignoriez encore combien il y a de légereté dans le caractére des Femmes. Mais si vous avez meilleure opinion de mon amitié, laissez-moi retourner à Naples, & fiez-vous à moi des intérêts de votre amour. Pour peu qu'Helena ait de penchant à vous suivre, je vous garantis que je trouve-

rai le moyen de faciliter ſon évaſion ; & pour n'être arrêté par aucun obſtacle, ajouta-t-il, je vais envoyer ordre au Vaiſſeau d'aller nous attendre à Pouzzoles, où nous n'avons beſoin que de quelques heures pour nous rendre avec votre Maîtreſſe.

Ce conſeil me parut ſi ſincére & ſi juſte, que je m'en remis entiérement au zéle & à la conduite de mon Ami. J'attendis ſon retour avec des tranſports d'impatience. Il ne revint que le jour ſuivant, & d'auſſi loin qu'il m'apperçut, les ſignes qu'il me fit de la tête & des yeux, m'annoncerent de triſtes explications. Je vous plains, me dit-il en m'embraſſant ; mais je n'ai prévû que trop juſte les ſuites de la trahiſon du Marquis. Il a fait prendre à Helena d'autres ſentimens, & c'eſt de la part de votre Maîtreſſe même que je vous déclare qu'elle eſt reſolue d'obéir à ſon Pere. Partons, reprit-il, en m'embraſſant encore, éloignons-nous & d'un Homme dont le reſſentiment deviendroit dangereux s'il ſe formoit d'autres craintes, & d'une Maîtreſſe à qui je n'ai pas reconnu autant d'attachement pour vous que vous lui en attribuez. Il eſt vrai que ne pouvant ſoupçonner Perés

de mauvaiſe foi, le premier mouvement que je reſſentis, en fut un de fierté & d'indignation, qui m'auroit fait abandonner ſur le champ une ingrate & parjure Maîtreſſe, ſi le Vaiſſeau eût été prêt à me recevoir. Mais les ſecondes réfléxions furent plus favorables à Helena. Je m'imaginai que s'étant expliquée dans la préſence de ſon Pere, elle avoit moins conſulté ſon amour que ſa crainte. Je fis cette objection à Perés, qui ſe voyant comme pouſſé à bout par mon obſtination, prit enfin le parti de me traiter ſans ménagement. C'eſt malgré moi, me dit-il, que j'en viens à l'extrêmité. J'avois réſolu de vous cacher ce que je n'ai crû propre qu'à aigrir vos peines. Mais je ne puis vous voir non plus dans cet excès d'aveuglement pour une jeune Coquette, qui marque pour vous ſi peu de conſidération. Liſez, ajouta t-il, en me préſentant une Lettre. Elle eſt de la main d'Helena, qui ne s'eſt pas fait preſſer pour confirmer par écrit ce qu'elle m'avoit dit de vive voix. Je reconnus en effet ſon caractére. Elle me marquoit que ne pouvant refuſer à ſon Pere l'obéiſſance qu'elle lui devoit, elle ſe voyoit dans la néceſſité de rompre un

commerce qui avoit fait long-tems tout son bonheur. Les vœux qu'elle formoit pour ma consolation, furent la plus cruelle partie de cette affreuse Lettre. J'y crus voir une froideur si déclarée, que m'excitant à faire succéder la haine & le mépris aux tendres sentimens qui me remplissoient encore, je commençai par offrir à Perés de partir à l'instant pour Pouzzoles. Je connoissois mal les ressorts de mon propre cœur, ou plûtôt je n'avois point assez d'expérience du caprice des grandes passions, pour sçavoir qu'un passage si prompt de l'excès de la tendresse à celui de la haine, seroit un prodige qu'il ne faut point attendre des forces de la nature. Je me le promis néanmoins du mortel dépit qui m'animoit, & si je ne pus partir sans me sentir le cœur cruellement déchiré, je cherchai dans mon honneur & dans ma raison, tout ce qui pouvoit m'aider à triompher de cette foiblesse.

Perés, à qui je ne deguisois point mes agitations, me plaignit, sans rien charger à la fermeté de ses exhortations & de ses conseils. Au lieu de me conduire directement à Malte, il se figura que pour me remettre en état de pa-

roître avec bienséance à la Cour du Grand-Maître, il devoit me mener à l'occasion d'acquérir assez de gloire pour effacer les impressions facheuses que les plaintes de la Rovini avoient pû produire. Renfermant néanmoins ses vûes dans lui-même, il remit à me les communiquer au moment de l'action, & j'ignorai l'ordre qu'il donna de tourner la voile vers l'Archipel. L'hiver, qui commençoit à s'approcher, lui donnoit l'espérance de rencontrer quelqu'un des Bâtimens que cette saison ramene d'Egypte avec les Pélerins de la Mecque, & son dessein étoit de chercher de si près l'occasion de se battre qu'elle ne put lui échapper. J'étois enseveli dans un coin du Vaisseau, livré à la violence de mes agitations, & toujours persuadé que nous avancions vers Malte, lorsque je fus réveillé de cet assoupissement par la voix de Perés. Il avoit découvert la proie qu'il cherchoit. Aux armes, s'écria-t-il, à l'honneur, à la victoire; & me voyant lever la tête avec surprise, il me dit en peu de mots qu'étant perdu de réputation à Malte si je n'y rentrois point par quelque action éclatante, il m'offroit une voie présente pour reparer toutes mes foibles-

ſes. Oui, lui dis-je en courant aux armes, c'eſt ſur les Turcs que je vais me venger des trahiſons de l'amour.

La même ardeur s'étant répandue dans tous nos Gens, nous eûmes bientôt gagné le vent ſur le Vaiſſeau des Infidelles. Nous lui lâchâmes toutes nos bordées, qui le mirent dès la premiére décharge, dans la néceſſité de ſe défendre uniquement contre les flots. Il fut percé de pluſieurs Boulets, qui le mirent en danger de périr avant que nous puſſions le joindre. Cependant nous reconnûmes en allant à l'abordage, que nos Ennemis n'étoient pas ſans cœur & ſans armes. Ils firent ſi bonne contenance, que malgré le déſordre de leur Vaiſſeau qui demandoit ſans ceſſe une partie de l'Equipage pour arrêter l'abondance de l'eau, ils nous diſputerent le terrain pendant plus d'une heure, & que nous perdîmes une partie de nos Gens avant que de nous voir ferme ſur leurs Ponts. Il leur en coûta le double; car on n'a rien vû de ſi intrépide que notre attaque, & chaque Homme qui tomboit de notre côté étoit vengé au même moment par la mort de plus d'un Ennemi. Je regrete pour ma gloire, que Perés ne ſoit pas l'Hiſto-

rien de ce combat. Il ne me convient de relever que son courage, qui se signala par des coups prodigieux. Je le vis attaché au plus brave de nos Ennemis. La victoire me parut incertaine, & par admiration pour la valeur de celui qui lui résistoit autant que par emportement de zéle pour mon Ami, je me jettai au travers de leurs armes pour séparer deux si braves Combattans. Notre Ennemi cessa de se défendre, en voyant tous ses Gens hors de résistance. Il se tourna vers moi pour me rendre ses armes, & joignant la galanterie à la soumission, il me dit qu'il me devoit de la reconnoissance pour l'avoir sauvé d'un bras aussi redoutable que celui de son Adversaire.

Tout fut soumis en un instant, & nous usames avec modération des droits de la victoire. Après le carnage auquel nous nous étions abandonnés, ne voyant de reste que dix ou douze Hommes qui s'étoient rendus à discrétion, nous n'espérions point de tirer beauçoup de fruit de notre conquête ; mais l'Adversaire de Perés nous prenant à l'écart, nous supplia d'arrêter l'ardeur de nos Gens, qui se disposoient à porter la curiosité dans toutes les parties du Vais-

feau. Je ne puis prendre, nous dit-il, qu'une haute idée de votre politeſſe, ſi je la meſure ſur votre valeur. Commencez par faire paſſer ſur votre Bord quelques Dames qui attendent en tremblant le ſuccès de notre combat. Votre Canon les a miſes dans le même danger que j'ai couru par votre épée, & la moitié de notre Equipage lutte à préſent contre les flots qui inondent le Vaiſſeau de tous côtés. Nous nous hâtâmes de donner nos ordres. L'Etranger, dont nous avions eu peine à reconnoître la Nation, parce qu'ayant diſtingué la nôtre il m'avoit parlé auſſi facilement François, qu'Eſpagnol à Perés, nous pria de venir raſſûrer ſes Dames avec lui. Nous les trouvâmes demi-mortes de frayeur. Cependant la vûe de leur Défenſeur ayant remis leur courage, elles reçurent nos ſoins avec beaucoup de politeſſe, & cédant aux exhortations de l'Etranger, elles conſentirent à ſe laiſſer conduire dans notre Vaiſſeau. Nous conçûmes auſſi-tôt que nous n'avions point d'autre fruit à eſpérer de notre victoire. Les Dames étoient Turques ; elles revenoient de la Mecque. On n'eſt point chargé de richeſſes au retour d'un Pélerinage.

Tout notre étonnement étoit de les voir sous la conduite d'un Homme que son habit ne pouvoit nous faire prendre pour un Turc, & qui nous éloignoit encore plus de cette idée par ses maniéres.

La précaution qu'il avoit prise de nous faire passer sur notre Vaisseau, nous parut un service qu'il avoit bien voulu nous rendre à nous mêmes; car tous les soins que nos Gens apporterent avec les siens pour le sauver du naufrage, n'empêcherent point qu'il ne fût bien-tôt submergé à nos yeux. Nous regrettâmes peu cette perte. Il nous suffisoit d'avoir des preuves de notre victoire dans une vingtaine de Captifs que nous comptions de mener à Malte. Perés, toujours prudent, fit mettte dans les chaînes ceux qui ne lui parurent pas dignes d'être traités avec plus de douceur; & reservant toutes nos politesses pour l'Etranger & pour ses Dames, nous leur fimes attendre par nos maniéres une meilleure composition qu'on ne la reçoit ordinairement après un combat si obstiné. Perés fit tourner la voile à l'Occident, l'Etranger s'en apperçut. Il nous loua de penser à la retraite, & nous y exhortant même par

une eſpéce d'intérêt qu'il paroiſſoit prendre à notre ſûreté, il nous pria ſeulement de modérer aſſez notre courſe pour ne pas nous mettre hors d'état de lui rendre un ſervice qu'il attendoit de notre générosité. Nous lui demandâmes des explications. Il nous prit à l'écart pour nous les accorder.

J ai honte, nous dit-il, de vous confeſſer qui je ſuis, lorſque vous me trouvez revêtu d'un habit Turc. Je connois le vôtre, & je l'ai porté. Vous voyez le Commandeur *Junius*, dont il eſt impoſſible que vous ne connoiſſiez pas le nom. Mes avantures n'ont eu que trop d'éclat, & j'ignore moi-même ſi je dois les nommer infâmes ou glorieuſes. Après les diſtinctions que j'avois reçues de l'Ordre, on ne devoit pas s'attendre à me voir abandonner ma Commanderie, & tous les avantages que j'avois acquis par de longs ſervices. D'un autre côté, ceux qui ſont ſenſibles à l'ambition, & qui ont appris en obéiſſant de quelle douceur il eſt de commander, ne me condamneront point ſans doute d'avoir préféré l'Empire d'une Nation à la qualité de Sujet du Grand Maître.

Loin de m'affliger de votre rencontre, je remercie le Ciel, continua-t-il;

de l'occaſion qu'il me donne de publier mon avanture & mes ſentimens. J'étois monté, par l'Ordre du Grand-Maître, ſur un Vaiſſeau François qui faiſoit voile à Smyrne. Ma commiſſion étoit de racheter deux Chevaliers, qui avoient été enlevés par les Turcs en rendant ſervice à l'Ordre, & qui avoient trouvé le moyen de faire ſçavoir à Malte l'excès de miſére où ils étoient tombés dans l'Eſclavage. J'avois caché toutes les marques de mon état, & l'on ignoroit dans le Vaiſſeau même où j'étois, que je fuſſe Commandeur de l'Ordre. Le vent nous jetta dans le Golfe de Colochine, & nous força d'y paſſer quelques jours dans une Rade ſi déſerte, qu'il n'y paroiſſoit aucune trace d'Habitans. Le ſeul goût de l'amuſement me fit prendre un fuſil pour aller paſſer quelques heures à la chaſſe. Je m'enfonçai dans les Terres, à la pourſuite d'un Chevreuil qui me conduiſit au ſommet d'une Colline, d'où j'apperçus une troupe de Gens armés qui s'agitoient avec beaucoup de chaleur. Il me fut impoſſible de réſiſter au mouvement de ma curioſité. Je m'avançai à la faveur d'un bois qui régnoit au long de la plaine, juſqu'à me mettre à portée

d'entendre les discours de ceux qui étoient les plus proches de moi. Ma hardiesse redoubla lorsque j'eus distingué le langage grec. Je le parlois facilement, & c'étoit cette raison qui avoit fait tomber sur moi le choix du Grand-Maître pour le sujet de mon voyage. Il ne me seroit pas venu néanmoins à l'esprit de me mêler dans une Nation dont j'ignorois les mœurs & les dispositions. Mais quoique la confusion qui régnoit parmi eux ne m'eût point encore permis de recueillir rien de suivi dans leurs entretiens, je me livrai si fort au désir de les entendre, que j'en négligeai les précautions qui avoient servi jusqu'alors à me tenir caché. Je fus arrêté par une multitude de Gens contre lesquels je n'entrepris point de me défendre. Ils me conduisirent au centre de leur Assemblée, & m'entendant parler leur langue, il ne me firent rien appréhender de leurs intentions.

Cependant après m'avoir fait diverses questions ausquelles je répondis avec beaucoup de ménagement, je m'apperçus qu'ils ressentoient une impression extraordinaire de ma présence; & tandis que j'observois si je devois l'attribuer à ma figure ou à mes réponses, ils

me proposerent civilement de me retirer à l'écart. Ceux qui furent chargés de me conduire, m'expliquerent d'eux-mêmes le sujet qui les avoit assemblés. Leur Roi, après s'être attiré leur haine par autant de barbaries que d'injustices, avoit perdu la vie depuis peu de jours. Ils me confesserent que c'étoit par leurs propres coups, dans une conspiration formée par les Principaux de la Nation, & qui n'avoit réussi qu'après l'effusion d'une abondance de sang, que ce Prince cruel avoit encore trouvé le moyen de faire couler de ses propres mains. S'étant apperçu, à l'air des Conjurés, que sa vie touchoit au dernier moment, il n'avoit point attendu les coups qu'on lui destinoit : il s'étoit jetté, le sabre à la main, dans la foule de ceux qui étoient autour de lui. Un reste de crainte & de respect les avoient jettés d'abord dans un si grand trouble, qu'ils s'étoient laissés sabrer long-tems, avant que de rappeller leur courage & de se souvenir de leur dessein. Cependant la vûe de vingt de leurs Complices, qui étoient déja tombés sous un bras si terrible, les détermina enfin à se défendre. Ils mirent le Monarque en piéces, par le même nombre de coups qu'il s'étoit sacri-

fié de victimes. La Nation, qui étoit encore dans la chaleur d'un ſi grand évenement, travailloit à ſe choiſir un nouveau Maître. Ceux à qui j'avois été préſenté étoient les Chefs de la Nation, ſur leſquels on s'étoit remis de ce choix. Ils continuerent leurs deliberations. Enfin la foule s'étant ouverte, deux de ces graves Conſeillers députés par les autres, vinrent juſqu'à moi d'une marche lente & d'un air reſpectueux. Ils m'inviterent à les ſuivre. Je ne me fis pas preſſer. Etant rentré avec eux dans le cercle, on m'y fit mille nouveaux honneurs, & celui qui paroiſſoit y tenir le premier rang m'adreſſa un diſcours dont j'ai retenu juſqu'au moindre mot. Etranger, me dit-il, votre contenance, vos diſcours, le compte que vous nous avez rendu de votre Patrie & de votre goût pour la guerre, & ce qui fait encore plus d'impreſſion ſur nous, l'air d'humanité que nous croyons découvrir ſur votre viſage, nous a fait naître la penſée de vous choiſir pour notre Roi. Ce n'eſt pas ſans une direction particuliére du Ciel que vous êtes arrivé au milieu de nous dans le tems que nous ſommes aſſemblés pour nous donner un Maître. Acceptez cette

qualité, qui vous eſt offerte par tous les Chefs de la Nation, & rendez-vous digne de notre obéiſſance.

Je n'entreprendrai point de vous repréſenter mon étonnement. A peine pouvois-je me perſuader que mon avanture ne fût point un ſonge. Cependant l'air ſérieux qui avoit accompagné ce diſcours, & les marques de reſpect que tout le monde s'empreſſa de me rendre, eurent la force de lever tous mes doutes. Il ne m'en reſta que ſur ma conduite, dont je ne me trouvai point aſſez de préſence d'eſprit pour décider en un moment. Toute mon attention ſe réunit à compoſer mon viſage & ma poſture, pour répondre à l'opinion qu'on ſe formoit de moi; & je compris que dans une Nation où je ne m'imaginois pas que l'eſprit & la politeſſe fuſſent des qualités dominantes, je devois peut-être ma principale recommandation à quelques avantages extérieurs que j'avois alors dans la figure. Ma réponſe fut ſimple. Après avoir remercié le Conſeil de ſon choix, je lui demandai juſqu'au lendemain pour me déterminer. Les raiſons que j'apportai de mon incertitude ne furent priſes que des engagemens que j'avois dans un autre Pays; je ſouhaitai qu'on me laiſſât le

tems de peser mes devoirs. Ma proposition fut approuvée, & je n'en fus pas moins traité dès le même moment, avec toutes les distinctions qui convenoient à mon nouveau rang.

Cependant comme ma propre surprise augmentoit à tous momens, & qu'ignorant encore jusqu'au nom du Peuple qui se soumettoit à moi, je voulois prendre du moins quelques informations sur les engagemens dont on me pressoit de me charger, je priai le Vieillard qui m'avoit parlé au nom du Conseil, de demeurer seul avec moi pendant quelques momens. En lui répérant que le hazard m'avoit jetté sur la Côte, je lui confessai que je connoissois peu l'endroit du monde où j'étois, & moins encore la Nation qui m'offroit l'honneur de la gouverner. Il comprit que je lui demandois des éclaircissemens. Nos lumiéres, me dit-il, avec beaucoup de modestie, n'égalent point notre droiture & notre courage. Nous n'ignorons point l'origine de notre Nation ; elle descend des anciens Spartes. Mais celle du nom de *Maniotes*, que nos Peres ont porté comme nous, nous est absolument inconnue. Notre Gouvernement se soutient sous la protection du Grand-Seigneur, avec la seule charge d'un

leger tribut pour l'Etat, & l'obligation pour notre Souverain de porter l'habit Turc, & d'aller rendre ses soumissions à la Porte aussi-tôt qu'il est élevé sur le Trône. La Religion est libre, & fort mêlée parmi nous. Le feu Roi étoit Mahométan, & cette qualité l'ayant fait considérer plus particuliérement des Turcs, il en a peut-être pris droit d'abuser de son pouvoir, & de nous traiter avec une cruauté qui l'a conduit à sa perte. Je suis Grec, un autre est Juif, Guebre, Payen; nous avons des Eglises, des Mosquées, & des Synagogues. Il m'apprit ensuite l'étendue & les qualités du Pays, ses ressources pour la Guerre & pour le Commerce; enfin tout ce qui pouvoit m'en faire prendre une honnorable idée; car il me déguisa fort adroitement l'unique tache qui auroit été capable de me rafroidir pour la Couronne. Les Maniotes vivent de rapine, & le plus glorieux exercice de la Nation, celui qui distingue & qui éleve le mérite, est de faire la guerre aux Passans & de s'enrichir de leurs dépouilles.

Après une déliberation qui dura toute la nuit, je me déterminai à prendre un rang, qui flatte l'ambition, dans quel-

ques circonſtances qu'il ſoit offert, & ſur quelque Peuple qu'il aſſûre l'autorité. Je me flattai de devenir utile à une multitude d'Hommes qui n'avoient peut-être beſoin que d'un Chef raiſonnable pour former une ſociété plus réguliére. Dès le matin je déclarai aux Officiers qui me ſervirent, que j'acceptois les offres du Conſeil. Le bruit en fut bientôt répandu. Je vis accourir une foule de Sujets, qui célébrerent mon élection par leurs applaudiſſemens. En deux jours mon autorité fut mieux établie que celle de mon Prédeceſſeur après vingt ans de régne. Mon inclination ayant autant de force que ſon exemple pour me faire commencer mon adminiſtration par la bonté & la douceur, je me vis bientôt adoré de mes Sujets. A peine eus-je appris par quelle indigne guerre ils ſe deshonoroient, que cherchant d'autres voies pour leur procurer des richeſſes, j'entrepris de leur inſpirer le goût de l'Agriculture & de tous les Arts qui pouvoient les conduire plus honnêtement à l'abondance. Ce détail vous ſeroit ennuyeux, & je ne m'attache qu'à ce qui demande d'être juſtifié dans ma conduite.

Dans la premiére année de mon ré-

gne je fis le voyage de Conſtantinople, pour rendre mes ſoumiſſions au Grand-Seigneur. J'en fus reçu avec d'autant plus de bonté quele Bacha de la Morée, avec qui j'avois formé quelque liaiſon, l'avoit déja prévenu ſur les circonſtances extraordinaires de mon élection, & ſur le penchant que je marquois à vivre en bonne intelligence avec les Turcs. J'avois conçû effectivement qu'à quelque ſiſtême que je puſſe m'attacher, il étoit important pour moi de ménager ces redoutables Voiſins. Ce ne pouvoit jamais être un Etat indépendant que je devois me flatter d'établir ſi près d'eux, avec des forces ſi médiocres & un Domaine ſi borné. A peine avois-je ſous mes ordres cent mille Perſonnes de l'un & l'autre ſexe ; & quoique le métier habituel de la Nation fût le brigandage & la guerre, je ne me connoiſſois pas plus de quinze mille Hommes qui fuſſent capables de porter les armes. J'avois donc affecté de marquer beaucoup de confiance à la protection des Turcs. Mais je me trouvai dans un embarras extrême, lorſqu'après une audience favorable du Grand-Seigneur, je tombai entre les mains du Viſir, qui me fit une loi de penſer promptement

au mariage. Ses raisons me parurent sensées. La Porte ne voyoit pas volontiers les Maniotes en possession d'élire leurs Souverains. Autant de nouvelles élections, autant d'occasions de douter de la disposi.ion des nouveaux Rois. Elle n'étoit pas portée à l'usurpation de leur droit ; mais elle souhaitoit de le voir changer dans celui d'une légitime succession, qui assûrât dans les Enfans du Prince à peu-près les mêmes sentimens qu'on auroit trouvés dans leur Pere. Le Visir me représenta que j'y trouvois moi même mon intérêt, puisque les peines du Gouvernement ne manqueroient pas de me paroître plus douces lorsque j'aurois l'espérance que mon sang en recueilleroit les fruits ; enfin me demandant là-dessus ma parole, il me jetta dans un trouble dont je ne vis d'abord aucun moyen de sortir. Cependant je me hâtai de prévenir la proposition qu'il m'auroit pû faire de me marier à Constantinople. C'étoit me donner le tems de chercher des excuses & des prétextes. Je lui fis entendre que je m'occuperois de ce soin aussi-tôt que je serois retourné dans mes Etats, & que j'avois déja jetté les yeux sur une Femme pour laquelle je me sentois de l'inclination.

Il eſt vrai que je n'avois pas le cœur libre ; mais lié par des vœux dont je ne pouvois eſpérer de diſpenſe, je ne m'étois jamais propoſé d'entrer dans les engagemens du Mariage. Le Commerce où je vivois avec une de mes Sujettes, étoit une ſimple galanterie, dont je n'eſpérois pas que les fruits puſſent jamais devenir propres à me ſuccéder. Et la crainte que m'avoient inſpirée les tentations du Viſir ſe feroit diſſipée ſans doute à meſure que je me ſerois éloigné de Conſtantinople, ſi je n'euſſe amené dans ma Suite le Pere de ma Maîtreſſe, à qui les inſtances du Viſir ne purent demeurer cachées. Il les regarda comme un bonheur pour ſa Fille, & s'ouvrant à moi dès le premier jour de mon départ, il ne me cacha point que pour prix de ſa complaiſance & de ſon attachement, il ſe flattoit que je ne penſerois point à prendre une autre Femme que ſa Fille. Je me gardai bien de m'ouvrir à lui ; mais je prévis que ſi j'avois quelque choſe à redouter de mes Sujets, la ſource de mes difficultés viendroit de ſes prétentions. En effet, je fus à peine arrivé que communiquant le deſſein du Viſir à tous les Chefs de la Nation, il leur fit goûter un chan-

gement qui ne pouvoit servir qu'à l'augmentation de leur sûreté & de leur puissance. Je fus surpris un jour de recevoir une députation solemnelle du Corps de mes États, par laquelle tous mes Sujets me pressoient pour leur intérêt & pour le mien, de me choisir une Femme dans la Nation; & paroissant entrer dans des vûes conformes à mes désirs, ils me firent entendre qu'ils reconnoîtroient volontiers pour leur Reine celle en faveur de qui mes inclinations s'étoient déja déclarées. Je pénétrai d'où venoit l'artifice, & n'espérant de me sauver que par des délais, j'affectai sans violence de paroître disposé à les satisfaire. Mais je fus la dupe de ma politique; on ne pensa aussi-tôt qu'à faire les préparatifs de mes nôces, & les raisons par lesquelles je m'efforçai de les retarder ne furent point écoutées. Ma Maîtresse pressa elle-même le jour de la célébration; de sorte que me défiant de mon autorité pour arrêter le zéle public, mon imagination ne me fournit point d'autre voie que de déclarer au Conseil l'obligation où je croyois être de consulter le Visir sur mon mariage. Cette objection ne souffrant point de réplique, on suspendit l'empressement

l'empreſſement qui m'avoit allarmé, & je pris du tems pour envoyer mes Députés à Conſtantinople. N'oſant leur faire l'ouverture de mon embarras, je fus réduit à marquer naturellement au Viſir que mes Sujets déſiroient autant que lui mon mariage, & qu'ils me propoſo ent une Femme de leur Nation; mais que pour entrer dans les vûes qu'il m'avoit communiquées je ne voulois point conclure ſans ſa participation; & pour jetter de loin de nouvelles ſemences de délai, je lui écrivois confidemment qu'il étoit peut-être à ſouhaiter que mon Epouſe fût d'un ſang plus dévoué aux Turcs que le ſang Grec. Ma penſée étoit, que donnant lui-même dans cette propoſition il ſe chargeroit du ſoin de me chercher un autre parti, contre lequel il me ſeroit aiſé de multiplier les objections dans l'éloignement, & qui ſerviroit du moins à rallentir le Pere de ma Maîtreſſe & tous ſes Amis, dont l'impatience faiſoit ma principale crainte. Mais qu'arriva t-il? Le Grand Viſir plus ardent que je ne l'aurois crû à ſaiſir mes nouvelles ouvertures, ſe hâta de m'envoyer trois des plus belles Filles du vieux Serrail, entre leſquelles il me fit dire que je

pouvois faire un choix, qui feroit toujours approuvé du Grand-Seigneur. Leur arrivée déconcerta extrêmement les Maniotes ; ils me crurent auffi affligé qu'eux de me voir ôter la liberté de fuivre mes inclinations ; d'autant plus que me voyant dans la néceffité de choifir entre les trois Dames, j'eus befoin de recourir à d'autres artifices pour les intéreffer elles-mêmes à me laiffer libre. Je continuai de voir plus affidument que jamais ma Maîtreffe, avec une affectation de fecret, & de ménagement pour les trois Dames ; mais cherchant à les piquer par le mépris que je faifois de leurs charmes, je pris foin de les faire avertir que je paroiffois fans goût pour elles, & que tous mes empreffemens étoient pour une autre. Il n'y eut point de Maniote qui ne fût difpofé à me rendre ce fervice, & leur zéle fut fi heureux, que les trois Dames prirent pour moi une averfion qu'elles firent bien-tôt éclater. Je n'attendis point qu'elles m'en donnaffent des marques fort impétueufes, & prenant occafion de leurs premiers reffentimens pour en faire mes plaintes au Vifir, je me trouvai le maître de faire traîner mon choix en longueur, par une feinte que je fou-

tins long-tems avec beaucoup d'adreſſe. Du côté de la Porte, je faiſois entendre qu'ayant l'eſpérance de ramener les Dames par degrés je ne renonçois pas encore au plaiſir d'en prendre une pour mon Epouſe; tandis qu'avec mes Sujets je me plaignois amérement de la contrainte où j'étois, & des loix rigoureuſes qui m'étoient impoſées. Cependant comme ce rôle ne pouvoit toujours durer, je réſolus après l'avoir pouſſé auſſi loin qu'il pouvoit l'être, de changer tout d'un coup de batterie. Je m'expliquai ouvertement ſur le peu d'eſpérance que j'avois de m'accorder jamais avec les Dames, après les emportemens auſquels elles s'étoient échappées contre moi; & proteſtant que je n'en reſpectois pas moins celui qui me les avoit envoyées, je déclarai que mon deſſein étoit de les reconduire moi-même à Conſtantinople, pour juſtifier mon procédé à la Porte. Les Maniotes louerent beaucoup une réſolution qui leur rendoit l'eſpérance de me voir une Femme de leur Nation; & je me flattois de mon côté qu'en parlant moi-même au Viſir il me ſeroit aiſé de lui faire naître cent nouvelles idées qui éloigneroient toujours

la conclusion que je redoutois.

J'étois en route pour l'exécution de ce projet, lorsque vous m'avez attaqué ; & les Dames que j'ai avec moi sont celles qui m'ont servi si long-tems à me défendre contre le mariage. J'ai sçû néanmoins par les rélations que je me suis établies dans quelques Ports voisins de Malte, qu'on y a donné des couleurs toutes différentes à mon avanture, & que non-seulement l'on m'y croit marié, mais qu'en apprenant le passage des trois Dames qui m'avoient été envoyées par le Visir, on s'est figuré que j'allois former un serrail; d'où l'on a conclu que j'avois embrassé le Mahométisme. La haute faveur que je me suis ménagée à la Porte a contribué sans doute à cette erreur. Loin de regarder votre rencontre & ma défaite comme un malheur, je m'applaudis de l'occasion qu'elles me donnent de me rétablir dans l'estime de l'Ordre, & dans l'opinion du Public. Il n'y a de changement dans mon sort que celui qui m'a placé sur un Trône. Mes nouveaux devoirs ne m'ont pas fait oublier mes anciens engagemens, & mes sentimens d'honneur & de Religion sont les mêmes à la tête d'un Peuple barbare qu'on me les a connus sous l'obéissance du Grand-Maître.

Nous avions entendu parler mille fois du Commandeur Junius, & son caractére étoit fort bien établi dans l'esprit des honnêtes Gens. On publioit en effet, qu'il avoit embrassé la Religion Turque, & qu'il abusoit du pouvoir souverain pour satisfaire toutes ses passions. Sa phisionomie seule, qui respiroit la droiture & l'honneur, suffisoit pour nous garantir la sincérité de son récit. Nous lui fimes une infinité de questions sur les usages de ses Peuples & sur la nature de son Gouvernement. Ce détail allongeroit trop mon Ouvrage ; & ceux à qui mes Papiers passeront après ma mort, y trouveront dequoi satisfaire la curiosité du Public. Mais après avoir rendu ce que nous crûmes devoir au Roi des Maniotes, & lui avoir fait des excuses de l'interruption que nous avions apportée à ses desseins, nous lui demandâmes ce qui nous restoit à faire pour la réparer. Je n'ai pas douté, nous répondit-il, que votre générosité ne vous portât à m'obliger. Si j'avois à former quelque désir, ce seroit sans doute d'être conduit à Constantinople ou dans quelque Port Turc, d'où je n'eusse point de peine à m'y rendre. Mais comme je ne pourrois vous

demander cette grace ſans indiſcrétion, & que le ſeul ſervice que vous puiſſiez me rendre ſeroit de me jetter ſur la Côte de la Morée, où je ne me trouverois pas même ſans embarras, il me vient une bizarre imagination à laquelle je m'arrête. Avec le fond que je puis faire ſur votre ſecret, je veux vous accompagner juſqu'à Malte & paſſer l'hiver avec vous. Le moindre déguiſément empêchera que je n'y ſois reconnu. Je reverrai des lieux qui m'ont toujours été chers, & peut-être y retrouverai-je quelque Ami à qui je ne craindrai point de me faire connoître. Votre ſecours me procurera facilement quelque moyen de retourner au printems dans mes Etats; & ſi vous me laiſſez une partie des ſommes que j'ai avec moi, je me fournirai de mille choſes qui ſeront utiles à mes Sujets. Nous ne balançâmes point à lui promettre, non-ſeulement qu'il ſeroit fidélement caché à Malte, par le ſoin que nous prendrions de veiller à ſa ſûreté; mais qu'il demeureroit le maître de tout ce qu'il avoit ſauvé de ſon Vaiſſeau, & des Dames mêmes qu'il s'étoit chargé de conduire. Pour les Gens de ſa ſuite il nous parut difficile de leur aſſûrer à tous la liberté; mais nous lui

fimes eſpérer qu'en arrivant à Malte nous trouverions quelque équivalent qui pourroit ſatisfaire le Grand-Maître, & comme il n'ignoroit pas plus que nous les uſages de l'Ordre, nous le priâmes de nous apprendre lui-même ce que nous pouvions faire de plus utile pour ſon ſervice. Il nous répondit que les Dames & ſes Gens ne pouvoient être ſauvés du droit des Vainqueurs, & que loin de nous gêner là-deſſus par des demandes injuſtes, il nous exhortoit à profiter d'un avantage qui nous avoit coûté aſſez cher. Mais acceptant nos offres pour lui-même, il quitta dès le même jour l'habit Turc pour en prendre un Grec, & il nous demanda la même faveur pour un de ſes Gens, à qui il avoit une parfaite confiance. Une précaution ſeulement qu'il crut devoir à la prudence, fut de cacher aux Maniotes de ſa ſuite, que Perés avoit déja fait mettre dans les chaînes, qu'il fût avec nous quand nous arriverions à Malte. Il ſouhaita même que les Dames l'ignoraſſent auſſi, parce qu'il ne falloit point eſpérer qu'elles puſſent déguiſer leurs avantures & ſa condition, qui le feroient reconnoître trop facilement.

Il nous fut auſſi aiſé de lui accorder

cette satisfaction que de la lui promettre. Nous retournâmes vers Malte, assez contens d'avoir trouvé du moins l'occasion d'exercer nos armes, quoique nous ne fussions point sans quelque regret d'avoir causé tant de mal au Roi des Maniotes. Cette expédition produisit l'effet que Perés en avoit attendu. Elle me fit recevoir à Malte comme un Homme qui s'étoit déja distingué par plus d'une action de fermeté, & l'accusation de la Rovini passa pour l'emportement d'une Femme sans pudeur. Elle sçû mon arrivée dès le premier moment, ou plutôt l'impatience qu'elle avoit de revoir Perés l'ayant amenée à mon Bord avant que nous eussions touché le rivage, elle ne put apprendre qu'il me ramenoit avec lui sans marquer un extrême empressement de me revoir. Elle pensoit peut-être à m'accabler de reproches & d'injures. Mais Perés, que le hazard lui fit rencontrer avant moi, trouva le moyen de l'appaiser, en lui racontant que le Marquis de Leniati avoit reconnu sa Fille. L'outrage dont elle brûloit de se plaindre se trouvoit ainsi changé en un service dont elle se promit bien de partager les fruits. Cependant sa joie fut modérée par le

compte que Perés lui rendit de ſa commiſſion. Leniati qui s'étoit livré ſi volontairement aux mouvemens de la nature, avoit paru beaucoup moins ſenſible à ceux de l'amour. Soit que ſa paſſion n'eût jamais été violente, ſoit que le tems l'eût refroidie tout-à-fait, il avoit témoigné à Perés que l'arrivée de la Rovini lui cauſeroit moins de plaiſir que d'embarras, & qu'il étoit trop tard à ſon âge pour divulguer une galanterie qu'il avoit cachée heureuſement dans ſa jeuneſſe. Elle s'y étoit peut-être attendue; mais cette explication lui fit naître des défiances qui eurent d'autres ſuites. Le témoignage de Perés ne lui parut pas ſuffire pour la raſſûrer ſur le ſort de ſa Fille. Elle alla juſqu'à ſe figurer que c'étoit un artifice pour couvrir l'intrigue du Marquis, & que ſi Helena n'étoit pas avec nous dans le Vaiſſeau, nous l'avions laiſſée dans quelque lieu où nous étions ſûrs de la retrouver. Cependant le doute où elle reſtoit ſervit du moins à lui faire ſupprimer ſes cris.

Après avoir pris toutes les meſures qui pouvoit aſſûrer de la tranquillité & de l'agrément au Roi des Maniotes, Perés qui avoit pour moi un attache-

ment & un zéle incroyables, me pria d'écouter ce qu'il avoit médité, me dit-il, pour ma fortune & pour mon honneur. Il avoit composé son visage à la tendresse. Son exorde fut pris des premiéres confidences que je lui avois faites après son naufrage. Je lui avois parlé de ma vocation avec transport, & je m'étois efforcé de lui inspirer le même goût pour la Religion de Malte. Il me demanda si j'avois perdu cette noble inclination, ou si elle étoit refroidie. Malgré toute l'amertume qui régnoit encore dans mon cœur, je lui répondis que mes vûes n'étoient point changées. En croirez-vous, réprit-il, le plus fidéle & le plus tendre de vos Amis ? Le péril dont vous sortez m'a laissé de vives allarmes. Peut-être votre cœur n'est-il pas assez tranquille pour vous laisser découvrir le précipice que vous avez évité. Mais si vous prenez quelque confiance à mon zéle, si vous me croyez capable de distinguer vos intérêts, enfin si vous me connoissez assez d'honneur & d'amitié pour les chercher à toutes sortes de prix, savez-vous, mon cher Chevalier, ce qui vous reste à faire de plus glorieux, de plus sage & de plus utile pour votre fortune & votre

réputation ? C'eſt de prendre des engagemens dans votre Ordre, & de vous former un lien que toute la force de vos paſſions ne puiſſe rompre. J'ai pénétré votre caractére, ajouta-t-il; avec de l'eſprit & les ſentimens dignes de votre naiſſance, vous avez un fond de vivacité & de penchant au plaiſir, qui me fait trembler pour le ſuccès de vos meilleurs deſſeins. Et puis, ſi vous m'accordez cette liberté, le paſſé ſubſiſte encore dans la mémoire de bien des Gens. L'accueil gracieux que le Grand-Maître vous a fait à notre retour ne lui a pas fait oublier des foibleſſes qui n'ont que trop éclaté. Vous n'avez qu'une voie pour effacer de ſi facheuſes impreſſions ; elle eſt ouverte devant vous. J'en vois le terme : c'eſt un amas de richeſſes & de gloire, qui ne peuvent manquer à votre nom & aux ſervices que vous avez déja rendus à la Religion ; au lieu que par des délais vous vous expoſez à mille nouveaux dangers, & j'y prévois votre perte.

S'il y avoit de la franchiſe dans ce diſcours, on en trouvera peut-être encore plus dans la fidélité que j'ai à le rapporter. Loin de me paroître choquant dans la bouche de Perés, je le

remerciai des inquiétudes de ſon amitié, & je n'oppoſai à ſes conſeils que ma triſte ſituation, qui ne me permettoit guéres de penſer à une cérémonie où je ne pouvois apporter trop d'ouverture de cœur & de liberté d'eſprit. Il diſſipa cette objection par de nouvelles inſtances. Enfin m'ayant fait entendre que non-ſeulement le Grand-Maître ſeroit charmé de me voir dans la diſpoſition qu'il vouloit m'inſpirer, mais que depuis quelques explications qu'il avoit eûes avec lui il avoit conçû que je ne pouvois prendre un chemin plus ſûr pour mériter ſes faveurs, il me fit paſſer ſur toutes les difficultés que je trouvois encore dans la triſteſſe & l'agitation de mon cœur. Je marquai mes intentions au Grand-Maître, qui reçut cette ouverture comme une grace que je lui aurois faite à lui-même. Le jour fut marqué pour la cérémonie de mon engagement. Je l'attendis ſans impatience, mais je puis dire auſſi ſans répugnance & ſans embarras. Il vint; je n'oſe décider ſi ce fut trop-tôt ou trop-tard, & c'eſt le miſtére de ma vie le plus obſcur & le plus funeſte.

Deux mois qui s'étoient paſſés depuis mon départ de Malte avoient adouci le

chagrin de ma perte, & ſi je regretois encore Helena, c'étoit comme un bien auquel la raiſon, autant que la néceſſité, m'avoit forcé de renoncer. Je portois envie à Perés, qui jouiſſoit tranquillement de ſon Eſpagnole, & qui ſans lui avoir jamais marqué beaucoup d'amour avoit eu la ſatisfaction de lui voir dépoſer inſenſiblemenr ſa fierté. Ses plaiſirs n'étoient qu'une foible image des miens, & je le forçois ſouvent de le confeſſer; mais il me faiſoit avouer auſſi que ne me connoiſſant ni mes erreurs ni mes peines, l'eſpéce de bonheur auquel il s'étoit réduit étoit préférable à celui qui m'avoit cauſé les plus délicieux tranſports. Un honnête Homme, me diſoit-il, doit toujours conſerver un juſte empire ſur lui-même; ſans quoi, ſes principes ſuivent continuellement la loi de ſes paſſions. Je ſentois la vérité de cette morale. La Rovini avoit quitté Malte pour rejoindre ſa Fille. Tout paroiſſoit contribuer à fortifier ma raiſon & ma tranquillité. Enfin je prononçai mes vœux; & comme s'ils m'euſſent rempli d'une nouvelle ardeur, je ne m'occupai les jours ſuivans, avec Perés, qu'à former de glorieux projets pour la campagne que

nous étions prêts à commencer.

C'étoit au mois de Mars, & dans un tems où la Mer n'étoit encore ouverte que pour les Bâtimens de paſſage. J'étois retiré le ſoir, & je ne penſois qu'à me livrer au ſommeil. On m'avertit qu'une Dame, enveloppée d'une Mante, demandoit inſtamment à me voir, & qu'on avoit eu peine à la retenir à ma porte lorſqu'elle avoit appris que j'étois ſeul dans ma chambre. A peine avoit-on fini cette explication qu'elle s'ouvre effectivement l'entrée malgré la réſiſtance qu'on lui faiſoit encore, & jettant ſa Mante qui m'empêchoit d'abord de la reconnoître, elle accourt à moi les bras ouvert, & livre dans les miens ma chere Helena. Quel moment! On meurt de joie, dit-on, on meurt de la violence d'une paſſion qui jette le déſordre dans tous les ſens : non, l'on ne meurt de rien puiſque je fus capable un inſtant de ſoutenir ce qui ſe paſſa dans mon ame. Ah! Helena! Mais je n'eus pas la force de prononcer ſon nom. Tout ce que l'excès de mon tranſport avoit pû m'en laiſſer étoit réuni à la ſerrer contre mon ſein juſqu'à perdre la reſpiration. J'étois ſerré de même; car la peinture que je fais de mes ſentimens

n'eſt point aſſez vive pour repréſenter les ſiens. Je la crus deux ou trois fois mourante ; cependant elle s'échappa de mes bras, & je fus ſurpris de lui voir une eſpéce d'empreſſement à s'éloigner de mon lit. Mais ce fut pour ſe jetter ſur une chaiſe, où elle ſe défit, avec une diligence admirable, de ſa coëffure & de ſes habits ; & ſe précipitant vers moi avec de nouveaux tranſports, elle me fit oublier en un moment, mes promeſſes, mes réſolutions, mes vœux, tout ce que la raiſon, l'honneur, la Religion m'avoient fourni d'armes contre l'amour.

Je ne m'arrêterai point au détail de mes plaiſirs, lorſque d'autres lumiéres me les font regarder comme un criminel égarement. Mais de quels ménagemens, de quelles craintes, de quels remords étois-je capable, entre les bras de ce que j'aimois uniquement, & quels devoirs n'aurois-je pas ſacrifié à la tendre Helena ? Elle mit le comble à mon amour & à ma joie, en apprenant les motifs & les circonſtances de ſon voyage. Leniati n'avoit pas plutôt appris mon départ, que perdant toute eſpérance de me la voir épouſer, il l'avoit preſſée de recevoir de ſa main un autre Amant : elle avoit ouvert auſſi-tôt

les yeux ſur l'artifice de ſon Pere ; car c'étoit lui qui l'avoit engagée à m'écrire par la perſuaſion qu'elle n'avoit pas de moyen plus infaillible pour me faire hâter mon mariage. Helena auroit regardé comme un bonheur d'être ma Femme ; mais la diſtinction où elle m'avoit vû à Malte la faiſant juger de l'indécence de cette prétention mieux que Leniati, à qui l'éloignement de ma Patrie faiſoit peut-être regarder cette alliance d'un autre œil, il n'y avoit point de titre par lequel elle n'aimât mieux m'appartenir que de renoncer à vivre avec moi. Ne pouvant douter que ce ne fût le déſeſpoir qui m'avoit fait prendre le parti de repaſſer la Mer, elle n'avoit plus penſé qu'à me ſuivre, avec la confiance de me retrouver toute la tendreſſe qu'elle m'avoit connue pour elle. L'occaſion lui manquoit, ou plutôt étant obſervée de trop près pour ſe dérober facilement, elle ſe défendoit contre les inſtances de ſon Pere, tandis qu'elle cherchoit le moyen de quitter ſecrétement ſa Maiſon. Sa Mere arrivant à Naples dans cet intervalle, elle s'étoit vû plus de liberté dans les momens où l'on ne pouvoit lui refuſer de la voir & de l'accompagner. Elle en avoit choiſi un

avec tant de précaution , que s'étant fait conduire ſur le champ au Port, on avoit perdu ſes traces juſqu'à ne ſe pas défier qu'elle eût tourné de ce côté-là. La Suivante que j'avois miſe près d'elle l'avoit aidée dans ſa fuite. Elles s'étoient embarquées toutes d'eux ſans obſtacle, & mon appartement avoit été le ſeul azile qu'elles euſſent cherché en arrivant à Malte.

Il ſe mêla peu de réfléxions ſérieuſes dans nos careſſes & dans nos entretiens. La nuit fut ſi courte pour nous, qu'il nous parut ſurprenant de voir arriver le jour ; & dans l'yvreſſe où nous étions l'un & l'autre, nous oubliâmes pendant une grande partie de la matinée qu'il exiſtât quelque choſe au-delà de nos rideaux. Mon Valet de Chambre, qui étoit heureuſement le même que j'avois à Malte, avoit pris ſoin d'écarter le reſte de mes Domeſtiques ; & quoiqu'ils ne pûſſent ignorer que la Dame qui étoit entrée dans ma Chambre, y avoit paſſé la nuit, ils ne ſoupçonnoient point d'autre myſtére dans cette avanture qu'une partie de galanterie, telle qu'on n'eſt point ſurpris d'en voir à Malte parmi les Chevaliers de mon âge. Mais Perés à qui l'entrée de

ma Chambre étoit toujours libre, s'y étant présenté avec le Commandeur de Zuniga, mon Valet ne put trouver dans son imagination aucun prétexte pour le refuser. Celui d'une fiévre violente qui m'avoit tourmenté toute la nuit, fut au contraire un motif de curiosité & de zéle pour le généreux Perés. Il entra, malgré les supplications redoublées du Valet, & le Commandeur ne manqua point de le suivre. J'entendis heureusement leur voix, & ma seule ressource fut d'exhorter Helena à se couvrir. Leur prévention les empêcha d'appercevoir ses habits, que mon Valet de Chambre eut soin d'écarter promptement. Mais rien ne seconda mieux l'erreur où ils étoient, que le trouble dont je ne pus me défendre en les voyant si proches de moi. Ils jugerent au désordre de mon visage que j'étois beaucoup plus mal encore qu'on ne m'avoit représenté, & leurs soins ne faisant qu'augmenter mon agitation, ils prirent un ton si sérieux, que doutant plusieurs fois si ce n'étoit point une raillerie, je soupçonnai qu'ils avoient déja quelque connoissance de mon avanture. Ce n'étoit pas Perés que je redoutois. J'étois sûr que ses reproches por-

teroient du moins le caractére de l'amitié. Mais le Commandeur de Zuniga étoit un Homme aussi terrible par la séverité de son humeur, que respectable d'ailleurs par sa vertu. L'affection qu'il avoit conçue pour moi, & qui m'attiroit sa visite, n'avoit eu pour cause que son admiration pour le zéle qui m'avoit fait prendre les derniers engagemens de l'Ordre dans un âge où l'on n'est pas ordinairement fort pressé de se charger d'un fardeau si pénible. Je comprenois tout le tort que le moindre éclat alloit faire à ma réputation; & dans un embarras si cruel j'étois encore tremblant pour Helena, qui étoit dans une situation à me faire craindre qu'elle n'y perdît bien-tôt l'haleine & les forces. Je ne l'entendois plus respirer, & ma tendresse trop prompte à s'allarmer me la représentoit déja mourante ou peut-être expirée.

Cependant loin de paroître disposés à me quitter, je voyois mes deux Espagnols assis, & commençant ensemble un entretien dont je croyois déja prévois la longueur; & pour combler ma consternation, la cruelle amitié de Perés le portoit à tourner les yeux sur moi au moindre mouvement qu'il me voyoit

faire,& quelquefois à ſe lever pour m'offrir ſon ſecours. Je le priai d'un ton fort bruſque de s'occuper de ſa converſation, & me plaignant d'un affreux mal de tête, j'en pris droit de tirer moi-meme mes rideaux. J'eſpérois que par pitié on me laiſſeroit libre ; mais on crut avoir tout fait en baiſſant la voix de quelques degrés. Cependant je profitai de cet intervalle pour ſecourir Helena. La frayeur & la contrainte de ſa ſituation l'avoient fait tomber en effet dans un profond évanouiſſement. Elle n'avoit pas diſtingué Perés, & les marques d'inquiétude que j'avois données par tant de mouvemens & d'agitation, lui avoient fait croire le péril égal pour moi. En la trouvant inſenſible & ſans reſpiration, quel moyen de diſtinguer ſi elle étoit morte ou vivante ? Je ne ménageai plus rien. Sortez, Meſſieurs, m'écriai-je, d'une voix douleureuſe, & délivrez-moi d'un ſupplice inſupportable. Cette priére, ou cet ordre, fit prendre au Commandeur le parti de ſe retirer. Mais Perés, après lui avoir fait mes excuſes, ne tarda point à retourner ſur ſes pas. Il avoit conçu que je m'étois ſenti preſſé de quelque beſoin naturel, & tournant cette avanture en

badinage il revenoit pour en rire avec moi. Perſonne n'ayant oſé l'arrêter, quel fut ſon étonnement de voir entre mes bras une jeune Perſonne qu'il reconnut auſſi-tôt pour Helena, de la voir ſans connoiſſance, & de me trouver preſque auſſi abattu par l'inquiétude & la douleur, qu'elle l'étoit par ſa foibleſſe ? Il s'empreſſa de nous donner du ſecours, & ne voyant que mon Valet de Chambre autour de moi, il comprit que cette ſcene demandoit de la diſcrétion.

Helena eut bien-tôt rappellé ſes eſprits ; mais dans le trouble où j'étois encore, je ne faiſois d'attention qu'à elle, & je l'accablois de careſſes ſans adreſſer un ſeul mot à Perés. Il s'étoit aſſis vis à vis de moi, d'où il me conſidéroit avec une profonde méditation. Ce qui l'occupoit dans cette poſture n'étoit pas préciſément le retour d'Helena, contre laquelle il me croyoit aſſez défendu déſormais par mes engagemens; au contraire il la voyoit à moi comme il avoit toujours ſouhaité qu'elle y fût ; & s'il y trouvoit quelque difficulté, ce n'étoit qu'à déguiſer cette galanterie juſqu'à notre départ. Mais il m'a confeſſé qu'après tant de marques de fidé-

lité & de zéle il avoit été vivement piqué de me voir pour lui si peu de confiance, que j'eusse fait revenir, comme il le supposoit, Helena sans sa participation. Il croyoit s'être fait un Ami, dans lequel, à l'exception de cette ardeur de jeunesse qui me faisoit sacrifier quelquefois toutes mes lumieres à l'emportement du plaisir, il se flatoit d'avoir découvert une partie des qualités qu'il possédoit. Cependant la droiture, la franchise, ses deux qualités les plus chéres, paroissoient être celles qui me manquoient particuliérement. Son ressentiment alla jusqu'à le faire penser à se retirer, pour se borner désormais au titre & aux fonctions de l'amitié ordinaire. Je tournai enfin les yeux sur lui. Son air grave & pensif me faisant attendre les reproches les plus sévéres, je me hâtai de les prévenir, pour épargner cette humiliation à ma chére Helena. Vous êtes surpris, lui dis-je, de voir ici une personne que vous croyiez à Naples. Et lui racontant l'étonnement que j'avois ressenti moi-même de l'arrivée imprévûe de ma Maîtresse, je l'exhortai à prendre l'air riant qui convenoit à ma propre joie. Il le prit en effet; car voyant tous ses soupçons dissipés, il se

hâta de m'embraſſer avec mille marques de tendreſſe; & tournant enſuite ſes careſſes vers Helena, il s'y abandonna pendant quelques momens juſqu'à m'inſpirer pluſieurs mouvemens de jalouſie. Il voulut ſçavoir le détail de ſes avantures. La converſation ſe lia avec tant d'agrément, que ſi Helena oublia ſa foibleſſe, & Perés ſon chagrin, je me livrai auſſi ſans réſerve aux plus pures douceurs de l'amour & de l'amitié.

Cependant Perés, qui ne perdoit jamais de vûe ſon objet, me repréſenta que ſi près de ma Profeſſion, dans une Ville auſſi petite que Malte, au milieu de mes Domeſtiques, j'avois beſoin d'une infinité de ménagemens pour cacher le renouvellement de mon intrigue; ſans compter qu'il falloit s'attendre que la Rovini ne manqueroit point de découvrir les traces de ſa Fille; & que ſi Leniati étoit aſſez ſenſé pour éviter l'éclat, nous ne devions point eſpérer la même prudence d'une Femme ſi vive & ſi hautaine. Il auroit peu ſervi de nous faire obſerver le danger, s'il ne nous eût offert auſſi-tôt le reméde: il tenoit ſon Eſpagnole dans une Maiſon écartée, où le Roi des Maniotes avoit auſſi ſon logement. Helena pouvoit ſe mettre à

couvert dans la même retraite. Il n'étoit queſtion que d'attendre la nuit pour l'y conduire ; & ne devant pas être plus de quinze jours à partir, il ſembloit que nous euſſions peu d'obſtacles à craindre dans un eſpace ſi court. Toutes ces précautions furent priſes la nuit ſuivante.

J'avois peu fréquenté le Commandeur Junius pendant l'Hiver. Mes viſites auroient pû nuire au deſir qu'il nous avoit marqué de n'être pas reconnu. Nous avions commencé, Perés & moi, par lui rendre tous les ſervices qui pouvoient favoriſer ſes deſſeins, & nous avions même obtenu du Grand-Maître la liberté des trois Dames Turques & de quelques Maniotes qui nous avoient parus les plus attachés à leur Roi. Il nous avoit aſſûrés qu'il ſe priveroit de les voir pour aſſûrer mieux le ſecret de ſa ſolitude ; & s'il s'étoit ſervi d'une autre voie que la nôtre pour renouveller quelqu'une de ſes anciennes liaiſons, nous n'avions pas eu la curioſité de pénétrer ni quels étoient ſes Amis, ni quels moyens il avoit employés pour les attirer chez lui. Notre étonnement fut extrême de le trouver, en arrivant, avec les trois Dames Turques. Nous

nous reprochions même déjà comme une indiscrétion de l'avoir surpris ; mais après nous en avoir marqué un peu de confusion, il nous témoigna au contraire beaucoup de joie d'une visite qu'il auroit cherché, nous dit-il, à se procurer ; & il nous pria de l'écouter avec l'inclination qu'il nous croyoit toujours à lui rendre service.

Quoique la crainte d'en abuser, continua-t-il, l'eût empêché jusqu'alors de faire fond sur notre Vaisseau pour retourner dans ses Etats, il avoit formé un dessein qu'il se flattoit de nous faire approuver, & qui nous deviendroit aussi utile par les avantages extraordinaires que nous en devions tirer, qu'à lui par l'occasion qu'il y trouveroit pour rentrer dans le Golfe de Colochine.

C'est à ces Dames, réprit-il, que j'ai l'obligation des nouvelles voies que j'ai formées. Je n'ai pû voir l'hiver si proche de sa fin, sans penser que je dois quitter Malte, & que je ne puis laisser mes Compagnes après moi. Je les ai fait avertir que je n'étois pas si loin d'elles qu'elles se l'étoient figuré, & dans quelques visites qu'elles m'ont rendues, j'ai tiré d'elles des lumiéres qui peuvent tourner à votre avantage. Elles

sont toutes trois *Epirotes*, & c'est à ce titre que le Grand-Visir me les avoit envoyées, parce qu'étant voisines de mon Etat il s'étoit imaginé qu'elles y seroient reçûes plus volontiers. Comme leur goût ne les porte pas à retourner dans un Serrail, elles me proposent de les conduire sur la Côte d'Albanie. Le Gouvernement y est si foible qu'elles me garantissent toutes sortes d'avantages par la force. J'ai songé, ajouta Junius, que vous avez un Vaisseau bien équipé, & que ne manquant point de puissance plus que de courage & d'ambition, vous pourriez former un Etat d'autant plus ferme que je vous promets l'assistance de tous mes Maniotes. Et si l'on pouvoit se fier sans imprudence à l'avenir, je vous ferois envisager que nos forces étant réunies, nous nous éleverions peut-être à un point d'indépendance qui nous feroit mépriser tous les efforts des Turcs. Ajouterai-je, réprit-il, que si nous nous lassons de commander à des Barbares, il sera toujours tems de proposer au Grand-Maître des conditions, qui seront facilement acceptées? Nous lui soumettrons nos Etats, & l'Ordre sera trop heureux de trouver un établissement qui

fera toujours préférable à cette miférable Ifle.

Junius fixa fes regards fur nous en finiffant. Je jettai les miens fur Perés, qui ne me regarda pas avec moins d'attention. Nous demeurâmes ainfi tous trois comme fufpendus, nous à chercher quelle devoit être notre réponfe, & Junius à l'attendre. Enfin Perés, dont je refpectois toujours le jugement & l'expérience, me pria de trouver bon qu'il expliquât fon fentiment. Nous garantirez-vous, dit-il à Junius, de réunir vos Gens à votre arrivée, & d'en compofer un Corps fur lequel on puiffe compter? Dans cette fuppofition, au lieu d'aller defcendre en Albanie, nous vous conduirions à Maina, & lorfque nous vous verrions partir affez bien accompagné pour forcer la Frontiére de nos Voifins, nous irions volontiers tenter de l'autre côté une defcente, avec l'efpérance de n'être pas long-tems à vous réjoindre. Le projet parut encore plus vraifemblable à Junius fous cette nouvelle face. Il y joignit mille ouvertures qui dépendoient de la connoiffance qu'il avoit des lieux, & de la confiance particuliére qu'il avoit dans la fidélité & la valeur de fes Sujets. Pour

moi, qui ne pouvois en manquer pour Perés, je me reposai volontiers sur lui de tout ce qui pouvoit tourner à notre gloire & notre utilité commune.

Pendant un entretien si sérieux, Helena & les trois Dames, dont nous nous étions écartés de quelques pas, lioient connoissance, à l'aide d'un langage corrompu qui est connu de toutes les Nations du Levant. L'Espagnole de Perés, que nous avions vûe la premiére, & qui nous avoit accompagnés dans l'appartement de Junius, servit à former promptement cette liaison, par la familiarité qu'elle avoit déja avec la jeune Italienne & les Dames Turques; de sorte qu'agitant toutes quatre le même sujet dont nous étions occupés, je fus extrêmement surpris de voir accourir vers moi Helena, qui me conjura de ne pas négliger une entreprise qui pouvoit assûrer pour jamais la tranquillité de notre amour. Cet éguillon fut plus puissant pour moi que l'exemple de Junius, & l'espérance du Trône. Nous partirons, lui dis-je, avec le transport qu'elle m'inspiroit; nous irons faire régner l'amour dans les Montagnes de l'Épire. En effet, plus nous considérâmes ce projet, plus le succès nous

en parut certain, & Junius nous confessoit lui-même, qu'il étoit surprenant que les Venitiens ou les Maltois ne l'eussent jamais formé.

Perés nous proposa de le communiquer au Grand-Maître. Ses raisons furent que l'aveu de l'Ordre ne changeroit rien à nos vûes, si nous obtenions quelque succès ; & que si la fortune ne secondoit pas notre entreprise, il nous seroit toujours avantageux de pouvoir compter sur le secours & la protection du Grand-Maître. Cette proposition étoit prudente. Mais l'intérêt de Junius, dont nous n'aurions pû nous dispenser de mêler le nom dans nos avantures, nous força de la rejetter. Les autres mesures furent prises avec beaucoup de sagesse dans ce premier entretien. Perés se chargea de faire acheter tout ce qui se trouveroit d'armes inutiles à Malte, & je ne désespérois pas de trouver un grand nombre de Volontaires pour grossir notre Equipage.

L'amour, qui étoit mon seul motif dans une si étrange entreprise, faillit dès les premiers jours de la faire avorter. Le Roi des Maniotes, après nous avoir fait admirer sa sagesse dans la résistance qu'il avoit faite à tant de proposi-

tions de mariage, devint amoureux d'Helena dans le commerce qu'une même demeure lui donnoit continuellement avec elle. Mille devoirs que j'avois à remplir ne me permettoient point d'y être à tous les momens du jour. La voyant sans cesse, sans autre témoin que l'Espagnole, il n'étoit pas surprenant qu'elle lui parût aimable; mais ce que je regardai comme une noire perfidie, il ne fut point arrêté par la connoissance qu'il eut de ma passion. Après mille galanteries inutiles, qu'Helena eut la discretion de me dissimuler, il crût abréger les formalités de l'amour en lui faisant valoir le rang où il pouvoit l'élever, & pour conclusion, il lui offrit ouvertement de la faire Reine des Maniotes. Quelque penchant qu'elle eût à me cacher jusqu'à la fin cette trahison, elle comprit que dans une conjecture où notre Voyage de Maina nous livreroit peut-être à sa discrétion, je devois être averti du péril. Ma jalousie s'échauffa si vivement à cette nouvelle, que j'aurois reproché sur le champ au Commandeur sa perfidie & son ingratitude, si Perés qui étoit témoin de ma fureur, n'en eût arrêté les transports. Il se chargea lui-même de repré-

ſenter l'indécence de ce procédé au Roi des Maniotes. Je voulus ignorer ce qui s'étoit paſſé dans leur explication, de peur d'y trouver quelque nouveau ſujet de reſſentiment. Mais l'amour m'offrit une occaſion de me venger, dont j'aurois profité ſi Perés ne m'eut encore rappellé à la modération. Plus Junius avoit d'éloignement pour le mariage, plus il paroiſſoit s'accorder de liberté ſur le commerce des Femmes. Il nous parut bien-tôt fort clair qu'il avoit penſé à ſéduire Helena par de fauſſes eſpérances; car paroiſſant revenir tout d'un coup des ſentimens qu'il avoit eus pour elle, il tourna tous ſes ſoins vers les trois Dames Turques, pour leſquelles il avoit marqué auparavant tant d'indifférence. C'étoient ſans doute les beſoins du tempérament qui le preſſoient. Elles étoient continuellement chez lui depuis qu'il les avoit fait avertir de ſa demeure. La retraite où elles s'étoient fort modeſtement conſervées avec le ſecours d'une ſomme modique que Junius leur avoit fait toucher par les mains de Perés, leur avoit aſſez cauſé d'ennui pour être charmées de l'occaſion de ſe procurer quelque amuſement. Je m'apperçus de l'empreſſe-

ment qu'il avoit autour d'elles ; mais il ne me fut pas moins aiſé de reconnoître que ſans aucune prétention à leur eſtime j'y avois fait beaucoup plus de progrès que lui. Un reſſentiment ſecret, que je nourriſſois toujours, me fit naître l'envie de me venger par un châtiment de la même nature que l'offenſe. Je ne crus pas bleſſer la tendreſſe d'Helena par une infidélité où le cœur n'auroit point de part. On me donnoit des facilités dont je pouvois profiter à tous momens, & je me fis un triomphe d'obtenir les faveurs de trois Femmes, dont il ſembloit que Junius ſe fût compoſé un Serrail. En communiquant mon deſſein à Perés, j'avois compté qu'il y applaudiroit. Mais il prit le ton auquel je m'attendois le moins. Quoi ? Chevalier, me dit-il, c'eſt à la débauche que votre cœur ſe tourne, & vous n'êtes pas ſatisfait d'une Maîtreſſe auſſi aimable qu'Helena ? La chaleur de l'âge, continua-t-il, la néceſſité de ſe faire quelque amuſement, & plus encore la force d'une premiére paſſion ont pu faire excuſer juſqu'à préſent votre foibleſſe ; & je ſerois fort embarraſſé moi-même ſi quelque Juge ſévere me demandoit des excuſes plus fortes pour la mien-

ne. Mais ſçavez-vous qu'autant qu'un attachement réglé peut mériter d'indulgence, autant l'inconſtance & la varieté des plaiſirs, en quoi conſiſte proprement le libertinage des mœurs, eſt indigne d'un honnête-Homme. L'un trouve une eſpéce de juſtification dans le penchant de la nature, au lieu que ce dernier déréglement en bleſſe toutes les loix. En vain m'efforcai-je de me rétablir dans l'eſprit de Perés par l'explication de mes motifs. Il les condamna avec la même droiture, & me faiſant même ſouvenir que j'avois des loix plus étroites que les ſiennes, il me força de confeſſer que je n'étois déja que trop loin au-delà de mes bornes.

Tout ce qui venoit d'un Ami ſi cher & ſi éclairé me paroiſſoit reſpectable. J'ai fait mille fois réfléxion combien cette maniére tendre & meſurée de combattre les emportemens de la Jeuneſſe, eſt préférable à l'amertume d'une cenſure violente, qui irrite tout à la fois, & contre le précepte & contre celui qui le préſente avec trop de rigueur. On ne va que trop reconnoître danscette remarque le fruit de ma propre expérience.

Le jour de notre départ étant ſi proche que je me crus délivré de toutes

ſortes de ménagemens, je ne fis pas difficulté de propoſer une partie de ſouper chez ma Maîtreſſe, à quelques jeunes Chevaliers avec qui j'avois formé une étroite liaiſon. Je m'eſtimois d'autant plus libre que Junius & les Dames Turques s'étoient déja rendus au Vaiſſeau. Il ne reſtoit avec Helena que l'Eſpagnole de Perés, qui conſentoit auſſi à nous accompagner dans toutes nos entrepriſes. Nous nous réjouîmes avec ſi peu de précautions, & Perés même, qui n'étoit pas inſenſible à la joie, ſe défia ſi peu que nous fuſſions obſervés, que cette partie fit un éclat extraordinaire dans la Ville. On n'eut pas de peine enſuite à découvrir, par l'indiſcrétion de quelqu'un de nos Convives, que les deux Dames étoient la Maîtreſſe de mon Ami & la mienne. Les premiéres circonſtances de mon avanture furent auſſi-tôt rappellées; & dans un Profès de ſix ſemaines, dont on avoit vanté la Religion & la ferveur, on trouva des déſordres de cette nature extrêmement ſcandaleux.

Le Grand-Maître, qui en fut informé par mille relations, me fit appeller dès le jour ſuivant, qui étoit la veille de celui de notre départ. Peut-être

étois-je le ſeul, avec Perés, qui ignorât le ſujet des ordres que je reçus, & ma ſurpriſe fut extrême en arrivant au Palais de me voir environné d'une foule de gens qui me firent craindre de n'y être pas traité avec les careſſes dont le Grand Maître m'avoit toujours honoré. Ce qu'on me fit appréhender de la ſévérité de ſa morale, m'allarma juſqu'à me fa re balancer, ſi, ſans paroître devant lui, je ne ferois pas beaucoup mieux de me rendre ſur le champ à bord, & de faire mettre auſſi-tôt a la Voile. Mais le ridicule dont je me ſerois couvert, me parut encore plus redoutable que les reproches dont j'étois menacé. J'entrai dans les appartemens, & pour eſſai de ce qui m'attendoit, j'eſſuyai dès la premiere ſalle les avis du Commandeur de Zuniga, qui ſembloit avoir choiſi exprès ce poſte pour m'accabler de ſa morale au paſſage. Il étoit informé, non-ſeulement de ce que toute la Ville ſçavoit comme lui, mais de ce qui s'étoit paſſé dans mon appartement à l'arrivée d'Helena, & de toutes les circonſtances que j'avois crû lui dérober pendant la viſite qu'il m'avoit rendue. Les voies par leſquelles il s'étoit fait inſtruire, ſont encore un myſtére

pour moi. Je souffris un mélange de reproches & de railleries que je fus obligé de pardonner à son rang & à son âge. Il m'avertit néanmoins que le Grand-Maître ignoroit la premiere scéne, & que pour lui, qui avoit eu là-dessus de bonnes lumieres, il auroit soin de les dissimuler. Cette rencontre m'ayant comme aguerri, j'entrai avec plus de hardiesse dans le Cabinet du Grand-Maître. Mais tout ce que je venois d'éprouver, n'approchoit point de ce qui m'étoit réservé. Le Grand-Maître joignant le ton du Christianisme à celui du pouvoir absolu, me traita comme un jeune Libertin qui apportoit plus de scandale dans l'Ordre que je ne lui rendrois jamais de service; & faisant valoir la qualité de Religieux, qui est plus réélle pour mes pareils, que pour la plûpart des Sociétés Monastiques, puisqu'à l'uuique Vœu des Bénédictins, par exemple, qui ne les engage explicitement qu'à l'obéissance & à la réformation des mœurs, nous ajoûtons formellement celui d'une chasteté & d'une pauvreté perpétuelles, il me menaça des punitions qui sont imposées par nos Statuts à l'infraction des Vœux solemnels. Je me serois peu effrayé de ses me-

naces, s'il n'avoit exigé de moi une promesse positive d'abandonner Helena, & de mettre à la Voile dès la nuit suivante. Je fus si frappé de cette proposition, qu'hésitant à répondre, je lui donnai lieu de renouveller ses invectives & la menace de me faire arrêter. Le danger me parut aussi sérieux pour Helena, que pour moi-même. Il ne me vint point d'autre expédient que de m'attacher à la seconde partie de ses ordres, & d'employer des termes assez composés pour éluder la premiere. Je sentois, lui dis-je respectueusement, le tort que j'avois eu de m'exposer à son indignation & à la censure du Public, & j'étois résolu de me mettre en Mer au même moment pour arrêter le scandale par un si prompt départ. L'équivoque étoit difficile à pénétrer. Il s'en défia si peu, que louant mon dessein, il m'exhorta lui-même à ne pas demeurer à Malte jusqu'au lendemain.

Ma seule confusion auroit suffi sans doute pour me faire précipiter mon départ. J'avançai sur le champ les ordres que j'avois donnés à l'Equipage, & je fis avertir Perés qu'il falloit être à bord avant minuit. Mais rien n'étoit si loin de mes résolutions que de partir sans

Helena. Je n'attendis que l'arrivée de la nuit pour me charger moi-même de la conduire au Port. Ainsi dans le tems que la honte seule auroit été capable de me faire quitter Malte, je m'en préparois une source bien plus infaillible dans une espéce d'enlévement redoublé dont je devois prévoir que le bruit ne seroit pas plus long-tems à se répandre que celui du jour précédent. La prudence de Perés y fut trompée. Il avoit déja pris congé du Grand-Maître & de tous ses Amis. N'étant occupé que de nos préparatifs, il ignora jusqu'à l'ordre que j'avois reçu de me rendre à la Cour, & il ne crut pas notre partie & le départ d'Helena plus connus que le séjour qu'elle avoit fait à Malte depuis quelques semaines. De mon côté j'eus soin d'écarter tout ce qui pouvoit lui donner cette connoissance. Je redoutois ses réflexions, & les efforts qu'il auroit entrepris peut-être pour me faire préférer mon devoir & ma fortune à l'amour.

Il admiroit l'ardeur avec laquelle je pressois la Manœuvre, & l'attribuant à l'impatience de combattre & de vaincre, il me félicita de ne m'être pas laissé amollir par une passion qui ne produit pas toujours des vertus, lorsqu'elle est

tranquille & ſatisfaite. Je m'applaudiſſois d'une erreur que j'étois sûr de confirmer par ma conduite dans toutes les occaſions qui demanderoient de la valeur. Nous fûmes éloignés du Port avant le jour, & le même vent nous conduiſit en moins de quarante heures à l'entrée du Golfe de Colochine, où nous n'avions plus rien à craindre de la Mer, juſqu'à Maina. Quelque confiance que nous euſſions dans la bonne foi de Junius, la prudence nous obligeoit de ne pas nous livrer ſans précaution entre les mains d'une Nation dont il nous avoit confeſſé que le caractére reſſembloit peu à celui des anciens Grecs, juſqu'où elle faiſoit remonter ſon origine. Nous ne fimes pas même une queſtion inutile au Roi, en lui demandant s'il ne craignoit pas que ſon abſence, & le bruit de ſon malheur qui avoit ſans doute été porté dans le Pays, n'euſſent produit quelque changement parmi ſes Sujets. Il nous répondit que n'ayant point eu d'autre motif que leur inclination pour le mettre ſur le Trône, ils ne pouvoient s'être refroidis pour lui lorſqu'il s'étoit efforcé au contraire de l'augmenter par ſes ſervices. Nous lui fimes approuver néanmoins que l'Ancre fût jet-

rée à quelque distance du Port; & lui donnant quelques-uns de nos Soldats pour l'escorter dans la Chaloupe, nous lui conseillâmes d'aller pressentir la disposition des siens.

Il fut reconnu en abordant au rivage, & les premiers Maniotes qu'il rencontra ne lui refusérent point les respects ausquels il s'étoit attendu. Mais ce qu'ils se hâtérent de lui raconter ne se trouva que trop conforme à nos craintes. L'ambition n'avoit pas manqué de profiter de son absence, & de la nouvelle de sa captivité, pour faire perdre à la Nation toute espérance de le revoir. Un autre s'étoit élevé sur le Trône à sa place, & joignant la malignité à cette vraisemblance, il avoit éteint jusqu'au regret de sa perte en persuadant aux Maniotes, que les ménagemens qu'il avoit gardés pour la Porte, étoient une dépendance honteuse qui ne pouvoit manquer de les conduire tôt ou tard à l'Esclavage. Les Turcs n'avoient pû réduire en effet cette fiere Nation sous le joug, ou peut-être ne l'avoient-ils jamais tenté, parce qu'ils n'ont pas beaucoup d'utilité à tirer de cette conquête. L'Usurpateur, qui se nommoit *Didero*, étoit en course avec une partie de ses Troupes. Mais entretenant toujours des

craintes dans un pouvoir mal affermi, il avoit laiſſé douze ou quinze cens Hommes près de la Capitale, dans un Camp régulier où il les tenoit prêts à tout événement.

Le rapport de Junius nous fit juger que c'étoit contre lui-même qu'on penſoit à ſe fortifier par ces préparatifs. Perés, plus entendu que moi dans la Guerre, ſaiſit tout d'un coup le point de ſa ſituation, & lui repréſenta ce qu'il avoit à craindre & à eſpérer. Il n'y a point d'apparence, lui dit-il, qu'avec environ cent Hommes qui compoſent nos forces, nous puiſſions entreprendre une deſcente à la vûe d'un Ennemi préparé à nous recevoir; & quand nous ſerions beaucoup plus forts, je ne vois rien à prétendre ici par la violence. Mais l'abſence de votre Concurrent vous eſt favorable. Si le deſir de regner vous touche aſſez pour vous faire mépriſer le péril, préſentez-vous à vos Sujets, & voyez ce que vous pouvez attendre de leur affection. Ils vous ont vû. Ne doutez pas que votre arrivée n'ait produit parmi eux un mouvement extraordinaire. C'eſt le moment de les mettre à l'épreuve. Si le Camp & la Ville ſe déclarent pour vous, nous ſommes auſſi-tôt

les Maîtres. Mais ne pensons qu'à nous retirer si vous ne les trouvez pas disposés à vous recevoir. Nous remarquâmes de l'incertitude dans Junius. Cependant l'honneur ne lui permettant point d'abandonner tout d'un coup ses prétentions, il convint qu'il n'avoit pas deux partis à prendre. Au lieu de dix Soldats que nous lui avions donnés pour l'escorter, Perés lui conseilla de ne prendre que deux Hommes à sa suite. Cette confiance fait toujours impression sur un Peuple grossier. Il partit. Nous l'attendîmes avec inquiétude pendant le reste du jour & la nuit suivante. Enfin, lorsque nous commencions à craindre qu'il n'eût manqué de conduite ou de succès, une Barque détachée du rivage nous amena quelques Maniotes, qui nous demandérent civilement la permission de monter à bord. C'étoient les Députés de la Ville, autant que de Junius. Ils nous remerciérent de leur avoir rendu leur Roi. Mais ayant peu de commerce, nous dirent-ils, avec les Etrangers, ils nous supplioient de ne pas nous offenser s'ils nous refusoient l'entrée de leur Pays. Nous comprîmes que de quelque maniere qu'ils fussent disposés pour lui, ils

ne vouloient point qu'il dût ſon rétabliſſement à ſes propres forces. Ils nous offrirent des rafraîchiſſemens, que nous refusâmes; mais ſurpris que les complimens qu'ils nous firent de la part de Junius, ſe réduiſiſſent à des politeſſes vagues, qui ne pouvoient nous faire juger ni de ſa ſituation ni de leur deſſein, nous leur demandâmes pourquoi nous ne revoyions pas du moins les deux Hommes dont nous l'avions fait accompagner, & s'ils n'avoient pas reçu d'ordre pour retirer ſon Equipage & les Dames Turques. Ils n'avoient pas la moindre inſtruction là-deſſus; & toutes les queſtions par leſquelles nous fatiguâmes les Députés, ne nous apportérent pas d'autres lumiéres.

Cette obſtination à nous cacher leurs affaires, nous fit prendre une meilleure idée de leur Politique que Junius même ne nous l'avoit donnée par ſes relations. Nous offrîmes aux Dames Turques la liberté de nous quitter pour ſe rendre à Maina. Mais loin de l'accepter, elles nous conjurérent de leur procurer tout autre ſort que de vivre avec les Turcs & les Maniotes. Le goût de la liberté, dont elles avoient ſenti la douceur pendant quatre mois, avoit

changé toutes les idées de leur naiſſance & de leur éducation. Nous conſentîmes à les garder ſur le Vaiſſeau, ſans avoir approfondi quelles étoient leurs vûes. A l'égard des Deputés, la ſeule faveur que nous les priâmes de nous accorder, fut de remettre à Junius une Lettre que nous lui écrivîmes, & dont notre deſſein étoit d'attendre la réponſe. Après quelques marques d'inquiétude & d'étonnement, nous le preſſions de ne pas nous laiſſer partir ſans connoître mieux ſon ſort & ſes intentions. Et prévoyant que les mêmes raiſons qu'on avoit eues de tenir une conduite ſi myſtérieuſe, empêcheroient peut-être qu'on ne lui permît de nous répondre, nous lui promettions de lui rendre compte un jour de tout ce qu'il laiſſoit entre nos mains.

Dans toute autre circonſtance, nous ne nous ſerions jamais déterminés à partir, ſans être mieux inſtruits de ſes affaires, & nous aurions regardé même comme une loi d'honneur de ne pas laiſſer derriére nous un Homme à qui nous avions accordé une ſorte de protection. Mais outre que la préſence d'un Corps de quinze cens Hommes nous tenoit néceſſairement en bride, il nous

parut au langage respectueux des Maniotes, qu'ils ne pouvoient lui avoir fait un mauvais accueil, & que nous devions éviter par conséquent de les aigrir en nous mêlant malgré eux de leurs intérêts. Nous passâmes trois jours à l'Ancre, sans nous appercevoir qu'on parût penser à nous. A la distance où nous étions de la Ville, & cachés derriére une Pointe qui nous tenoit à l'abri, nous ne découvrîmes rien qui pût servir de matiére à nos conjectures. La curiosité m'auroit porté à nous approcher du moins de l'entrée du Port; mais Perés jugea que nos moindres observations pouvant nous rendre suspects, elles deviendroient peut-être aussi pernicieuses à Junius, qu'elles seroient inutiles pour nous. Il nous restoit à délibérer si dans la supposition que le Roi des Maniotes étoit remonté sur le Trône, nous devions suivre le projet de tenter quelque chose en Albanie. Mais des espérances si légéres ne pouvant faire le fondement d'une entreprise sensée, nous nous accordâmes à penser que si nous devions tourner de ce côte-là, ce ne devoit être qu'après avoir laissé le tems à Junius de faire ses préparatifs. Si nous ne trouvions point alors plus de vrai-

ſemblance dans le plan qu'il nous avoit propoſé, nous ne laiſſions point d'avoir deux motifs pour nous approcher de quelque Port d'Albanie. L'un de remetrre dans leur Patrie les trois Dames Turques. De jolies Femmes n'étoient pas un fardeau pour nous, & nous n'étions pas même fatigués du nombre ; mais nous nous étions apperçus que malgré la préſence de Junius, qui continuoit de leur rendre les mêmes ſoins, trois jeunes Chevaliers qui avoient obtenu la permiſſion de faire une campagne avec nous, faiſoient des progrés continuels auprès d'elles. Perés étoit ennemi de la débauche, & s'il donnoit ce nom, comme je l'ai fait remarquer, à l'inconſtance & à la variété des déſirs, il ne le donnoit pas moins à toutes ſortes d'excès qui lui paroiſſoient bleſſer la bienſéance. Ainſi ce qui lui ſembloit ſupportable entre lui & moi, prenoit un air choquant pour lui lorſqu'il y voyoit le ſcandale attaché. Vous allez voir, m'avoit-il dit pluſieurs fois, que nos Soldats & nos Matelots, qui ont reſpecté juſqu'à préſent nos amours, vont prendre droit de la multitude des exemples pour ſe relâcher de la conſidération qu'ils ont eûe pour nos Maî-

treſſes ; heureux à la fin ſi nous ne les voyons pas mutinés pour nous les enlever, ou pour s'en procurer d'autres, qu'ils ſe croiront autoriſés à faire monter ſur notre Vaiſſeau. Enfin Perés vouloit que l'amour fût mené avec bienſéance, & que nos foibleſſes fuſſent revêtues d'un air de dignité qui les rendît reſpectables aux Gens qui nous obéiſſoient. Notre ſecond motif étoit d'apprendre par la voie de l'Albanie des nouvelles certaines de Junius, & de lui faire même donner des nôtres par un Exprès qui ne paroîtroit point ſuſpect à ſes Peuples, en venant d'un lieu ſi voiſin.

Nous ſortimes du Golfe ſans être déterminé ſur notre route, & pouſſé par le déſir vague de chercher les occaſions de nous diſtinguer. Elles pouvoient s'offrir à chaque moment, puiſque nous étions réſolus de nous avancer juſqu'aux Dardanelles, & d'attaquer tout ce qui n'auroit pas ſur nous d'autre avantage que celui du nombre. Helena qui ne nous entendoit plus parler que de combats & de guerre, tomba dans des allarmes qui troubloient continuellement ſon repos. Je ne vis rien de plus propre à la raſſûrer que de lui

faire prendre un habit d'Homme, qui ne l'exposeroit jamais qu'à la moitié du péril. Elle y consentit ; & me souvenant de la métamorphose qu'elle m'avoit forcée de faire à Naples, je pris un plaisir extrême à la trouver capable de la même folie pour me plaire. On ne se représentera jamais combien cet habit la rendoit aimable. Mais à peine l'avoit elle porté deux heures, que nous découvrimes un Vaisseau, dont nous ne reconnumes point tout d'un coup le Pavillon. Il nous parut même que dans la difficulté de distinguer qui nous étions, il en avoit changé plusieurs fois dans un espace fort court; & nos Matelots qui connoissoient mieux que Perés & moi, toutes les ruses des Corsaires, nous assûrerent à la fin que c'étoit un Vaisseau de Dulcigno. Il étoit moins question d'attaquer que de nous défendre ; car dans quelle vûe nous serions nous arrêtés aux plus misérables de tous les Brigands? Nous sçavions qu'ils ne cherchoient pas non plus les Vaisseaux de Malte; mais le nôtre avoit conservé son ancienne figure, & quoique nous fussions bien éloignés de déguiser notre Pavillon, l'usage que tous les Corsaires ont d'en changer continuellement ne

ne permet guéres de se fier à l'apparence dans toutes les parties de la Méditerranée. Les mêmes Matelots qui nous avoient fait connoître de quels Ennemis nous avions à nous défendre, nous exhorterent à les prevenir, si nous voulions nous mettre en état de ne les pas craindre. En effet, leur voyant tourner vers nous leurs Voiles, nous nous hâtâmes de leur faire face, & le vent nous favorisant plus qu'eux, nous leur épargnâmes la plus grande partie du chemin. Il nous reconnurent à notre approche, & nous les vîmes tout d'un coup changer de route comme s'ils eussent voulu nous faire connoître qu'ils cherchoient à nous éviter. Mais nous étions déja remplis du feu qui s'allume à l'approche du combat. Perés, terrible dans ces grandes occasions, secouoit son sabre, & ne respiroit que le moment de l'abordage. Je me disposois à le seconder avec les trois Chevaliers ; & pour aguerrir Helena, je la plaçai sur le Tillac, à l'abri de la Mousqueterie, par le soin que j'eus de lui former un rempart de tout ce qui pouvoit la défendre. Nous joignîmes les Corsaires. Ils nous reçurent intrepidement. Mais ils étoient exercés sans dou-

te à la ruſe qu'ils méditoient, car il eſt impoſſible que ſans des préparations extraordinaires elle eût pû leur réuſſir avec tant de bonheur.

Perés s'étoit formé pour principe, ſur-tout depuis que notre canon nous avoit fait perdre le Vaiſſeau de Junius, de ne pas employer le ſecours de l'Artillerie dans toutes les occaſions, où nous pouvions eſpérer d'en venir bruſquement à l'abordage. Les Corſaires s'étant laiſſés accrocher ſans avoir lâché non plus leur bordée, nous fûmes auſſi-tôt ſur leurs Ponts avec la meilleure partie de nos Gens. Mais au lieu de nous y faire tête, ils paſſerent ſur notre Vaiſſeau avec une vîteſſe qui ſurpaſſoit beaucoup la nôtre, & tandis que notre ſurpriſe nous faiſoit prendre leur mouvement pour une fuite, ils retirerent les Grapins qui tenoient leur Vaiſſeau au notre, & s'éloignerent de nous en un inſtant. Perés confondu de ce ſpectacle les regardoit avec admiration. Ce qui reſtoit de leurs Gens ſur leur Bord ne paroiſſant point capable de nous arrêter, je cherchois comme lui quelque moyen de repaſſer ſur le nôtre. La honte & la rage nous auroient rendus capables de toutes ſortes d'excès dans ce furieux

moment ; mais elles ne pouvoient ſe tourner que contre nous-mêmes. Nos Ennemis trouvant peu de réſiſtance dans une foible partie de nos Gens que nous avions laiſſés à Bord, les traitoient deja en Vainqueurs, & forçoient nos Matelots de prendre tout l'avantage du vent pour s'éloigner. Mais ce qui dût exciter encore plus nos tranſports, ne doutant point que notre Artillerie, dont nous étions fort bien montés, ne fût prête à tirer, ils y mirent eux-mêmes le feu ; & proches comme nous l'étions encore, ce ne put être que par un miracle des plus ſignalés qu'ils manquerent de nous couler à fond. Cependant leur exemple nous ayant fait prendre le ſeul parti qui nous ouvrit quelque jour à l'eſpérance, nous preſſions la Manœuvre pour nous efforcer de les ſuivre, & nous leur aurions fait payer leur trahiſon bien cher, s'il nous avoit été poſſible de les réjoindre. Mais leur Vaiſſeau étoit une vraie retraite de Brigands, où régnoit le déſordre & la miſére. Leurs Voiles étoient en piéces, & tout le reſte y répondoit au caractére de ces miſérables. Le vent nous ſervant néanmoins preſqu'auſſi heureuſement qu'eux, ils ne purent prendre

aſſez d'avance pour échapper abſolument à notre vûe. De quelque côté qu'ils puſſent tourner, ils jugerent bien que nous ne nous laſſerions pas de les pourſuivre. Dans l'impoſſibilité de gagner Dulcigno, ils ſe livrérent à l'impétuoſité du vent qui les portoit vers la Côte d'Afrique. Tous nos efforts n'ayant pû empêcher qu'ils n'y fuſſent deux jours avant nous, ils eurent le tems de prévenir les Maures ſur notre arrivée, & d'en aſſembler aſſez pour ſe mettre en état de ne pas nous craindre.

De quoi étions-nous capables d'ailleurs avec auſſi peu d'artillerie & de munitions que nous en avions trouvé ſur leur bord ? Le Port où nous arrivions à leur ſuite étoit un lieu fort mal défendu, & l'habitation avoit moins l'apparence d'une Ville, que d'un miſérable Village. Mais trois ou quatre cens Maures bien armés que nous apperçumes ſur le rivage, & notre Canon même qu'ils avoient diſpoſé à terre pour s'en ſervir contre nous, ne nous permettoient pas d'approcher ſans une imprudence aveugle. Mon déſeſpoir augmentoit à tous momens. Je voulois que ſans conſidérer le péril, nous fiſſions notre

descente cinq cens pas au-dessus d'eux. Environ soixante Hommes que nous avions avec nous, gens d'une résolution & d'une valeur éprouvée, me paroissoient suffire pour battre une Armée de Maures. Ils ne soutiendront pas un moment nos coups, disois-je à Perés. Vous & moi, c'est assez pour les faire trembler. Tout furieux qu'il étoit lui-même, il jugea que cette entreprise ne pouvoit être tentée. Comme la plus sensible de nos pertes étoit celle de nos Maîtresses, & qu'avec beaucoup moins d'amour que moi il ne paroissoit pas regreter moins la sienne, il me proposa de sacrifier volontairement mon Vaisseau, & de faire demander aux Corsaires à cette condition, les Dames qu'ils nous avoient enlevées. Je n'avois pas besoin d'instances pour me rendre à ce conseil. Les trois Chevaliers, qui étoient sous nos ordres, ayant le même intérêt que nous à cette négociation, nous offrirent de se rendre au rivage. Nous refusâmes de les engager dans un péril que nous ne partagerions pas avec eux. Mais choisissant entre nos Soldats un Italien fort adroit, qui avoit passé toute sa vie à courir cette Mer, & qui avoit une connoissance confuse de tous

les langages, nous le chargeâmes d'une commiſſion dont il ſe crut fort honoré. Il ſe mit dans la Chaloupe, conduit par deux Matelots de l'Equipage des Corſaires. L'eſpérance nous rendit plus tranquilles, car nous ne doutions preſque point que nos Ennemis ne fuſſent trop ſatisfaits d'acheter la paix & la poſſeſſion de leur butin en nous cédant une ſi petite partie de leur proie. Notre raiſonnement étoit que ces Miſérables, n'eſtimant les Femmes que pour les vendre, ils aimeroient beaucoup mieux renoncer à un gain qui n'avoit pas de proportion avec les richeſſes qu'on leur abandonnoit, que de s'obſtiner à garder la Côte, & à nous diſputer la deſcente auſſi long-tems qu'il nous plairoit de les tenir en allarme. Le parti même qu'ils avoient pris de demeurer à terre, tandis qu'ils auroient pû ſe rembarquer avec un nombre de Gens ſupérieur au nôtre, & ſe ſervir contre nous de tous les avantages de notre Vaiſſeau, nous faiſoit connoître l'opinion qu'ils avoient de nous, & combien ils ſe croiroient heureux d'en être délivrés. Mais nous ne faiſions point réfléxion qu'il n'y a rien de ſi cruel que les Perfides & les Lâches, lorſqu'ils ſe

ſont mis en état de ne rien craindre. Ils reçurent notre Député. Nous remarquâmes même, à la diſtance où nous étions, qu'ils s'étoient aſſemblés autour de lui pour l'écouter; & ſoit envie de nous effrayer, ſoit ſimple mouvement de cruauté, ils lui trancherent auſſi tôt la tête. Ce fut alors que ne me poſſédant plus j'excitai tous mes Gens à tirer vengeance d'une action ſi barbare. Perés même commençoit à reconnoître qu'il valoit mieux périr les armes à la main que de nous voir réduits à cet excès d'humiliation. Cependant une autre penſée lui fit ſuſpendre nos tranſports. Il me dit que dans quelque endroit que nous fuſſions de la Côte d'Afrique nous ne pouvions pas être fort éloignés de Tunis, puiſque c'étoit un Vent d'Eſt qui nous avoit pouſſés impétueuſement pendant quatorze jours. Il nous étoit aiſé du moins de prendre langue quelques milles plus bas; & s'il ſe trouvoit effectivement que nous fuſſions voiſins ou du Port qu'il avoit nommé, ou de quelque autre lieu dont le Gouvernement fût régulier, il ne déſeſpéroit pas qu'en faiſant valoir les rélations qu'il avoit eûes à la Cour de Maroc, & la certitude qu'il avoit en-

core de n'être pas mal dans l'esprit du Roi, la crainte d'un Prince si redouté ne nous servit plus que tous nos efforts. Nous nous trouvâmes plus proche que nous n'avions osé le croire d'un Port nommé Trina. Perés nous conseilla de lui abandonner la conduite de nos intérêts, dans la crainte que notre qualité de Chevaliers ne nous fit trouver de la difficulté dans les premieres préventions. Il se présenta seul à ceux qui vinrent visiter notre Vaisseau, & demandant d'être conduit au Gouverneur, auquel il avoit à communiquer des affaires importantes, il obtint d'abord que nous fussions traités avec politesse. Il nous resta néanmoins des Gardes, de qui nous apprîmes bientôt qu'on n'ignoroit point à Trina l'arrivée d'une Troupe de Corsaires qui étoient venus se refugier dans le Païs avec leur butin. Le Gouverneur allarmé de leur avoir vû rassembler un si grand nombre de Maures, qui n'avoient point eu d'autre motif pour les secourir que leur haine contre les Chrétiens, avoit déja donné des ordres pour y faire avancer quelques Troupes réguliéres; & la moindre de ses intentions étoit de s'attribuer quelque part à leur

proie. Le retour de Perés nous apporta d'autres éclairciſſemens. Il ne s'étoit pas flatté mal à propos en croyant ſon nom reſpecté des Barbares. Le Gouverneur l'avoit vû à la Cour de Maroc, & ſe ſouvenant de la conſidération qu'il y avoit obtenue il s'empreſſa de lui en marquer par ſes ſervices. Et la modération de notre demande lui parut ſans doute un prétexte pour faire tourner à ſon profit tout ce que nous offrions de lui abandonner. Quoiqu'il en ſoit, il fit porter à ſes Troupes qui s'étoient déja miſes en marche, un nouvel ordre de diſſiper promptement les Mutins, & d'amener à Trina tout ce que les Corſaires nous avoient enlevé. Cependant il lui repréſenta que n'oſant diſpoſer avec un pouvoir abſolu d'une priſe enlevée ſur les Chrétiens, il falloit que le Roi fût informé de cet événement, & qu'il nous accordât lui-même la liberté de nos Dames. Cette objection fit craindre à Perés ce que nous eûmes le chagrin de voir arriver ; c'eſt-à-dire, que les lenteurs & les diſcuſſions ne fiſſent reconnoître les trois Dames de Junius pour des Femmes qui appartenoient à la Turquie, & que cette difficulté ne rendît leur délivrance

impoſſible. Mais c'étoit ne prévoir encore qu'une partie de nos inquiétudes, & je devois y avoir la meilleure part.

Perés n'auroit pas balancé à ſe rendre ſur le champ à la Cour, où ſa préſence auroit produit plus d'effet qu'une députation, s'il n'eût appréhendé que nous ne nous trouvaſſions mal de ſon abſence. Il étoit convenu avec le Gouverneur que juſqu'au retour du Courrier nous demeurerions tranquilles à la diſtance où nous étions du Port; & la ſeule précaution qu'il eût pû prendre pour la ſûreté des Dames, avoit été d'obtenir qu'elles fuſſent amenées les premieres à Trina, pour y demeurer ſous la protection du Gouverneur. Ces deux conventions furent obſervées fidellement; mais ceux qui eurent la commiſſion d'amener les Dames, ne purent deviner qu'Helena fût du même ſexe que les trois Turques & l'Eſpagnole. Non-ſeulement elle n'avoit pas quitté les habits du nôtre, que je lui avois fait prendre avant notre infortune; mais ſes compagnes intéreſſées par l'amitié à lui épargner les périls qui menaçoient ſa jeuneſſe, s'étoient accordées à la faire paſſer aux yeux des Corſaires pour un jeune Homme de l'âge

qu'elle portoit dans ſa figure. Ainſi les ordres du Gouverneur n'ayant point été aſſez expliqués pour faire concevoir aux autres que le changement qu'on mettoit dans leur ſituation étoit une faveur, Helena, qu'elles ſe virent forcées d'abandonner, fut laiſſée derriére ſans qu'elles oſaſſent encore découvrir ſon ſexe, & l'exhortation qu'elles lui firent en la quittant, fut au contraire de redoubler ſes ſoins pour le cacher. Cependant elle ſuivit dès le lendemain le reſte de notre dépouille; mais elle continua d'être ſéparée des autres, & le Gouverneur même la mettant au nombre des Priſonniers que nous paroiſſions négliger, s'applaudit de pouvoir la compter entre les parties du butin dont il étoit réſolu de s'emparer.

Le ſoin qu'il eut de faire avertir Perés qu'il avoit reçu les Dames, & qu'il nous promettoit de les traiter avec toutes ſortes d'égards, diminua les mortelles allarmes qui ne m'avoient pas donné de relâche depuis la perte de ce que j'aimois. Il ſe paſſa quelques jours pendant leſquels je fus ſoutenu par l'eſpérance. Enfin les ordres du Roi étant arrivés, Perés qui en reçut avis,

ſe rendit à terre pour apprendre ce que nous avions à nous promettre. Ils étoient accompagnés d'une explication qui ne fut pas accablante pour moi ſeul, mais qui ne put l'être autant pour les trois Chevaliers que pour moi. Ce Prince avoit été promptement informé que les trois Dames étoient Turques; elles s'étoient trahies malgré elles par leur langage. Il s'excuſoit avec pluſieurs marques d'eſtime & de bonté pour Perés, de ne pouvoir lui remettre trois Captives qui étoient Mahométanes; & la demande que le Gouverneur avoit fait faire en ſon nom ne propoſant que quatre Dames à délivrer, la faveur du Roi ſe réduiſoit à nous accorder l'Eſpagnole.

Perés n'étoit pas aſſez amoureux pour n'être ſenſible qu'à ſa propre joie. L'amour lui fit aiſément comprendre à quel déſeſpoir j'allois me livrer en apprenant qu'Helena étoit non-ſeulement oubliée dans les ordres du Roi de Maroc, mais inconnue au Gouverneur, & par conſéquent demeurée, ſuivant les apparences, entre les mains des Corſaires. Il n'oſoit s'expliquer ouvertement ſur les marques qui pouvoient la faire reconnoître, ſur-tout lorſqu'ayant eu la

liberté de voir son Espagnole il sçut d'elle que par ses conseils ma timide Maîtresse avoit continué de déguiser son sexe. La réclamer avec trop d'éclat, c'étoit l'exposer à ne jamais sortir des mains de ceux qui la retenoient, & qui ne découvriroient point qu'elle étoit une des plus aimables Filles du monde, sans prendre pour elle une autre sorte d'attachement. Cependant en suivant les traces de tout ce qui nous avoit été enlevé, il apprit enfin qu'elle avoit été livrée au Gouverneur. L'embarras ne cessoit point par cette découverte. Il parut même de fort mauvais augure à Perés, que le Gouverneur ne pouvant ignorer les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour la découvrir, eût affecté de garder un profond silence, qui ne pouvoit partir d'un Homme disposé à l'obliger. Cependant ne pouvant pénétrer malgré lui dans l'intérieur de sa Maison, il fut réduit à lui confesser naturellement qu'il manquoit quelque choses à ses bienfaits, & que pour nous donner lieu de louer éternellement sa générosité, il falloit nous rendre un jeune Homme que nous avions perdu avec notre Vaisseau, & qu'il avoit at-

taché à ſon ſervice. Perés s'imaginoit encore que le ſexe d'Helena pouvoit être ignoré, & qu'il pouvoit la délivrer à la faveur de quelques équivoques. Mais ſoit que le Gouverneur l'ignorât effectivement, ſoit qu'il ne penſât qu'à s'envelopper dans une réponſe obſcure, il marqua beaucoup de regret de voir ſon autorité plus bornée que jamais par les derniers ordres du Roi, & pour ce qui regardoit particuliérement le jeune Homme qu'on lui demandoit, il s'excuſa par des engagemens qu'il avoit déja pris pour l'envoyer à la Cour. Ce langage étoit clair. Perés prit le ſeul parti qui convenoit à la prudence & à l'amitié. Sans s'expliquer davantage ſur la condition & les intérêts d'Helena, il réſolut de ſe rendre à la Cour, & il déclara ſon deſſein au Gouverneur. C'étoit une eſpéce d'appel au Roi, qui eſt un frein ſi reſpectable pour les Maures, que la grandeur & l'autorité n'y peuvent rien oppoſer. L'inquiétude que Perés avoit pour nous étoit le ſeul obſtacle qui lui fit trouver de la difficulté dans ſon entrepriſe. Mais après avoir pris le parti de la fermeté, il ne craignit point d'a-

jouter qu'il mettoit ſon Vaiſſeau & tout ſon Equipage ſous la protection du Roi, & que le Gouverneur même lui en répondroit.

Fin de la premiére Partie.